SERIE DE GUERRE - N° 3 25 DECEMBRE 1939

La Vie Intellectuelle

et

La Revue des Jeunes

DOMINICAINS
Bibliothèque
OTTAWA

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VII°

Sommaire

25 DÉCEMBRE 1939

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. La théologie de la guerre.... 338
J. MALÈGUE.. Réflexions pour un Noël de guerre 341

- *Invitation à la foi*, par R. BERNARD, 354.
- *L'expansion soviétique et la Russie chrétienne*, par C. DUMONT, O. P., 359. — *Les catholiques allemands et la guerre*, par K. TÜRMER, 368.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS..... Devant la masse précédemment communiste 384
T. GASZTOWT. Trémoignages de Pologne (fragments) 387

- *Le livre bleu anglais*, par A. PIERHAL, 403. — *Doctrine communiste et diplomatie stalinienne*, par DANIEL-ROPS, 410. — *Chronique économique et sociale*, par H. GUITTON, 420. — *Lettre de Rome*, par P. B., 427.
- *Campagnes de France*, par H. POURRAT, 429.
- *Document : Un discours de M. Serrano Suñer*, 437.

HISTOIRE ET LETTRES

H. GUILLEMIN... La Politique de Lamartine. II. 442
J.-R. PALANQUE. Histoires de l'Eglise 464

- *Le cinéma pendant la guerre*, par P. VILLOTEAU, 477.
- *Le mois artistique*, 479.

JEUNESSES

M.-D. FORESTIER, O. P. La vendange prochaine 482
Y. BOUGÉ..... Geneviève Hennet de Goutel, infirmière 487

- *Le chrétien homme d'action*, par P. BAYART, 500. — *Livres*, par H. P., 509.
- *Remarques sur la censure*, par MICHEL SEUPHOR, 507.

H. R. T. BRANDRETH. Un mouvement des jeunes dans l'Anglicanisme 510

ÉRIE DE GUERRE. - T. I. - N° 3 25 DÉCEMBRE 1939

LA VIE INTELLECTUELLE ET LA REVUE DES JEUNES

REVUE MENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

HRISTIANUS. *La théologie de la guerre.*

Devions-nous faire la guerre? L'agresseur en a décidé.

MALÈGUE. *Réflexions pour un Noël de guerre.*

Que vaut l'or offert à César si, comme aux pieds de Dieu-enfant, l'encens et la myrrhe n'y sont pas joints?

BERNARD, O.P. *Invitation à la foi.*

DOMINICAINS OTTAWA Bibliothèque

CHRONIQUES

DUMONT, O.P. *L'expansion soviétique et la Russie chrétienne.*

Tragique destin d'une Église dont les derniers vestiges, réunis par la force, connaissent à leur tour la persécution.

TÜRMER. *Les catholiques allemands et la guerre.*

La guerre a fourni de nombreux prétextes à de nouvelles brimades; jusqu'à présent, elles ne semblent pas ébranler le loyalisme des catholiques allemands.

Billet de Christianu

La Théologie de la guerre

C'est le moment pour les clercs de ne point trahir, de n point mettre leur théologie au service de la guerre.

Tout d'abord, ne brouillons pas les plans : Le problèm de la guerre juste ne se situe point au plan du surnature mais au plan de la nature. C'est une question de droit n turel soumis au jugement de la raison et qui n'est du re sort du théologien que parce que le droit naturel est la ba et l'accompagnement nécessaire de l'ordre surnaturel. Si théologien a le dernier mot en la matière, c'est seulemen parce que, pour s'épanouir pleinement, la raison elle-mêm a besoin de l'atmosphère chrétienne.

C'est encore pour ne pas brouiller les plans qu'il ne se question ici ni de croisade, ni de guerre sainte, ni de guer idéologique — tous ces concepts étant, dans le cas prése tout au moins, équivoques — mais de guerre juste.

Aux yeux de la raison comme du christianisme, la guer est un mal, et c'est la paix qui est un bien. Mais la pa c'est le règne du droit et non celui de la force.

Or, il faut être deux pour la paix selon le droit. Au où l'un des deux veut faire la guerre, le bon sens, que

dans son domaine — n'a jamais contredit l'Évangile, affirme que, si l'on ne résiste pas, c'est la force qui vaincra le droit, et que, par suite, il vaut mieux, si c'est possible, y résister en mettant la force au service du droit. Il y a donc un cas où la guerre est juste, c'est le cas de celui qui la fait contre une injustice.

Toutefois, ce n'est là qu'un principe, et il fallait en tirer une théorie complète et cohérente de la juste guerre. C'est à quoi se sont, au cours des âges, appliqués les théologiens. Voici des siècles qu'ils enseignent qu'une guerre faite pour réparer une injustice n'est juste qu'à deux conditions : la première est que ce soit le seul moyen pour un État d'obtenir réparation de cette injustice; la seconde, c'est que le remède ne soit pas pire que le mal.

Or, bien évidemment, l'état d'organisation ou d'inorganisation juridique des rapports entre États influe sur l'application de la première condition, comme influe sur l'application de la seconde la puissance des moyens de destruction.

Aussi devant ce qu'est la guerre à l'époque contemporaine, devenue — le mot est du maréchal Pétain — « la destruction non d'une armée mais d'une nation », et devant le nombre des procédures pacifiques déjà organisées pour régler un différend entre États, les motifs de juste guerre allaient se restreignant aux yeux des théologiens. Des autorités doctrinales éminentes avaient elles-mêmes pris parti en ce sens, et, parmi elles, depuis quelques années, on pouvait citer côte à côte le cardinal Verdier, archevêque de Paris, et Mgr Schreiber, évêque de Berlin. Ici même, le dernier billet de Christianus *paru avant la guerre résumait leur position en ces termes : « Seules la légitime défense contre une agression et l'aide portée à celui qui est injustement attaqué apparaissent désormais comme motifs pouvant légitimer une guerre. »*

A la lumière de cet enseignement il est indiscutable que l'attaque allemande contre la Pologne est une guerre injuste, et que la Pologne en se défendant, la France et l'Angleterre en entrant en guerre pour lui porter secours, font une guerre juste.

Quelles qu'aient pu être les fautes de leur deux politiques — fautes trop évidentes — pendant les années qui ont précédé, cela ne change rien au jugement à porter sur la justice de la guerre présente. Même si la police n'a pas fait tout son devoir pour prévenir une agression, il n'en reste pas moins que c'est l'agresseur qui, au moment de l'agression, est le coupable et doit en porter les conséquences, et que la police fait son devoir en intervenant. Nous accomplissons donc, dans le cas présent — suppléant à une organisation internationale insuffisante —, un rôle de police internationale.

Il ne s'agit pas du tout de soutenir que cet acte est purement désintéressé. Nous savons bien et nous ne le cachons pas qu'en nous battant pour la défense de l'ordre international c'est notre liberté à nous, et pas seulement celle des autres, que nous défendons. Mais de ce que l'intérêt particulier coïncide avec le droit, celui-ci n'en est pas moins pour cela le droit. Dans une société bien organisée, où le respect du droit constitue une part primordiale du bien commun, il est normal et souhaitable qu'il coïncide avec l'intérêt, bien compris, de chacun.

✠

C'est parce que le droit international (respect de la parole donnée, abstention de toute agression, etc.) est une base essentielle de toute civilisation véritable, que nous nous battons pour la civilisation. Et comme une civilisation véritable peut seule s'harmoniser avec le christianisme, indirectement notre victoire ne pourra que favoriser le rayonnement de l'Évangile.

De là, au milieu même de la douleur de cet égorgement d'une Europe qui, après tant de siècles d'évangélisation, aurait dû être plus chrétienne, la paix de conscience des chrétiens de chez nous.

CHRISTIANUS.

Réflexions pour un Noël de guerre

En cette venue sur terre de Dieu-Enfant, parmi tous les épisodes précieusement contemplés par vingt siècles de sainteté, les circonstances et les actualités spirituelles nous font un précepte d'orienter nos méditations. Ces circonstances, « qui sont des maîtres que Dieu nous donne de sa main », nous en savons assez l'étreinte : c'est le poids de la guerre sur nos jours présents et, plus encore peut-être, celui de la paix sur nos futurs.

Trois sortes d'adorateurs entouraient l'Enfant dans sa crèche :

D'abord les seules âmes dignes de cette adoration, l'unique représentante de la Sainteté totale, et, lié à elle par tant de ressemblances, tant de tendresse et tant de respect, celui à qui il fut donné d'en approcher le plus près parmi les hommes. Ces deux saintetés-là, nous ne les imaginons pas, dans les retraites vraiment centrales de leurs âmes, très différentes de ce qu'elles sont maintenant dans l'éternel Noël.

Et puis voici les bergers, les premiers à venir après les grands adorateurs. Cœurs simples et âmes vierges, habitant des tentes sans étable et sans maison, immergés en des paysages d'une nudité si pure, ils se trouvent tout prêts pour une présence de Dieu si naïvement ingénue qu'elle prolonge leur très simple univers, leur

installation toujours éphémère, la montée de leurs fumées pastorales et le cercle de leurs tentes. Il semble que Dieu se loge à l'aise en une vie sociale à ce point désencombrée, parmi tant de détachement et de simplicité.

Bien moins immédiats et plus voisins de nous, éloignés de Bethléem par de grandes spéculations et de vastes espaces, tant d'embarras de pensée et de fortune, voici les Mages, venus du bout du monde. Pèlerins d'un immense pèlerinage géographique et moral, ils portent sur leurs visages de seigneurs exotiques tous les soucis de leurs sciences ésotériques et de leurs techniques du bonheur. Avec quelque chose de plus, qui est un rayon d'étoile.

Que leurs préoccupations terrestres ne les aient point séparés de Dieu, voilà qui place devant nos yeux une bien remarquable miséricorde pour nos soucis quotidiens. Nous pouvons rassembler notre méditation de Noël autour de leur voyage et de leurs offrandes.

Leurs mains posent devant l'Enfant mystérieux trois sortes de cadeaux, riches de réel et de symbole. De l'encens, cette offrande-type des adorations religieuses, cette élévation à Dieu dans l'intimité des sanctuaires, les fumées rituelles et les parfums. De la myrrhe, cette résine des embaumements, où perce une prévision des futurs holocaustes, cette retombée au droit commun des hommes. De l'or enfin, présent royal, cadeau précis et monnaie droite, véritable symbole des exigences sociales et des sacrifices à César.

Ainsi, dès les moments initiaux de l'adoration du Christ, au temps du premier Noël, nous voici d'emblée au centre des urgences sociales, convoqués par l'appel de la vie collective, déjà immergés dans l'idée du Christ-Roi. Et par là même logés au cœur de ce Noël de

guerre, en la plus pressante actualité de la naissance de Jésus. Les circonstances nous mènent à l'aborder par cette rive.

*
* *

On nous a assez dit le prix et les richesses de la civilisation, l'immense moisson de connaissances positives qu'elle nous a permis d'engranger, ses garanties de bonheur terrestre, sa valeur d'art et sa valeur morale, et quoi encore d'une liste sans fin ?

Mais nous savons aussi qu'elle renferme en ses plis une sorte de sous-produit qui l'empêche de développer ses dons, qui la limite, comme des réactions inverses limitent certaines réactions de chimie. Brutalités, atrocités, organisation scientifique du mal et du mensonge, familles qui se défont, natalités qui s'effritent, études positives et psychologiques des vices qui y apportent, certes, la lumière, mais aussi une sorte d'élan et d'incitation monstrueuse, que de fétidités supplémentaires montent devant la face du mal ! Les techniques de la grande industrie créant des produits sans doute, mais aussi des haines sociales grandissantes à mesure qu'augmente le bien-être ouvrier, l'idée nationale transformée sous nos yeux en un absurde et mortel égoïsme collectif, toutes ces caractéristiques de l'enfer moderne et bien d'autres ont été analysées par les sciences sociales avec une parfaite précision scientifique. On sait comment elles fonctionnent. Cette usine hideuse des transformations du bien en mal est pleinement connue et explorée jusqu'en ses cavernes. Mais ce qui est plus grave encore peut-être que son fonctionnement, c'est qu'elle n'ait pas en elle de quoi l'amender.

La machine à comprendre comprend à vide et tourne ou. Ce profond regard qui passe les superficies de

l'homme, elle en paraît incapable. Elle ne veut pas, ou peut-être ne peut-elle pas savoir qu'elle réalise elle-même sa propre destruction. Elle ignore que le Bien est supérieur au mal et même si quelque chose existe qui s'appelle le Bien. Bien et mal circulent sur ses chemins intérieurs aussi à l'aise l'un que l'autre. Elle ne formule point, dit-elle, de jugement de valeur. Belle formule stylisée, beau support modernisé, pour la cuvette de Ponce Pilate.

Mais une autre caractéristique encore est que toutes ces choses ne pourront pas durer bien longtemps. Les forces naturelles devenues moyens de destruction se révèlent un peu trop disproportionnées avec la résistance du corps humain. Il est temps, il est grand temps que le Bien triomphe sur la terre si la faible vie humaine doit y continuer.

Toutes ces choses, hélas ! ont été si souvent redites qu'il monte de ces absurdités et de ces tristesses une sorte de monotonie désespérée !...

Il faut cependant bien que les États finissent par se rendre compte qu'il existe désormais pour eux un besoin absolu d'une fonction morale régulatrice, comme ils possèdent une fonction judiciaire ou militaire, ou universitaire, ou sanitaire, une fonction spirituelle supérieure à leur action économique ou même nationale, et intégrant en elle, dominées, polarisées, toutes ces puissances aberrantes. Cette fonction-là devient de la plus criante urgence positive. Ou bien les États s'abîmeront à la fin dans la lutte des égoïsmes, des incuries et des haines. Il s'agit pour eux de savoir que l'encens et la myrrhe sont des associés inséparables et comme une partie intégrante de l'or offert à César.

*
* *

Que cette fonction de rééducation morale des consciences en vue du bien-être social passe les forces de la société dite « laïque », de nobles esprits le nient, à cause de leurs qualités individuelles, de l'héritage religieux qui s'y conserve en secret et d'un certain don poétique de manipuler l'utopie.

Mais bien des choses nous le font craindre, et les aveux de cette société laïque elle-même, outre les faillites jusqu'ici indiscutables des morales solidaristes, socialistes ou autres qui prétendent porter en elles les formules diverses et religieusement neutres de l'abnégation fraternelle.

Quelque ironique lassitude ressentie par ceux mêmes qui s'y efforcèrent monte de tous ces labeurs vains.

Une certaine noblesse des intelligences et des âmes, ainsi que le goût du dévouement social, qui ne manque pas à beaucoup d'entre eux, devraient cependant être utilisables pour les diriger vers les voies efficaces; et un certain sens commun qui n'est pas absent de l'utilitarisme devrait y pousser les autres. Pourquoi ne le fait-il pas ?

Cette assertion d'un moraliste areligieux [1] que « la moralité personnelle de ses membres est indispensable à une société pour lui permettre de prospérer », exacte dans le monde des faits, pourquoi peut-on si difficilement en persuader les hommes dans le monde des devoirs ?

Il n'est pas très facile de répondre. Si l'on tient à rester sur le terrain psychologique comme il est nécessaire de le faire en une étude positive, on ne voit guère pour-

1. Préface de Croiset à Bureau : *Crise morale des temps nouveaux.*

quoi des griefs bien connus, trop évidents d'ailleurs, et à peu près souverains contre les morales sociales utilitaires, ne jouent pas aussi ou jouent certainement moins fort à l'encontre des motivations religieuses.

C'est, sans doute, parce qu'il existe un nombre immense de cas où l'individu, personnellement intéressé à n'être pas moral, assume que son acte antisocial, isolé, ne comptera pas, se dissoudra dans la masse des actes moraux qui, selon lui, ne peuvent manquer d'être faits par les autres. Ensuite, ce cas plus complexe et moins naïf se présente de plus en plus, où la société dans laquelle vit un individu n'étant pas du type qu'il désire, il en prend le droit de la démolir par des actes antisociaux.

Mais la psychologie du phénomène moral suggère des raisons plus profondes. D'abord le principe de l'autonomie absolue de la conscience, que la morale laïque oppose aux âmes religieuses, se retourne contre elle. Pour une âme qui vit en la présence de Dieu, il n'y a pas dualité entre Dieu et la conscience où il parle, en sorte qu'une conscience ne se sent jamais plus profondément souveraine que lorsqu'elle n'obéit qu'à Dieu.

Ensuite la morale utilitaire, même en ses exaltations et ses ivresses (que l'on ne nie pas), n'agit qu'à la surface de l'homme, sur sa couche économique, même amplifiée en un bonheur général où le bonheur individuel se fond. Même multipliée par un coefficient collectif, cette euphorie reste la saveur d'un bonheur empirique. Or il s'agit de quelque chose d'infiniment plus profond. Le bonheur empirique (ou son attente) peut bien créer des excités et des enivrés. Il ne crée pas des saints. L'homme qui reçoit le bienfait en est sans doute touché et reconnaissant. Il n'en est pas bouleversé. Il n'en est pas ravagé. Il n'en subit pas un heurt. Le plus haut exemple d'utilitarisme social ne tombe pas sur l'âme qui le reçoit

en une sorte d'onde transformatrice. Il ne se propage pas en elle par une marée intérieure, une émulation orageuse et humble, quelque chose comme un choc sacré.

Le galérien que saint Vincent de Paul remplaça sur les bancs de la chiourme, il dut aimer Dieu tout le reste de sa vie, tandis qu'une prédication sur l'indéniable utilité de la conduite morale ne l'eût pas converti, ni peut-être même l'octroi des lettres de grâce. Il est infiniment naturel que le surnaturel seul convertisse. « Je ne crois que les témoins qui se font égorger » et « les martyrs, semence de chrétiens »... Que de phrases synonymes, que de copies de ce grand modèle que fut le Calvaire! Et quel symbole que la myrrhe des sépulcres accompagne l'or royal dans les cadeaux de Bethléem !

En réalité, l'observation montre que les actes de stricte morale utilitaire (je ne dis pas les accès d'ivresse utopique qui n'ont rien à voir avec elle), si intelligemment techniques, si efficaces qu'ils soient et d'autant plus qu'ils le sont davantage, proviennent presque exclusivement des hautes classes de la science et de la fortune. Ils apparaissent ainsi comme un luxe plus raffiné posé sur un luxe antérieur. Ce n'est pas une voie pour l'émulation générale, ni même pour la reconnaissance. Tout montre que cette fonction sociale spirituelle et les motivations qu'elle met en jeu doivent, pour résister aux motivations inverses, provenir d'une source infiniment profonde, infiniment au-dessus des intérêts proprement dits, et d'un autre ordre qu'eux.

Et toutefois, puisqu'il s'agit de bienfaits matériels, ces motivations doivent reposer sur des utilités terrestres. Il faut que l'homme y retrouve ses intérêts, mieux affermis, assurés et légitimés à la fois, spiritualisés et comme plongés dans la transcendance divine, placés en une région souveraine où fusionnent besoins et devoirs.

*
* *

Or c'est cette fonction spirituelle qui n'est plus à créer, puisqu'elle existe depuis le premier Noël.

Ce bienfait insigne qui fut conféré, cette nuit-là, à ces Mages qui nous représentent, partageons-le en deux pour voir clairement l'adaptation parfaite de sa structure. Si Dieu a daigné naître l'un de nous, c'est pour que l'amour de Dieu soit offert à l'homme dès cette terre et au Ciel. Mais c'est aussi pour que le bonheur terrestre puisse aussi lui être légitimement proposé et comme par surcroît. La loi de Jésus prend ainsi deux utilités souveraines : la promesse d'une communion dans l'éternité et l'offre d'une force terrestre plus grande que le mal, plus haute que la difficulté et que l'épreuve. L'un et l'autre de ces deux biens, sans sa doctrine, nous ne les saurions pas, sans son exemple, nous ne les pourrions pas, ni celui-ci qui est l'essentiel, ni l'autre qui est le surcroît.

Que ces deux biens ainsi liés l'un à l'autre se pénètrent au point que l'un fasse la matière première de l'autre, c'est grande miséricorde, mais ce n'est pas si grande merveille. Ce qui, en termes religieux, se nomme l'amour du prochain s'appelle, en termes juridiques, la reconnaissance pour autrui de droits égaux aux nôtres, et la mise en œuvre par les lois de ce qu'auront préalablement trouvé les inventions de la charité. Et voilà polarisé l'informe tourbillon des intérêts humains, et toute la science et toute la technique des hommes, sinistrement indifférente au Bien.

Ainsi Noël prend une ramification technique et une utilisation terrestre dans la fête du Christ-Roi.

Mais, de plus, ces deux fêtes confèrent aux maximes sociales qu'elles inspirent une continuelle adaptation e

une perpétuelle jeunesse. « Ma parole ne passera point. » Cette promesse de pérennité n'est pas une évasion du temps, une hétérogénéité d'avec la durée. Elle signifie seulement que la loi du vieillissement et du déclin ne gouverne pas ses renouvellements intarissables. Plongée en pleine pâte humaine, au sein de choses terrestres et du monde, elle est l'assurance de la continuelle fraîcheur avec laquelle l'esprit fera face au monde. Plongée dans le temps, elle dissimule sa transcendance au temps. Elle n'est point en lui comme un cristal incorruptible, inutilisable et froid, mais le jaillissement inépuisable d'inventions incessantes. Parfaite en elle-même, elle condescend néanmoins à imiter les perfectionnements successifs de la civilisation des hommes. Divine, elle accepte de refléter quelque chose de ses adaptations et de ses mues. Les saints du XXe siècle ressemblent aux premiers martyrs, mais ne les répètent pas. Et ils ne seront pas eux-mêmes copiés par les saints futurs. Englobant le temps tout entier, elle accepte de suivre docilement, sur les routes du temps, toutes les sinuosités du voyage humain. Pionnier de leurs chemins, elle les accompagne du haut du ciel, fidèle, secrète, puissante comme un oiseau planeur. Incessante Incarnation, Noël continu de la sagesse chrétienne, elle est un reflet sur les hommes de la jeunesse éternelle de Dieu.

*
* *

Mais il faut bien savoir que cette royauté sociale du Christ n'est pas une royauté purement verbale, évaporée dans les nuages et les métaphores, ou bien ensevelie dans le secret de la prière intérieure. Il doit s'agir d'un pouvoir réel, d'une puissance d'action, d'une royauté au sens strict, munie de force et appuyée de lois. Un pou-

voir véritable ne peut agir autrement dans le milieu humain. Roi, Dieu ne l'était-il pas implicitement et éminemment déjà ? Quel besoin de ce renouvellement pléonastique ? Si l'urgente nécessité s'est fait sentir d'un complément explicite à l'humilité de Noël, c'est qu'un besoin nouveau criait, ou qu'appelait à voix plus haute la clameur des besoins anciens.

Il s'agit d'un rapport entre le Créateur et les créatures dont l'efficacité morale soit acceptée par l'État, pour qui une place soit faite dans le droit public et privé. Il faut introduire dans les rapports humains la reconnaissance d'un nécessaire aspect moral conçu comme un ordre de Dieu.

Cette doctrine du Christ-Roi renferme la seule promesse de salut humain qui ne soit pas factice, verbale, souillée d'abstractions primaires et receleuse d'arrivismes secrets, la seule soutenue de désintéressements dont la sanction n'est pas de ce monde.

Toléré, brimé, pourchassé parfois et presque exterminé depuis dix-neuf cents ans qu'il existe, pis encore : faussé et réquisitionné pour d'autres buts que lui-même, le christianisme n'en a pas moins continué de projeter sur les sociétés humaines l'unique rayon d'idéal qui les a rendues viables.

Son existence précaire et menacée a presque suffi jusqu'aujourd'hui, magnifiquement supplémentée par des héroïsmes particuliers et par des traditions tenaces d'une vie sociale chrétienne persistante. Mais ce « presque » exprime peut-être aujourd'hui les limites de son efficacité. Tous les observateurs sociaux l'ont assez dit qui observèrent et écrivirent après les grandes crises de l'histoire. Si Dieu a promis que le bienfait sacré de sa doctrine permanerait jusqu'à la fin des siècles, il n'a pas dit que ce serait en France. Il n'est pas souhaitable

qu'une fonction spirituelle irremplaçable n'opère en un pays qu'à coups d'héroïsme. Elle doit normalement s'intégrer dans la vie sociale sous forme d'institutions, de telle manière qu'elle y travaille en paix par grandes nappes générales et non pas sur des cas isolés auxquels les efforts individuels sont à peu près nécessairement limités.

Il faut bien qu'à la fin la société s'en rende compte : c'est de cela qu'il s'agit ou de sa mort.

*
* *

Il reste quelques coups de balai à donner à des objections et à des chimères.

Ces lois de la fonction spirituelle, à défaut d'être explicitement reconnues comme venant de Dieu, ce qui en rendrait peut-être le respect difficile aux incroyants, suffirait-il qu'elles fussent au moins honorées pour leur seul contenu positif ? Il aurait chance d'agréer davantage à cette pensée collective contemporaine si chatouilleuse, si méfiante à l'égard de Dieu.

Les deux solutions ne reviennent pas au même. D'abord à cause de la fermeté doctrinale théorique des morales à base théiste, de leur résistance aux rongements du relatif. Dieu prolonge en hauteur les solutions de la raison pratique, mais aussi il consolide leur base, augmente sa résistance. Ensuite à cause du puissant développement spirituel des œuvres qui en dépendent, de leur aspect de relation personnelle avec Dieu, de leur air de cœur-à-cœur, de la plus grande chaleur qu'elles apportent aux fonctions sociales qui leur sont confiées.

Nous reconnaissons volontiers que beaucoup de ces avantages relèvent surtout de la vie intérieure, et n'apparaissent qu'indirectement dans l'efficacité des lois.

Au total, peut-être n'est-ce là qu'une question d'opportunité : l'État imposant le contenu positif des maximes de conduite sociale de type chrétien et favorisant le développement de leur propagande en s'en remettant au don qu'a la parole de Dieu de voler de ses propres ailes.

Dans tous les cas, il ne peut s'agir d'imposer par force un Dieu qui n'est que douceur et qu'offrande. De Noël au Calvaire, tout l'Évangile n'est qu'un long refus de la force par qui la possédait infinie. L'essentiel est que l'État sache et fasse savoir que les morales qui fondent le salut de la société sur l'honnêteté des âmes, leur altruisme, leur dévouement aux intérêts collectifs, sont mieux assurées si ceux qui les possèdent croient en Dieu.

Le but essentiel est que Dieu ne puisse être caché aux simples, qui ne le refuseraient pas si le laïcisme actuel ne les en privait d'office, sans même leur laisser connaître qu'ils en sont privés. Il faut, au contraire, que les lois prennent la peine de Le proposer à ces âmes au lieu de prendre celle de les en écarter.

Toutes ces vérités sont assez simples si on veut bien prendre soin de ne pas les embrouiller d'abstractions verbales, d'hypocrisies politiques, et du souvenir de maladresses antérieures précieusement gardé pour les représailles. C'est une question de mesure, de prudence, de réflexion purement humaine, de doigté et même d'affabilité, et innombrables sont ces cas où les intérêts de Dieu se réfractent et se développent dans le monde du relatif.

Est-il besoin d'ajouter qu'il faut éviter comme la peste tout soupçon de concurrence confessionnelle ? La considération des dissidences entre Églises ne figure à aucun degré dans la tâche d'intégrer dans l'État le bienfait de la morale chrétienne, qui est toute de collaboration et

'amour fraternel. Dès qu'est respecté cet ordre absolu u Christ : « Aimez-vous les uns les autres », tout de-ient facile. Et dans les cas très rares où une question e répartition se poserait, nous entrerions là encore ans le domaine du relatif, du doigté et, puisqu'il s'agit e nos frères, de fraternité chrétienne et de paix entre ous : beaux champs d'action de la sagesse et de la pru-ence, où Dieu consent si souvent à laisser interpréter a Loi.

*
* *

Des adorateurs de Jésus à la Crèche, deux seuls pou-aient être dits chrétiens de chrétienté éminente. D'au-res vinrent cependant, d'une distance variable, parfois rès proche, parfois immense et comme du bout du nonde antique. Contemplons-les, en cette nuit du pre-nier Noël, adorant Jésus d'un unanime amour.

J. Malègue.

Invitation à la foi

Cette grandeur de la foi, je ne la rêve pas. Je la tou che, je la vois, je l'expérimente en quelque sorte, dan l'examen des vraies croyances et dans l'observation de vrais croyants. Cette vue ne procède d'aucune espèc de fanatisme, mais de ce que je me plais à considére comme un tranquille et sûr positivisme. Je n'imagin pas, je regarde et j'observe.

⁂

La foi, c'est comme la révélation lumineuse, au yeux agrandis de notre esprit, d'un pays de vérité immenses. Tout est grand là-dedans. Tout y est surhu main. Et il faut dire le mot : tout y est divin.

Cette révélation s'est faite, elle existe et ne se per plus. Elle est portée par toute une Histoire et gardé dans une grande Église. Il y a des milliers et des millier d'années qu'une Voix se fait entendre à travers cett Histoire et qu'un Être se nomme au sein de cette Église C'est toujours le même, il parle toujours dans le mêm sens. Il donne de sa présence et de son intervention de signes étonnants et probants; les uns n'ont été qu'inte mittents, les autres sont permanents. Il s'exprime ave un accent qui est bien reconnaissable et qui ne tromp pas.

Le contenu de cette révélation n'est pas ce qu'un vai peuple pense. Le vrai peuple fidèle sait que le message d Dieu ne colporte au fond que le mystère de Dieu. Toute les données révélées se ramènent en fin de compte quelques grandes vérités, simples et sommaires, mais q sont définitives et décisives. Elles constituent comm

autant d'ouvertures sur un monde invisible où se cachent les infinités et les intimités de Dieu. Dieu n'a jamais parlé que pour parler de Dieu. Il ne s'est jamais révélé à nous que pour nous initier à lui.

C'est quelque chose de magnifique quand on y pense. Si ce n'était qu'une aventure, elle serait la plus exaltante et la plus passionnante. Si ce n'était qu'un beau risque proposé à l'esprit, Pascal dit qu'il faudrait le courir et parier pour. Mais cette aventure possède en réalité la plus solide armature qui soit. Elle tient depuis le commencement du monde. Elle dure en dépit de tous les accroissements des temps et des choses. Aventure divine et d'un autre monde, proposée aux humains, aux terriens que nous sommes, elle s'est incarnée aux entrailles mêmes de l'humanité, et inscrite aux plis de notre terre, aux âges de notre histoire.

On peut se récuser en face de cette divine épopée comme on peut se récuser en face des plus grandes choses. On ne peut pas faire qu'elle n'ait pas existé. On ne peut pas faire que Dieu n'ait pas parlé, ni demeurer comme s'il n'avait rien dit. On ne peut pas étouffer la parole de Dieu ni empêcher le retentissement de ce qu'elle énonce. On ne peut pas cacher sous le boisseau la lumière de la révélation de Dieu. On ne peut pas non plus effacer la trace de son passage, détruire le filigrane de sa présence, ni embrouiller comme on veut les linéaments sacrés de son mystère. Tout cela existe, empreint d'une grandeur irréfragable et d'une majesté impérissable.

*
* *

Plein de grandeur et de beauté est aussi l'état d'esprit qui nous adapte à ce message et pour ainsi dire nous habilite à ce mystère. Cet état d'esprit, on ne peut l'avoir sans un don divin, mais ce don est accordé à toute âme qui le demande avec humilité.

Cette aptitude à croire, cette habitude de croire doit

être comprise comme une soumission du cœur et de l'esprit, comme une docilité, qui n'est point une marque de petitesse, mais bien de grandeur d'âme et de grandeur d'esprit. Mais elle doit être comprise aussi comme une lumière intérieure : des yeux qui s'ouvrent, un surplus d'intelligence qui fait qu'on est vraiment moins fasciné et moins obnubilé par tout ce qui se voit, et moins hébété dans la recherche et la pensée de ce qui ne se voit pas. En vérité, cette disposition à croire est quelque chose de si surhumain et de si surnaturel qu'on y reconnaît la présence même de Dieu. Nous sommes portés par lui à nous soumettre à lui qui s'est ouvert à nous. Il nous induit à le croire, non seulement par l'immense autorité de sa révélation extérieure, mais aussi par l'intime et pressant instinct de son inspiration intérieure.

Il se cherche et se suscite des croyants. Comme aucune âme ne lui est indifférente, il n'en est aucune qui ne soit touchée par lui et invitée à croire. Il y a certainement de vrais croyants qui s'ignorent, et qui font de la foi sans bien s'en douter. Il y a, plus souvent qu'il n'y paraît, surtout dans un esprit qui pense, et qui pense humblement, l'étoffe d'un croyant.

Écoutez cette observation d'un écrivain d'aujourd'hui : « Le passant qui vous arrête et qui vous demande du feu, laissez-le seulement parler : au bout de dix minutes, il vous demandera Dieu. Tous, qu'ils le sachent ou non, veulent une loi, une règle, une direction, une contrainte. Tous demandent à se délivrer sur quelqu'un du soin d'évaluer et de choisir, du soin de décider, de trancher et de conclure. Tous, pour finir, veulent obscurément Dieu et la vie éternelle, même s'ils sont, par ailleurs, cyniques, sceptiques, grossiers, insensibles » (Duhamel, *Défense des Lettres*, pp. 122-123).

*
* *

Dieu et la vie éternelle, voilà précisément tout ce que vous propose cette divine révélation qui s'offre

à vous; voilà en même temps à quoi vous seriez disposé par cette divine invitation qui peut-être n'a jamais cessé de s'élever en vous.

Toute la question que je pose aujourd'hui est de savoir si, étant ainsi équipés pour la foi, vous allez vous mettre en mouvement pour marcher dans la foi, pour avancer dans la foi. Vous donnerez-vous la peine, je ferais mieux de dire la joie, de faire des actes de foi ? Trop souvent la foi dort en vous. C'est comme une grande puissance en sommeil, comme une grande capacité qui ne prendrait jamais bien conscience d'elle-même, ne s'appliquerait pour ainsi dire point à son objet, et ne ferait jamais rien.

Que diriez-vous d'un enfant qui resterait dans une pareille inertie ? Vous le savez très doué et très capable : il a en lui une belle intelligence à laquelle s'ajoutent même des dons spéciaux et de véritables capacités pour telle branche du savoir. De plus, il a certainement autour de lui tout ce qu'il faut pour exercer son intelligence et faire valoir ses dons; il est placé dans un milieu favorable, vous l'avez mis à bonne école, il est muni de bons livres et il reçoit de bons enseignements venant des plus grands maîtres. Si malgré tout cela il ne sort pas de sa torpeur, vous trouverez que c'est lamentable.

Eh bien! tel est le cas de beaucoup des enfants de Dieu, de beaucoup de ceux qui sont pourtant nés de Lui, comme dit saint Jean. Ils auraient tout ce qu'il faut pour se développer magnifiquement dans une foi qui pourrait devenir lumineuse et rayonnante. Cependant, faute de s'instruire et de s'appliquer, ils vont continuer à végéter dans une foi sommeillante et vacillante, sans clarté ni vivacité.

L'expérience nous apprend, il est vrai, que souvent la foi couve dans les âmes. C'est bien ce que je dis. Elle couve sous la cendre de la négligence ou de l'indolence, sous celle encore plus lourde et plus épaisse que dépose l'application ardente aux choses de ce monde. C'est pourquoi il faut souffler sur toutes ces cendres et faire flamber en vous les vives flammes de la foi.

Je dis qu'il faut penser à la foi, qu'il faut penser dans la foi. Multipliez les actes de la foi. Orientez et intensifiez toute cette activité. Elle est une des plus nobles de votre vie d'homme et de penseur, et une des plus essentielles de votre vie de chrétien. « Je pense, donc je suis », disait Descartes : donc je suis un esprit. « Je crois, vous dirai-je, donc je suis encore plus sûr d'être un esprit, je me grandis jusqu'à m'unir au tout plus grand Esprit. » Faire acte de foi, c'est faire acte d'esprit, c'est tendre à plus d'esprit, c'est embrasser de plus grandes réalités. C'est se joindre en pensée à de plus vastes pensées.

Passe-Prest.

R. Bernard, O. P.

NOTES ET CHRONIQUES

L'expansion soviétique et la Russie chrétienne

Les événements qui se déroulent, depuis le milieu de septembre, aux confins de l'Union soviétique ne sauraient manquer de retenir très sérieusement l'attention non seulement de ceux que préoccupent les questions d'équilibre international, mais de quiconque s'intéresse au sort actuel et à l'avenir de la Russie chrétienne. Nous voudrions, dans les lignes qui suivent, relever quelques-unes des conséquences religieuses de la situation nouvelle qui s'est créée en ces régions, et entrevoir les répercussions de cette expansion soviétique sur les destinées du christianisme dans l'Europe orientale.

En Pologne

La ligne de démarcation qui sépare les zones d'occupation allemande et soviétique correspond, en gros, à la frontière ethnique et linguistique des populations autochtones : polonaises d'une part, petites-russiennes et blanches-russiennes de l'autre. Ce partage n'est d'ailleurs net qu'en ce qui concerne les campagnes, car les villes des régions orientales et sud-orientales de la Pologne comportent un très fort élément polonais qui l'emporte souvent sur l'élément blanc-russien ou petit-russien [1]. Les vicissitudes historiques ont

1. Nous faisons abstraction ici de l'élément juif qui donne cependant un caractère si particulier à tout ce pays.

amené ces populations de l'Est et du Sud-Est à subir alter nativement, dans des mesures d'ailleurs inégales, la domi nation et par conséquent l'influence de la Russie et de l Pologne. Aussi ne faut-il pas s'étonner de se trouver là e présence d'une situation passablement complexe au poin de vue religieux. L'élément proprement polonais est de rit latin et catholique, où qu'on le rencontre. Les autres frac tions de la population sont, au contraire, originairement e de tradition, de rite gréco-russe, mais tandis que les une se rattachent à l'Église orthodoxe séparée de Rome, les au tres sont catholiques, unies au centre de la chrétienté, sou mises au Pontife Suprême. C'est à la fin du XVIe siècle, à une époque d'ailleurs où ces territoires, avec les terres voi sines, s'étendant bien au-delà à l'est des limites de la ré cente Pologne, étaient politiquement incorporés au vast État constitué par l'union du grand-duché de Lithuanie e du royaume de Pologne, que ces marches occidentales d l'Église d'Orient, qui avaient suivi jusque-là dans le schism le siège de Constantinople, proclamèrent leur soumission au Pontife romain. L'acte d'union religieuse, signé au sy node de Brest-Litovsk (1596), suivit de peu l'acte politiqu sanctionné à Lublin (1569) qui unissait la Lithuanie et l Pologne. Ce n'est pas le lieu de rappeler les luttes sanglan tes qui marquèrent cette « union » que le cours ultérieu de l'histoire devait bientôt profondément affecter. Lors des partages de la Pologne, les populations de rite gréco-russe qui furent attribuées à l'Autriche persévérèrent dans leu fidélité au siège de Rome ; les populations annexées à l Russie furent progressivement contraintes à se séparer d Rome et à s'agréger à l'Église russe orthodoxe. Ce mouve ment de retour à l'orthodoxie s'achevait précisément en 1839, il y a juste cent ans. Vis-à-vis des territoires soumis à sa souveraineté et qui devaient, après la Grande Guerre, faire partie de la Pologne reconstituée, le gouvernement impérial russe avait une attitude différente suivant qu'il s'agissait de populations qu'il considérait comme polonaises, ou de populations qu'il estimait russes. Ces dernières étaient soumises en tout au statut politique et religieux du reste de la Russie ; les terres polonaises avaient, au contraire, un statut politique et religieux qui leur était propre. Aussi l'assimilation de l'élément blanc-russien et petit-russien sur le double plan politique et religieux fut-elle in-

comparablement plus poussée que celle de l'élément polonais proprement dit. A mesure que se prolongeait la domination russe, la situation se compliquait du séjour temporaire ou de l'installation définitive, en ces contrées, d'éléments grands-russiens composés, en majeure partie, de fonctionnaires civils ou militaires dont la présence justifiait l'établissement jusqu'au cœur de la Pologne catholique et latine d'églises orthodoxes desservies par un clergé russe qui prenait naturellement à cœur les intérêts de la russification.

Ce bref aperçu historique permet de se rendre compte de la complexité de la situation religieuse dans les régions orientales et sud-orientales de la Pologne, à la veille de la présente guerre. Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur cette situation en ce qui concerne les rapports du catholicisme et de l'orthodoxie, mais ce n'est pas à ce point que nous voulons toucher aujourd'hui, et nous le laisserons systématiquement de côté. Nous nous limiterons à l'examen des positions de l'Église russe devant le bolchévisme athée.

En affirmant, par sa victoire sur l'armée rouge [2], ses frontières de l'Est, la Pologne mettait à l'abri de la persécution de l'athéisme soviétique des territoires importants où l'Église russe orthodoxe était fortement organisée. La population de ces contrées, comme celles d'ailleurs du centre de la Pologne, s'accrut encore du flot des émigrés russes qui, pour des motifs divers, trouvèrent possible et avantageux de se fixer en cet endroit. Des centres importants de piété et d'influence orthodoxe, demeurés ainsi hors des prises de l'athéisme persécuteur, pouvaient continuer de jouer leur rôle. Si leur attitude hostile au catholicisme était souvent à déplorer, du moins pouvaient-ils accomplir dans une large mesure leur fonction de défense chrétienne dans des régions où la propagande de l'athéisme se faisait sournoise et dangereuse. Le plus important de ces centres était assurément le monastère de Potchaeff, aux confins de la Wolhynie et de la Galicie, lieu de pèlerinage et siège d'une imposante imprimerie religieuse. D'autres monastères de moindre importance, monastères d'hommes ou de femmes, se rencontraient ici ou là. Les divers diocèses orthodoxes de

2. En 1920; on se souvient du rôle éminent joué par le général Weygand dans cette campagne.

ces régions conservaient leur structure ancienne, avec leurs cadres administratifs, leurs organisations paroissiales, leurs institutions, écoles et séminaires. A la tête de cette Église siégeait, à Varsovie, un métropolite assisté du synode des évêques. Certes, les relations avec le gouvernement polonais posaient bon nombre de questions épineuses tant sur le plan temporel que sur le plan spirituel, dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre religieux. Le statut légal de l'Église orthodoxe de Pologne fut long et difficile à élaborer. Il ne fut arrêté et promulgué que fort peu de temps avant la guerre, et substitué à un « règlement provisoire » dont on avait dû se contenter jusque-là. A l'intérieur même de l'Église, tout était loin d'aller tout droit. On accusait le métropolite de trop de docilité devant les exigences du pouvoir civil, et de se prêter trop volontiers à ses manœuvres de « dérussification ». D'un autre côté, le ressentiment était vif, dans la population polonaise et catholique, contre les mesures de contrainte et de spoliation prises naguère par le gouvernement impérial russe. La restitution à leurs propriétaires, en particulier à l'Église catholique, des biens confisqués par le gouvernement russe et donnés en propriété et en jouissance au clergé orthodoxe, donna lieu à de pénibles procès et maintes fois même à des actions violentes jusqu'à l'effusion du sang [3]. Mais si pénibles qu'aient été ces événements pour l'Église orthodoxe, ils ne compromettaient pas substantiellement son existence. En dépit d'un vernis extérieur de polonisation, c'était bien, malgré tout, l'Église russe qui se survivait au dehors des frontières de l'Union soviétique, quelque chose du patrimoine authentique de la Russie chrétienne. C'était pour l'avenir plus qu'un espoir, une base effective pour les futures reconstructions.

Et voici que les Soviets mettent la main sur ce qui, durant près de vingt ans, leur avait échappé. Voici cette portion de l'Église russe exposée aux mêmes coups qui ont frappé l'Église mère. Il est difficile d'imaginer la douleur qu'en ressentent nos frères russes de l'émigration, douleur

3. On peut se reporter aux documents publiés dans *La Vie Intellectuelle* du 10 novembre 1938, pp. 372-382.

accrue des angoisses personnelles éprouvées au sujet de parents ou d'amis qui, après avoir quitté la Russie, avaient cru trouver en ces régions un asile sûr où ils se sentaient plus qu'ailleurs chez eux. Si certaines des nouvelles alarmistes qui, dès le début de l'occupation soviétique, avaient circulé concernant le sort de nombreuses personnalités ecclésiastiques ont été heureusement démenties, il n'en demeure pas moins que le nombre des victimes mises à mort, incarcérées ou déportées est déjà considérable. Il n'est pas douteux que la « soviétisation » progressive de ces contrées portera à l'Église orthodoxe qui y était établie un coup terrible.

Le même sort est d'ailleurs réservé à l'Église orientale de Galicie, unie à Rome et connue sous le nom d'Église ruthène ou d'Église uniate. Cette portion de la Pologne, échue à l'Autriche lors des partages, avait pu conserver très vivantes ses institutions catholiques. Depuis la reconstitution de la Pologne, elle avait connu un nouvel essor. Là non plus, sans doute, tout n'allait pas tout droit. L'agitation nationaliste ukrainienne s'y faisait sentir, et le moins qu'on puisse dire c'est que le pouvoir central n'avait pas une sympathie marquée pour ce groupement religieux que son rite et sa langue liturgique préservait d'une totale polonisation. Néanmoins, au milieu de difficultés nombreuses et souvent graves, cette Église unie connaissait un beau développement de ses institutions. L'enseignement supérieur ecclésiastique y était donné non seulement à Rome au Collège ruthène, mais à Léopol même (Lwów) dans une Académie ecclésiastique qui n'était pas sans renom. A côté de l'Ordre très actif des Basiliens, avec leur importante imprimerie de Zólkiew, un essai de restauration de la vie monastique selon la vieille tradition orientale, les Studites, donnait déjà les plus beaux espoirs. Un clergé séculier instruit, pieux et d'une grande dignité morale faisait à juste titre la fierté de cette Église. Il serait imprudent d'énumérer ici tous les sujets de craintes qu'il est permis de nourrir à son sujet. Il ne paraît pas douteux que, tôt ou tard, l'acharnement de l'athéisme soviétique contre elle l'emportera sur son hostilité contre le clergé orthodoxe ou le clergé latin.

Enfin on ne saurait passer sous silence les œuvres diverses, modestes encore dans leur développement mais pleines d'espoir aussi, qui dans les régions orthodoxes s'efforçaient

de promouvoir la cause de la réunion à l'Église catholique. A côté d'un clergé séculier dont le nombre s'accroissait d'année en année, plusieurs Ordres religieux ou Congrégations régulières se dévouaient à cette cause, Jésuites, Capucins, Rédemptoristes, etc. Que restera-t-il bientôt de cet effort opiniâtre de près de vingt années dont il est malaisé de s'imaginer les difficultés qu'il rencontrait tant en raison de l'hostilité sourde du pouvoir que de l'animosité ouverte du clergé orthodoxe ?

Voilà, en bref, ce qui est désormais exposé aux coups de l'envahisseur qui ne fait point mystère de ses intentions sur le plan religieux.

En Finlande

Après la Pologne, c'est la Finlande qui paraît le plus immédiatement menacée, dans ses institutions religieuses, par l'invasion soviétique. Il est difficile d'estimer la résistance que la masse de la population, luthérienne depuis les succès de la Réforme en pays scandinave, pourrait opposer à la propagande de l'athéisme. Les récents progrès du rationalisme dans les couches cultivées du pays semblent autoriser de sérieuses craintes à ce sujet. L'Église catholique ne compte guère par le nombre. Parmi les fidèles qui se réclament d'elle (un bon millier tout au plus), les étrangers (polonais et italiens surtout) sont de beaucoup les plus nombreux. C'est une terre de mission confiée à l'apostolat des Pères de la Province hollandaise des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, avec à leur tête un Vicaire apostolique de la même Congrégation. Deux prêtres séculiers seulement, d'origine finlandaise, se dévouent à côté d'eux, et l'on ne saurait trop apprécier leur mérite. Les progrès du catholicisme dans la population finlandaise sont extrêmement lents, et l'on ne saurait trop déplorer l'indifférence que les divers mouvements consacrés aux Missions dans nos pays manifestent à l'égard de l'effort catholique dans les pays scandinaves, en Finlande en particulier. Souhaitons que les événements actuels ouvrent les yeux de ceux qui ont quelque responsabilité en ce domaine.

Les régions orientales et sud-orientales de la Finlande, cette Carélie témoin des combats que les communiqués nous rapportent, ont été plus tôt et plus longtemps que le

reste de la Finlande sous la domination russe. Alors qu'ailleurs, et d'une façon d'autant plus marquée qu'on s'approche davantage du golfe de Bothnie, l'influence suédoise a été prépondérante, c'est l'influence russe qui a mis ici son empreinte. On peut estimer à environ 60.000 le nombre des fidèles que l'Église orthodoxe y compte. A part quelques éléments proprement russes, anciens fonctionnaires demeurés en Finlande et émigrés, il s'agit presque exclusivement de populations autochtones, les Caréliens. Depuis la proclamation de l'indépendance de la Finlande, cette Église s'est constituée en Église autonome, ayant à sa tête un métropolite établi à Sortavala, petit port sur la rive nord du lac Ladoga. Évidemment, une très forte pression s'est exercée en vue de « dérussifier » cette Église. Progressivement la langue finlandaise s'est substituée au russe, non seulement dans la prédication et l'enseignement religieux, mais jusque dans l'usage liturgique. Ces efforts n'ont pas épargné le célèbre monastère de Valamo, situé dans le petit archipel qui est la parure de la partie nord du Ladoga. Ce monastère, qui connut au siècle dernier des années de très grande prospérité, se recrutait principalement dans les régions septentrionales de la Russie. Aussi était-il, et demeurait-il jusqu'à ces derniers temps, un monastère vraiment russe, le plus important, par le nombre de ses moines, des quelques couvents russes situés hors des frontières de l'Union soviétique. Il faut y joindre un autre monastère situé à Konévétz, sur la rive occidentale du Ladoga, à quelques pas seulement de la frontière finno-soviétique[4]. Petsamo, tout au nord, au-delà du cercle polaire, se glorifiait du monastère des Saints-Boris et Gleb, le plus septentrional sans doute de tous les couvents du monde. Enfin un monastère de femmes, plus récent celui-là, était établi à Lintula dans l'isthme de Carélie, tout près de Terijoki, à deux pas également de la frontière soviétique.

Tous ces lieux, le lecteur les situera facilement; ce sont ceux-là mêmes que les communiqués ont nommés dès le début des hostilités entre l'Union soviétique et la Finlande.

4. Sur ces deux monastères, voir : S.-M. Quandalle, *Deux monastères orthodoxes, Valamo et Konévétz*, dans *Russie et Chrétienté*, 1938-1939, n° 1, pp. 37 sq.

C'est dire assez qu'ils ont été les premières victimes de cette guerre et qu'ils furent les premiers exposés à l'occupation par l'armée rouge. On ne peut songer sans une profonde émotion à ce tragique destin de l'Église russe dont les derniers de ses sanctuaires traditionnels tombent aujourd'hui sous la main sacrilège qui a déjà accumulé tant de ruines dans la mère-patrie.

En Estonie

Le petit peuple estonien qui doit à la dernière guerre d'avoir, pour la première fois dans son histoire, conquis son indépendance, est apparenté par la race et par la langue au peuple finlandais. L'un et l'autre, en effet, se rattachent au groupement ethnique et linguistique des Finno-Ougriens (dont font d'ailleurs partie également, rappelons-le, les Hongrois). Si diverses qu'aient été les destinées historiques de ces deux peuples, il est curieux de constater que leurs situations, au point de vue religieux, présentent de nombreuses analogies. Comme en Finlande, l'Église luthérienne est de beaucoup prédominante en Estonie. Le catholicisme n'y compte non plus qu'un très petit nombre de fidèles pour la plupart étrangers : le total n'en dépasse guère 2.000. Le travail de mission était confié, jusqu'à la présente guerre, à des Pères jésuites et capucins allemands. Comme en Finlande, les régions orientales du pays sont peuplées d'une minorité russe et d'éléments autochtones russifiés gagnés à l'orthodoxie. Un monastère, plus célèbre par son passé historique que par ses mérites présents, demeure, non loin de la frontière, témoin et refuge de l'influence russe orthodoxe. C'est le monastère de Petseri, si pittoresque avec sa vieille enceinte fortifiée, sa monumentale muraille percée d'alvéoles aux multiples cloches, ses vieilles églises aux coupoles disparates si caractéristiques du style de Pskof, la plus proche ville russe au-delà du lac Peïpous qui forme la frontière. Comme en Finlande, les efforts du pouvoir pour « dérussifier » l'Église orthodoxe ont commencé à porter du fruit. A part quelques églises où se réfugie la tradition proprement russe, partout la langue estonienne s'est substituée au slavon dans l'usage liturgique. N'empêche que le monastère de Petseri demeura longtemps le centre moral d'un mouvement qui, sous le patronage de l'Y. M. C. A.

groupait la jeunesse chrétienne (orthodoxe par conséquent) de l'émigration russe et qui y tint plusieurs congrès. C'est en Estonie encore, en raison du bon marché de la main-d'œuvre et de l'avantage du change, que s'imprimaient un certain nombre de publications religieuses russes.

Sans doute ce pays n'a pas perdu, jusqu'ici, son indépendance nominale, et l'exercice du culte, selon les diverses confessions, continue de s'y faire librement sous la garantie de la constitution. Mais les bases militaires et navales importantes que vient d'y constituer le gouvernement soviétique sont pour l'autonomie politique de l'Estonie une menace bien sérieuse, et il n'est pas douteux que la minorité russe ait là de graves sujets de crainte. Un avenir prochain nous apprendra dans quelle mesure ces craintes sont justifiées et de quelle dangereuse « protection » le gouvernement soviétique favorisera cette minorité russe à demi réintégrée dans ses propres frontières. Puissent ne pas s'écrouler bientôt ces autres derniers vestiges de la traditionnelle Russie chrétienne !

En Lettonie

Voisine de l'Estonie, mais bien différente par la race et la langue, la Lettonie, venue à l'indépendance en même temps qu'elle, a dû, en même temps aussi, donner des gages à l'Union soviétique et accepter sa « protection ». En ce pays, la situation religieuse n'est point comparable à celle de la Finlande et de l'Estonie. Les vicissitudes historiques ont permis à une notable partie de la population de conserver fidèlement le catholicisme latin. La Réforme n'a maintenu ses conquêtes que dans les régions Nord et Ouest du pays. Si l'orthodoxie russe y possède aussi des paroisses fréquentées, il s'agit de minorités dispersées où les émigrés comptent pour une bonne part. Si donc la menace que font peser ici les prétentions du pouvoir soviétique est moins grave en ce qui concerne l'orthodoxie, elle est, par contre, plus considérable que dans les pays voisins en ce qui concerne l'Église catholique. Ce n'est plus d'un pays de mission qu'il s'agit, mais d'une nation où la hiérarchie catholique est régulièrement établie et dont les nombreux fidèles ont pour pasteurs des prêtres de leur race et de leur langue. Quel désastre pour ce poste avancé du catholicisme, s'il venait à succomber sous les coups de la persécution de l'athéisme militant !

Conclusion

Ces quelques lignes, tout en soulignant les pertes considérables que l'expansion soviétique cause ou pourrait causer à la Russie chrétienne dans des domaines qui avaient échappé jusqu'ici à la fureur destructrice de l'athéisme militant, nous ont permis de noter au passage quel était l'enjeu de cette expansion pour les autres confessions, en particulier le catholicisme. L'âme chrétienne n'éprouvera-t-elle pas une douloureuse impression à constater quelle faiblesse résulte, pour la cause chrétienne, de la division des chrétiens, si frappante en ces pays, carrefours des trois grandes confessions : catholique, orthodoxe et protestante ? Puissent les événements actuels éveiller dans tous les cœurs la nostalgie et la recherche de cette Unité qui rendrait au monde chrétien la plénitude de sa structure organique, condition de sa vitalité surnaturelle et de sa force divine !

C. Dumont, O. P.

Les catholiques allemands et la guerre

Le 1er septembre 1939, premier jour de l'invasion hitlérienne en Pologne, les cloches de toutes les églises catholiques et protestantes de la Grande-Allemagne ont sonné, sur l'ordre des autorités du Reich, pendant une heure. Ainsi, disait-on, devait se manifester la joie universelle de ce que Dantzig fût réincorporé au Reich, Mais, en vérité, les catholiques allemands étaient pleins d'angoisse et d'inquiétude... L'on pressentait que des temps très durs étaient imminents et que l'Église aussi devait s'attendre à de nouveaux malheurs. Il y avait bien certains espoirs en quelque nouveau Munich, mais la plupart se doutaient que la limite des concessions était dépassée...

Le 6 octobre, après le discours de Hitler au Reichstag, les
azis firent de nouveau sonner les cloches pendant une
eure. Après la chute de Varsovie, il en fut de même, sept
ours d'affilée...

Cet abus des cloches saintes est d'autant plus révoltant
ue ces mêmes cloches sont réduites à un silence absolu
uand il s'agit de leurs fonctions ecclésiastiques normales.
l est interdit de sonner les cloches pour annoncer les mes-
es, pour l'*Angelus*, pour les enterrements. Cela pourrait
uire, disent les nazis, aux mesures prises pour la défense
assive. C'est aussi, paraît-il, un gaspillage d'électricité dont
n a besoin pour des buts plus importants ! On a fait, des
loches bénites, des instruments de propagande de guerre
t d'agitation politique. Comme on les faisait sonner pour
es congrès du parti national-socialiste, on s'en sert, à pré-
ent, pour célébrer les tristes « succès » de l'axe Berlin-
Moscou.

En divers endroits, les curés catholiques et les pasteurs
rotestants ont refusé de faire sonner les cloches de leurs
glises dans des conditions non prévues par le droit canoni-
ue et les usages ecclésiastiques. Des mesures très sévères
urent prises contre eux, et presque toujours des nazis péné-
rèrent par la force à l'intérieur des églises pour mettre les
onneries en marche.

*
* *

Grâce à une lettre pastorale du courageux évêque de
Munster-en-Westphalie, Mgr von Galen, nous savons que le
ouvernement du Reich a communiqué aux autorités eccié-
iastiques des deux confessions, dès le début de la guerre,
ue toute allusion à la politique étrangère de l'Allemagne
st considérée comme indésirable, dans les sermons et les
utres fonctions ecclésiastiques. On comprend facilement
ourquoi. Les catholiques allemands ont à mourir et à tuer
ar obéissance à l'État national-socialiste. Tout le reste ne
s regarde pas. C'est M. Hitler seul qui en décide, et c'est
docteur Gœbbels qui détermine ce qui est juste et ce qui
st injuste. Que MM. les évêques et les théologiens prêchent
obéissance et la loyauté envers l'État, mais qu'ils ne se
êlent pas de la « grandeur », de l' « honneur », de l' « es-
ace vital » et de l' « essor social » du Reich national-socia-
ste !

C'est avec douleur qu'on lit les quelques périodiques catholiques qui ont survécu au début de la guerre. Ils ne peuvent, évidemment, pas ignorer les événements qui remuent la vie du peuple entier. Ils n'ont pas le droit de parler des choses dont il s'agit. Pas une seule fois, le mot « Pologne » n'est prononcé. Le bolchevisme est tabou depuis le pacte nazi-soviétique. Toute allusion au véritable enjeu de la lutte actuelle est prohibée. Les nazis ont même interdit la publication de nouvelles purement ecclésiastiques provenant des pays « ennemis ». Les allocutions du Souverain Pontife, par exemple à l'ambassadeur de Belgique, à l'ambassadeur d'Italie et aux Polonais de Rome, de même que l'encyclique *Sumni Pontificatus*, sont passées sous silence. Les nouvelles mesures de persécution que les nazis ont prises contre les catholiques en Allemagne, en Autriche, en Bohême, en Pologne, ne sont jamais mentionnées. De quoi parlent-ils donc, ces organes d'une presse catholique muselée ?

Nous avons sous les yeux le numéro 38 du *Wiener Kirchenblatt*, qui est maintenant le seul hebdomadaire catholique paraissant en Autriche. C'est toujours Mgr Moerzinger qui le dirige. En première page, on trouve, en caractères rouges, le titre : *Krieg* (Guerre). Sous-titre : « Prions ! Prions ! Prions ! » L'auteur autrichien commence par citer un poète ultra-prussien et ultra-militariste, Theodor Koerner, qui, membre d'un corps franc dans les guerres napoléoniennes, a écrit une « prière dans la bataille ». Mgr Moerzinger insiste sur la nécessité de prier pour les soldats : « Que nos fronts soient plongés quotidiennement dans d'innombrables croix de bénédiction. Le bon Dieu ne résistera pas à ceux et à celles qui prient. » Mais pour quoi faut-il prier ? Pour la victoire de Hitler ? Pour une juste paix ? Pour la restitution de la Pologne martyrisée ? Pour la restitution de l'Autriche opprimée ? Mgr Moerzinger se garde bien de préciser sa pensée. Les consignes formelles le lui interdisent...

Sur les origines de la guerre, sur le martyre de la Pologne catholique, sur les persécutions sanglantes du clergé, sur les massacres des populations civiles, sur l'alliance nazi-soviétique, pas une ligne, pas un mot ! La guerre apparaît comme chose assez normale. Ceux qui se battent sont tous des « héros », et la prière est utile parce qu'elle soutient le moral des combattants.

Il y a quelques mois à peine, le même *Wiener Kirchen-blatt* remplissait une bonne partie de ses pages d'articles nticommunistes. Adolf Hitler fut loué pour ses prétendus nérites dans la lutte contre le bolchevisme athée. Sur un on pathétique, on parlait des milliers de femmes alleman-les qui ont perdu des fils, tombés en Espagne pour sauver e pays du bolchevisme. Eh bien ! quelques-unes de ces nêmes mères ont perdu d'autres fils en Pologne où il s'agis-ait de massacrer un peuple catholique et de faire cadeau de a moitié du pays au bolchevisme. Ce sont des régiments utrichiens et bavarois, donc composés en majorité de ca-holiques, qui ont été envoyés en Galicie orientale pour onquérir ce pays pour le camarade Joseph Staline...

C'est tragique. Mais cette tragédie n'a été possible que arce que tant de gens responsables, y inclus Mgr Moerzin-er et ses collègues, se sont laissé mystifier honteusement. Voici, par exemple, un passage extrait d'un éditorial que le euxième « prélat de presse » autrichien, Mgr Gorbach, pu-liait le 10 avril 1938 dans un hebdomadaire religieux, le *wei-Groschen-Blatt* (que les nazis ont supprimé au début e la guerre), pour convaincre ses lecteurs de la nécessité de oter pour Hitler dans cette comédie qu'on appelait un plébiscite » :

Il est nécessaire de voter joyeusement « oui » à cause du péril enaçant du bolchevisme mondial. Le Souverain Pontife ne saisit-pas toute occasion pour nous mettre en garde contre le terrible anger du communisme athée ? Il ne faut pas oublier non plus les nseignements graves que nous a donnés ces dernières années l'Es-agne rouge. Les potentats soviétiques préparent l'anéantissement e la culture chrétienne, l'extermination de toutes les valeurs po-tives chrétiennes. Il nous fallait envisager l'avenir avec une rande inquiétude. Mais l'Allemagne et l'Italie, deux puissances ées entre elles par l'amitié, ont dressé un rempart d'acier et d'ai-in contre le communisme. Ceux et celles qui aiment leur patrie lemande ne peuvent pas hésiter à donner leurs suffrages joyeu-ment au puissant État allemand, à ce *boulevard de la civilisation cidentale et de la culture chrétienne.*

Ces lignes furent écrites à peine un an après l'encyclique *it brennender Sorge*. Il faut les lire à la lumière des évé-ements de 1939 pour comprendre toute l'étendue de la illite de ceux qui ont prêché les concessions et le principe « moindre mal », dans les rapports avec le national-socia-

lisme. Nous espérons revenir sur ce point, dans un article ultérieur.

*
* *

Les évêques, eux-mêmes, se trouvent dans une situation extrêmement délicate. On a dit qu'il y eut conflit entre les autorités brunes et les évêques parce que ceux-ci voulaient ordonner des prières spéciales « pour une juste paix », tandis que les nazis insistaient sur la nécessité de les dire « pour une paix victorieuse ». Nous ne savons pas si c'est exact. Probablement, il y a eu plus de nuances dans les négociations qui ont apparemment échoué. Les prières spéciales que l'on dit à la fin de chaque messe ne sont pas les mêmes dans tous les diocèses. Mais la différence n'est sans doute pas grande. Dans l'archidiocèse de Cologne, on dit la prière suivante :

Prions pour notre peuple et notre patrie.
Sacré-Cœur de Jésus, ayez pitié de nous !
Reine de la Paix, priez pour nous !
Saint Archange Michel, priez pour nous !
Saint Boniface, priez pour nous !
Saint Albert le Grand, priez pour nous !
Saint Pierre Canisius, priez pour nous !
Saint Frère Conrad, priez pour nous !
Et maintenant, prions encore un *Notre Père* pour nos soldats.
Notre Père...

C'est une belle prière. Elle ne parle ni de « victoire », ni d' « espace vital ». C'est une invocation des saints patrons de l'Allemagne et des principaux saints allemands. Or, saint Boniface (qui était anglo-saxon de naissance !) sauva l'Allemagne du paganisme germanique. Saint Albert le Grand, cet esprit universel, enseignant avec un même zèle à Cologne et à Paris, à Strasbourg et à Prague, à Lyon et à Rome, est tout le contraire d'un raciste ou d'un nationaliste; ce grand Dominicain est d'ailleurs le saint patron du mouvement catholique pour la paix. Saint Pierre Canisius a ramené des centaines de milliers d'égarés à l'Église catholique. Quand au Bx Conrad de Parzham, c'est à l'occasion de sa canonisation, au printemps de 1934, que Pie XI prononça sa première condamnation formelle du racisme hitlérien « cet orgueil racial qui n'est ni chrétien ni humain ». A ce orgueil païen, le Pape opposait l'humilité du pauvre Frère

Capucin bavarois. A l'invocation de l'archange Michel, beaucoup de catholiques allemands se font une idée assez concrète des « mauvais esprits » dont ils espèrent être délivrés par l'intercession du Prince des Armées Célestes... — La prière de guerre des catholiques allemands ne peut certainement pas être interprétée comme une prière pour le succès du national-socialisme. Les catholiques du monde entier peuvent s'associer à ces invocations...

Les évêques allemands ont publié, ces derniers mois, un grand nombre de lettres pastorales qui s'occupent des devoirs du clergé en temps de guerre, de la charge d'âmes des évacués et des réfugiés, des œuvres charitables et des hôpitaux catholiques, de la défense passive, etc.; elles contiennent aussi des protestations contre certaines mesures des autorités nazistes. Nous espérons publier plus tard un aperçu de ces textes, en reproduisant des extraits des plus importants.

*
* *

Depuis le début de la guerre, la persécution des catholiques a été encore intensifiée. La guerre a fourni de nouveaux prétextes pour frapper l'Église. Énumérons les principales « innovations » du *Kulturkampf.*

L'Église catholique et l'Église protestante doivent payer à l'État, chaque mois, à partir du 1er novembre 1939, une importante contribution de guerre. Tous les diocèses et toutes les corporations et institutions ecclésiastiques, y inclus les monastères, sont contraints de participer au rassemblement de ces sommes qui doivent être obtenues par des « économies » drastiques dans le budget des dépenses. On veut ainsi contraindre l'Église à donner de l'argent qui lui a été confié pour des buts religieux et charitables, pour le financement d'une guerre, pour l'achat de bombes, de sous-marins et peut-être de gaz asphyxiants, pour le massacre d'innocentes populations civiles, pour une guerre qui a pour objet de détruire tout ce qui reste encore de la chrétienté occidentale !

La contribution de guerre imposée à l'Église trouve sa base « légale » dans le décret-loi du maréchal Gœring du 1 septembre 1939, la fameuse *Kriegswirtschaftsverordnung* (« décret réglementant l'économie de guerre »). La deuxième partie, intitulée « Impôts de guerre » (§§ 2 à 17), distingue

cinq catégories de nouveaux impôts; la cinquième s'intitule « Contributions de guerre des pays, des communes et des autres corporations de droit public ». Ces autres « corporations de droit public » (*Körperschaften des öffentlichen Rechts*) sont les Églises reconnues et certains autres organismes. Elles sont visées par le paragraphe 17, qui stipule qu'elles doivent payer une contribution de guerre « qui sera encore déterminée ». Il paraît qu'elle a été fixée depuis à 800.000 marks *par mois* (à peu près seize millions de francs français). Nous ne savons pas comment cette charge se répartit entre les catholiques et les protestants, mais elle est évidemment très lourde. La quote-part des catholiques a été répartie entre les différents diocèses selon le nombre des fidèles et l'importance du budget des cultes.

*
* *

Depuis le commencement de la guerre, un grand nombre d'œuvres catholiques purement religieuses et charitables ont été dissoutes. Leur propriété est confisquée et prend le chemin du trésor de guerre hitlérien. Parmi les œuvres supprimées, on trouve l'Association de Saint-Albert-le-Grand (*Albertus-Magnus-Verein*). Fondée à Trèves en 1898, constituée en fédérations diocésaines dans toute l'Allemagne, elle avait pour but de favoriser les études universitaires de jeunes laïcs catholiques. Il s'agissait surtout d'une aide matérielle, sous la forme de prêts à long terme, sans intérêts, et de dons. Des millions de marks furent ainsi distribués par l'Association de Saint-Albert-le-Grand, et c'est grâce à son existence que des milliers de jeunes catholiques de talent, mais sans ressources, ont pu fréquenter les universités. Elle mettait également des fonds à la disposition des aumôniers universitaires qui les utilisaient à des buts de charité divers. L'œuvre a fait un travail extrêmement utile, bien que, dans quelques cas, sa générosité se soit trompée d'adresse : c'est avec une bourse de l'*Albertus-Magnus-Verein* que M. Joseph Gœbbels put entreprendre ses études universitaires...

L'Association de Sainte-Hildegarde travaillait de la même façon pour les étudiantes. Elle a été dissoute comme son pendant masculin. Les capitaux importants des deux asso-

ciations, rassemblés par les efforts infatigables de milliers de catholiques, ont été confisqués au profit des nazis.

La dissolution a frappé aussi l'Association féminine d'Aide aux Vocations sacerdotales. Elle avait été fondée en 1926 par la princesse Marie-Immaculée, duchesse de Saxe, et avait son secrétariat général à Fribourg-en-Brisgau. Elle avait environ 50.000 membres qui s'engageaient à se dévouer aux vocations sacerdotales par la prière, par l'éducation chrétienne des enfants et par des cotisations et des dons qui étaient mis à la disposition des évêques, pour les séminaristes pauvres. Les fonds de cette œuvre si utile et si nécessaire ont pris le chemin des caisses insatiables du régime brun. Signalons encore que le décret de dissolution se réclame du décret-loi du président Hindenburg « pour la protection du peuple et de l'État *contre des actes de violence communistes* ». Même les Papen et autres domestiques catholiques du national-socialisme ne peuvent plus tromper personne sur le point de savoir de quel côté se trouvent les « actes de violence communistes ».

Le *Quickborn* et la Société des *Amis du Château de Rothenfels* sont d'autres victimes de la dernière série de dissolutions. Le *Quickborn* (c'est-à-dire la Ligue de la « Source Jaillissante ») était au début une des ligues les plus actives du mouvement de jeunesse catholique. Sous la direction des Bernhard Strehler, Romano Guardini, Hermann Hoffmann, il a puissamment contribué au renouveau catholique d'après-guerre, au mouvement liturgique, au mouvement chrétien-social, au mouvement pacifiste, à la renaissance des lettres et de l'art dans les milieux catholiques. Immédiatement après la guerre, on acheta un château en ruines, situé dans la vallée du Mein : Rothenfels. Il fut reconstruit et devint un centre pour conférences, retraites et semaines d'études, ainsi que le quartier général de toutes sortes d'institutions pratiques inspirées de l'esprit *Quickborn*. Le *Quickborn* dépassait de plus en plus le cadre d'une simple ligue de jeunesse pour devenir un groupement religieux, culturel et pédagogique. La revue *Schildgenossen*, la maison d'éditions *Mathias Grünewald-Verlag*, etc., y prirent leurs origines. De nouveaux organismes furent créés pour les jeunes gens(*Quickborn-Jungenschaft*) et les jeunes filles (*Quickborn-Mädchenbund*). Ils ont été dissous depuis long-

temps par les nazis. Mais le *Quickborn* lui-même subsistait toujours et organisait de temps en temps des retraites et des conférences religieuses. Les nazis ont fini par le supprimer; le château de Rothenfels est exproprié.

Parmi les œuvres catholiques dissoutes, il y a aussi la Sodalité de Saint-Pierre-Claver qui travaille pour les missions africaines. Là aussi, il s'agit de s'emparer des fonds — tout cela doit servir à financer la guerre —, mais aussi d'exterminer, par étapes, tout ce qui est catholique.

On sait que toutes les écoles élémentaires catholiques ont été transformées en écoles dites communes du national-socialisme intégral. *Progressivement, de 1933 à 1939, environ 18.000 écoles catholiques, fréquentées par 3.500.000 enfants, ont été supprimées par les nazis en Allemagne, en Autriche et au pays des Sudètes.* Quant aux écoles secondaires, le « travail » n'est pas encore tout à fait achevé. Mais il le sera bientôt. La presse allemande annonce que les dernières écoles catholiques secondaires (il s'agit de quelques petits séminaires et d'un nombre modeste d'écoles de jeunes filles, dirigées par des religieuses) seront fermées le 1er avril 1940. La déchristianisation de la jeunesse aura triomphé une fois de plus, et la partie la plus importante du Concordat du Reich de 1933 sera entièrement détruite.

*
* *

La guerre a fourni de nombreux prétextes pour d'autres mesures anticatholiques. Des églises ont été fermées parce qu'elles sont situées, disent les nazis, à une distance trop grande de abris antiaériens. Les autres ne peuvent admettre aux offices qu'un nombre limité de personnes, correspondant aux places disponibles dans les abris. L'on s'imagine aisément combien ces stipulations favorisent les chicanes arbitraires de la part des dignitaires hitlériens locaux. Presque tout ce qui restait encore de la presse catholique a été supprimé sous le prétexte que la pénurie du papier rend cette mesure inévitable. Mais peut-être sera-t-il utile de re cette mesure inévitable. L'*Osservatore Romano* du 16 septembre a réduit à néant cette argumentation.

Il est en effet ridicule de se réclamer de la pénurie de papier pour justifier l'extermination presque totale de la presse catholique. La nombreuse presse nationale-socialiste

paraît toujours. Certes, le nombre des pages a été réduit, mais pas autant qu'en France. Le *Völkischer Beobachter*, par exemple, a toujours 6, 8 ou 10 pages en semaine, et 16 le dimanche.

Nous ne savons pas d'une façon précise quels sont les cinq périodiques catholiques qu'on laisse survivre dans le Reich. Le *Kirchenblatt* de Vienne et celui de Cologne sont de ce nombre. Il paraît que les moniteurs diocésains, réservés au clergé, et quelques autres feuilles « techniques » sont autorisés à paraître en dehors du chiffre de cinq.

La pénurie du papier a été un prétexte bienvenu pour le nouveau coup porté contre les modestes restes de la presse catholique. La campagne s'est développée logiquement et progressivement depuis 1933. On a commencé par supprimer les organes qui osaient critiquer le national-socialisme et par interdire aux journalistes « non-concessionnés » — c'étaient souvent les meilleurs ! — d'exercer leur métier. On a supprimé ensuite tous les périodiques catholiques qui s'intéressaient aux problèmes sociaux, professionnels et pédagogiques. Ne se mêlaient-ils pas de ce qui ne regarde que le parti national-socialiste ? Finalement, on a supprimé un grand nombre de publications purement religieuses et ecclésiastiques. Lesquelles ? Les meilleures ! On a interdit les hebdomadaires et les revues qui étaient rédigés avec le plus de talent, qui étaient vivants et attrayants. On s'est montré plus bienveillant pour les organes plus naïfs et plus ennuyeux.

Pour ces raisons, il était, depuis longtemps, tout à fait injuste de juger les catholiques allemands selon ce qui restait de leur presse. Non seulement cette presse était muselée et censurée, mais ses meilleurs organes et ses meilleurs collaborateurs avaient été systématiquement éliminés. Nous ne voudrions pas minimiser les mérites d'un Mgr Moerzinger, par exemple. Mais ce n'est pas un manque de politesse de constater que, du point de vue de la qualité, le *Kirchenblatt* de Vienne ne pouvait jamais soutenir une comparaison objective avec celui de Berlin. C'est pourquoi l'hebdomadaire catholique de Berlin fut supprimé dès septembre 1938 tandis que son confrère de Vienne survit... pour combien de mois encore ?

*
* *

On sait que pendant la guerre mondiale (celle de 1914-1918) des personnalités dirigeantes du catholicisme allemand ont développé une grande activité dans la propagande à l'étranger. Le professeur Engelbert Krebs, doyen de la Faculté de théologie de Fribourg-en-Brisgau, dirigeait ses *Katholische Monatsbriefe* (« Lettres mensuelles catholiques ») dont 30.000 exemplaires furent distribués chaque mois dans sept langues. Dès le 2 septembre 1914, on avait fait distribuer à Rome, à tous les cardinaux des pays neutres et à de nombreux autres dignitaires ecclésiastiques, un mémorandum qui tâchait de démontrer que seule une victoire des puissances centrales sauverait l'Église d'une catastrophe. En 1915, l'ouvrage français *La guerre allemande et le catholicisme* provoqua la formation d'un Comité de catholiques allemands qui publia une réponse intitulée *Der deutsche Krieg und der Katholizismus*, et qui fut largement distribuée dans sept langues. Des catholiques américains d'origine allemande se solidarisaient avec l'Allemagne. Les plus connus d'entre eux signaient une préface au pamphlet polémique dont nous parlons.

Dans la nouvelle guerre, nous ne verrons rien de ce genre. Certes, le Dr Gœbbels trouvera quelques traîtres, par exemple les mêmes qui, dans le service de presse « catholique » *Deo et Patriae*, polémiquaient contre l'encyclique *Mit brennender Sorge* et contre les évêques allemands. Mais ce ne seront que des personnages obscurs ou même simplement anonymes.

Dans cette catégorie, il faut classer les gens qui publient à Berlin, à partir du 19 septembre 1939, un service de presse en plusieurs langues qui ose s'intituler *Civilisation Européenne*.

*
* *

Les arrestations de prêtres et de personnalités catholiques ont été très fréquentes depuis le début de la guerre. Le professeur Benedikt Schmittmann, de Cologne, est devenu une nouvelle victime des assassins bruns. En septembre, il fut arrêté à Dusseldorf, avec trois cents autres « suspects ». Dans des wagons à bestiaux, les prisonniers furent transportés à Berlin. Quelques jours plus tard, Mme Schmitt-

mann reçut, de la *Gestapo*, la communication que son mari était mort.

Le Dr Schmittmann, ancien professeur à l'Université de Cologne, ancien membre du parlement prussien, appartenait à une vieille famille rhénane. Il était apparenté au Dr Konrad Adenauer qui était, de 1917 à 1933, maire de Cologne. Il présidait le *Reichs- und Heimatbund deutscher Katholiken* qui avait pour but la « déprussianisation » de l'Allemagne et la reconstruction du Reich sur des bases fédéralistes. Avant 1914, le professeur Schmittmann occupait une haute position dans l'administration provinciale de la Rhénanie. Pendant la guerre mondiale, quand la Belgique était occupée par les troupes allemandes, l'administration allemande de la Belgique le chargea de la surveillance de l'enseignement belge dans les provinces de langue française. De la Belgique, M. Schmittmann rentrait profondément dégoûté du militarisme prussien. Si l'on veut construire une nouvelle Allemagne et une nouvelle Europe, il faut détruire la Prusse, ce fut la thèse qu'il n'a jamais cessé de soutenir courageusement. Les provinces de vieille culture chrétienne, comme la Rhénanie, doivent s'émanciper de l'oppression prussienne et jouer, dans l'ensemble de la vie allemande, ce rôle dirigeant auquel elles ont droit. Au début, la majorité de la population de l'Ouest sympathisait à l'idée d'une république rhénane à l'intérieur d'un Reich fédéral. On sait qu'un télégramme dans lequel Mgr Kaas saluait, en 1919, la république rhénane a été exploité plus tard par les nazis comme un des arguments principaux dans la lutte contre le parti du Centre. Mais de plus en plus, la propagande prussienne l'emportait. L'argument décisif était qu'il était inopportun de poser la question rhénane tant que les troupes d'occupation étrangères étaient aux bords du Rhin. Le professeur Schmittmann finit par se brouiller avec certains dirigeants du Centre et par perdre son mandat parlementaire. Plusieurs grands journaux du parti, par exemple le quotidien de Bonn, la *Deutsche Reichszeitung*, continuaient, cependant, à soutenir ses idées. A l'Université de Cologne, le professeur Schmittmann tenait, depuis la guerre, la chaire de politique sociale.

Le professeur Schmittmann était aussi un membre éminent de la Ligue des Catholiques allemands pour la paix. C'était un grand ami de la France. J'ai d'ailleurs fait sa

connaissance en France, en 1926, à la Semaine sociale du Havre...

En avril 1933, le professeur Schmittmann fut incarcéré par les nazis. Après plusieurs mois de « détention protectrice », il fut remis en liberté, mais il avait à vivre longtemps sous un régime de « liberté » surveillée. Il n'avait pas le droit de quitter la petite localité où il se trouvait à ce moment-là, et toute correspondance avec l'étranger lui était interdite. Plus tard, ces conditions furent supprimées.

Dans cette guerre, les nazis ont peur de gens comme le professeur Schmittmann. C'est pourquoi ils l'ont lâchement assassiné. La Rhénanie catholique n'oubliera pas un de ses plus nobles fils, et peut-être cette Allemagne déprussianisée pour laquelle il a combattu sans succès immédiat, deviendra-t-elle encore un jour une réalité vivante.

Nous ne parlons pas cette fois des persécutions barbares dont les catholiques tchèques et polonais sont les victimes. Cela ferait un chapitre très long et très douloureux. Les nouvelles de Pologne ne sont encore que très fragmentaires. Mais ce que l'on sait déjà suffit pour constituer un terrible réquisitoire.

*
* *

Dans la presse hitlérienne, la campagne contre l'Église et le clergé n'a jamais été arrêtée. La guerre fournit de nouveaux prétextes. Il y avait d'abord une formidable campagne contre le clergé polonais. Dans son numéro du 21 septembre 1939, *Das schwarze Korps* contenait une page d'illustrations intitulée « hyènes du champ de bataille ». Il s'agit, bien entendu, de « francs-tireurs » et d'autres « criminels » polonais qui se sont opposés à la pacifique promenade des troupes allemandes. Le premier portrait présente un prêtre polonais. La légende dit : « Cette brute en soutane est responsable de cinq assassinats de membres de la minorité allemande en Pologne. »

Plus tard, l'indignation anticléricale du même organe flétrissait les prêtres qui, paraît-il, trahissent leur patrie en constituant chez eux des stocks d'œufs, de farine, de lard, etc. Avec un grand luxe de détails et de mise en scène, *Das schwarze Korps* décrit, par exemple, comment, dans une ville autrichienne où l'immense majorité de la population fait son devoir national-socialiste, trois traîtres ont été dé-

couverts par la *Gestapo* : il s'agit d'un ancien fonctionnaire impérial, d'une prostituée et d'un prêtre. Il n'est pas besoin, n'est-ce pas, de reproduire ici la comparaison que l'un des principaux organes du parti national-socialiste se permet entre les trois groupes de personnes...

Mais l'indignation de *Das schwarze Korps* est encore plus grande quand il parle de l'effronterie de ceux qui osent envoyer aux soldats au front des brochures religieuses. A vrai dire, jusqu'ici, les exemples concernent surtout les protestants. Mais ce n'est que pur hasard. Tenez-vous bien, les « héros » d'un sous-marin ont reçu une brochure qui affirme que les soldats sont de pauvres pécheurs qui ont besoin de la miséricorde de Dieu et qui doivent faire pénitence ! Des soldats de la ligne Siegfried se sont vu adresser des livrets où l'Ancien Testament est cité. Dans une guerre qui a été imposée à l'Allemagne par les Juifs et par leurs humbles serviteurs, les Anglais, on ose mettre sous les yeux de braves guerriers tudesques des textes extraits d'un livre juif ! C'est miner le moral de la troupe ! C'est abuser de la poste militaire et de la franchise de port qu'elle accorde ! Il faut interdire cela. En fait, on a déjà interdit aux organismes ecclésiastiques, aux curés et aux pasteurs, de rassembler les adresses de campagne de leurs paroissiens mobilisés pour leur envoyer de la lecture religieuse.

Un autre scandale, à en croire *Das schwarze Korps*, consiste dans le fait qu'il y a des catholiques et des protestants qui s'intéressent encore aux missions africaines et autres et donnent, pour les œuvres mssionnaires, de l'argent qui devrait être réservé exclusivement au financement de la guerre.

*
* *

Les catholiques allemands, que pensent-ils de la guerre ? C'est une question à laquelle il n'est pas si facile de donner une réponse exacte. Cette guerre n'est certainement pas populaire. A l'exception d'une partie de la jeunesse, qui se trouve entièrement sous l'emprise de la phraséologie raciste et militariste, l'immense majorité des Allemands, et surtout des catholiques allemands, déteste la guerre. Beaucoup — c'est probablement une majorité — savent que Hitler est le principal coupable, bien que la campagne nationale-

socialiste contre le prétendu « encerclement » et contre le « martyre des minorités allemandes en Pologne » ait fait une certaine impression. La grande majorité des catholiques allemands — sans parler des autrichiens — espère que quelque moyen peut être trouvé pour conclure une paix, sur n'importe quelle base. Elle aimerait aussi être débarrassée de Hitler, à n'importe quel prix.

Mais, pour le moment, on est loyaliste. Les évêques prêchent, avec quelques nuances, le patriotisme et l'obéissance à l'État tel qu'il est. Beaucoup de catholiques ont l'impression que, malgré les horreurs du national-socialisme et malgré la politique criminelle des nazis qui ont jeté l'Europe dans de nouveaux massacres, cette guerre est devenue, par quelque tragique enchaînement des circonstances, une lutte où il s'agit vraiment de l'existence du peuple et du Reich, et où il faut soutenir loyalement le gouvernement. Ceux qui attendent et désirent consciemment une défaite militaire du national-socialisme, et par cela leur libération d'un joug barbare, ne sont encore qu'une petite minorité. Mais il y a tout lieu de croire que leur nombre ne cessera pas de croître.

Le problème allemand n'est pas seulement un problème militaire. Le national-socialisme est, dans une certaine mesure, une maladie, une épidémie, presque une obsession démoniaque — tout comme le bolchevisme. La rédemption définitive ne peut venir que par la force de Celui qui a le pouvoir de chasser les démons et de guérir ceux qui paraissent inguérissables. *A peste, fame et bello libera nos, Domine!*

KURT TURMER.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Devant la masse précédemment communiste.*

Répression policière? Réveil syndical? — Avant tout : rééducation morale.

T. GASZTOWT. *Témoignages de Pologne* (fragments).

Voici quelques premiers extraits d'un journal où un témoin oculaire a consigné ses souvenirs de septembre. On y trouvera, avec des faits directement observés, la réaction douloureuse et passionnée d'une âme chrétienne et profondément patriote.

NOTES ET CHRONIQUES

A. PIERHAL. *Le livre bleu anglais.*

Les origines de la guerre.

DANIEL-ROPS. *Doctrine communiste et diplomatie stalinienne.*

Staline a-t-il menti?

H. GUITTON. *Chronique économique et sociale.*

La France en état de guerre.

P. B. *Lettre de Rome.*

Campagnes de France, par H. POURRAT.

DOCUMENT

Un discours de M. Serrano Suñer.

Devant la masse précédemment communiste

Trois mois de guerre ont passé depuis le pacte germano-russe : on peut considérer avec quelque recul les conséquences qu'a eues sur le mouvement ouvrier français ce dernier « tournant » de la politique stalinienne. Il convient, en effet, de ne pas oublier que, depuis l'avant-dernier « tournant » (alliance apparente avec les forces démocratiques : Front Populaire, sécurité collective), la propagande communiste avait séduit, dans ce pays, une masse importante de travailleurs qui se trouvait encadrée dans les multiples organisations d'obédience stalinienne.

Ces organisations se trouvent aujourd'hui dissoutes. Des mesures de répression répondent désormais à une propagande devenue illégale. A cette action du gouvernement se joignent d'autres efforts parallèles, autonomes.

Dans l'ordre de l'organisation politique, on pouvait se demander si, parmi les dirigeants ou les élus, il ne se produirait pas assez de dissidences pour qu'apparaisse une formation nouvelle, adaptée par ses origines au même milieu, instruite par l'expérience, qui répudie violemment tout lien avec l'Internationale stalinienne. De fait, il y a eu des dissidences qui, après quelques semaines d'incertitude, paraissent vouloir se grouper. Verrons-nous un mouvement politique ouvrier formé d'ex-communistes ? Il est trop tôt pour répondre à cette question. De son côté, au moins dans certains de ses éléments et avec pas mal de précautions, le parti socialiste S.F.I.O. est disposé à accueillir les militants ou adhérents repentis de l'ancien parti stalinien, mais si les affinités de formules idéologiques paraissent évidentes, les différences de tempérament sont profondes et importent davantage : il paraît bien difficile, il est, en tout cas, fort rare que des communistes déçus deviennent social-démocrates. De plus, la social-démocratie française n'est pas sortie de la crise intérieure qu'elle traverse depuis 1936.

Le problème de l'organisation syndicale des masses ex

ommunistes semble plus facile à résoudre que celui de leur rganisation politique : par des voies diverses, plus ou moins ongues, les staliniens ont été exclus des directions syndiales ; les organismes directeurs des Unions et des Fédérations, où ils étaient en majorité, se trouvent à peu près econstitués ; les nouveaux dirigeants s'efforcent de réorganiser les syndicats eux-mêmes et les sections d'entreprise. âche considérable : il faut lutter contre la propagande teace des staliniens, leur littérature illégale ; Syndicats, le euple *critiquent vivement la politique russe, la C.G.T. dite des* Informations *hebdomadaires. Il faut aussi réagir ontre les difficultés que l'état de guerre, les débuts d'une uerre oppose à toute action syndicale : dispersion des miliants, baisse massive du nombre des cotisants, difficulté 'obtenir les résultats tangibles qui retiennent ou ramènent u syndicalisme le grand nombre des adhérents. Or, en rande partie du fait de la guerre, la C.G.T., libérée des ommunistes, se trouve engagée dans une politique de « colaboration » avec les dirigeants de l'économie française, atronat et gouvernement : pour que la masse de travaileurs qu'elle a représentée à ses moments d'apogée lui fasse onfiance, il faut que cette politique réussisse, entendons : onne des résultats sensibles au salarié, dans sa vie quotienne. Un tel résultat ne dépend point des seuls syndicistes, mais de la politique générale et de l'attitude des emloyeurs.*

Tous les socialistes ou syndicalistes qui se préoccupent de reconquête des milieux ex-communistes ont signalé l'imortance essentielle, radicale, d'un problème psychologique; s'agit, en dernière analyse, d'une espèce de rééducation *on seulement dans les cadres du parti, mais dans la masse ême, soumise à son influence, le stalinisme a donné à la ensée, à la sensibilité, un certain* tour, *un certain* pli *qui e s'effacent pas facilement. Alors que le pacte germanousse, le brusque abandon de principes jusque-là apparemnent professés, l'agression contre la Pologne, l'agression ontre la Finlande, révoltent toute conscience, l'homme rmé par le stalinisme, encore soumis aux influences de la ropagande illégale, envisage simplement les positions acuises ou à conquérir par l'armée rouge. Toute avance de*

l'armée rouge, pense-t-il, est une avance du socialisme : il a été, en effet, habitué à incarner, à réaliser dans l'État russe son idéal social. Pour libérer cette conscience asservie, il faudrait, d'une part, briser l'illusion et du paradis soviétique *et de l'*État prolétarien, patrie de tous les travailleurs; *réveiller un sentiment moral élémentaire : intuition confuse de valeurs supérieures à l'utilité politique, offrir enfin un idéal et un mouvement social suffisamment « dynamique » et réaliste. Ainsi envisagée, la tâche est considérable. Que pouvons-nous ?*

Dans la mesure où leur action peut s'étendre, même en se diluant, le mouvement syndical chrétien et l'action catholique ouvrière, toute organisation d'inspiration chrétienne peuvent jouer un rôle capital. Cette inspiration qui leur est propre a, en effet, rapport à l'essentiel du problème psychologique que nous avons dit : on avait, dès longtemps et de divers côtés, signalé comme la triste originalité du marxisme léniniste et stalinien un amoralisme *radical qui n'admet d'autre règle de conduite que l'intérêt du Parti Communiste ou de l'État Soviétique, élimine tout respect de la vérité, devenue ployable en tout sens, et des personnes humaines, réduites en instruments, précieux ou vils selon les besoins, selon la tactique du moment... Cet* amoralisme *voilà ce qui, chez les staliniens d'Occident, résiste aujourd'hui aux critiques, à l'indignation communes. On leur dit que le pacte germano-russe montre la duplicité des dirigeants soviétiques, qu'il a provoqué la guerre; on leur montre, dans le cas de la Pologne, de la Finlande, l'agression accomplie par ceux mêmes qui avaient réclamé la définition et la condamnation les plus strictes de l'agresseur. Ces arguments restent sans force contre des gens imbus d'une espèce de* machiavélisme prolétarien. *L'influence du communisme a profondément* démoralisé *une fraction de la classe ouvrière. C'est une conscience, ce sont des hommes qu'il faut refaire. Restaurer une humanité altérée, pervertie, n'est-ce point une tâche éternelle du christianisme ? Aujourd'hui plus que jamais, le mouvement ouvrier a besoin d'être pénétré d'une influence chrétienne, qui descende jusqu'au détail quotidien de la vie de travail, s'insère dans les formes techniques de l'action temporelle.*

CIVIS.

Témoignages de Pologne

(Fragments)

I. — Varsovie

31 août, jour de la mobilisation générale. Je me ouve dans la rue au moment où l'on colle les premières ffiches. Des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants e réunissent devant l'annonce fatidique. On lit, les visa-es se durcissent. Et tout à coup un grand silence des-end sur la ville. Un silence plus essentiel que l'absence e paroles. Un silence *palpable*. L'impression est si forte ue c'est à peine si, parlant enfin, je reconnais ma voix. e souffle de l'histoire est passé sur la ville. Varsovie ressent le grand combat et se prépare avec force.

Je n'ai pas le courage de rentrer chez moi. Le ciel à ouest s'enflamme comme un brasier ardent. On dirait, u loin, un immense incendie. Jamais encore je n'ai vu otre calme soleil se coucher dans cette gloire sanglante. e soir la nature communie avec l'homme.

Je vais dans la direction du Parc Ujazdowski. Tout n cortège de femmes et de jeunes gens reviennent, des elles sur le dos et harassés de fatigue. Depuis ce matin, pondant à l'appel des autorités qui, par T.S.F., les nt convoqués à ce travail, tous les civils disponibles ont eusé des abris.

Et pourtant on espère toujours. La Pologne n'a-t-elle as tout fait pour éviter cette guerre? N'est-elle pas ête à tous les sacrifices sauf un seul, impossible, qui

met l'honneur en jeu ? Nous ne voulons pas croire qu'un nation puisse vouloir la guerre *pour* la guerre. Nous pen sons que l'Allemagne ne fait que brandir cet épouvantai pour terroriser les faibles. Et c'est là *notre* faiblesse Nous ne connaissons pas suffisamment l'ennemi sécu laire, malgré tant de preuves tangibles, toujours encore sur son compte, nous nous faisons des illusions. Ce ma tin un personnage important m'a dit : « Vous verrez cette fois-ci, de nouveau, cela finira par un chantage. Au moment où il parle, les troupes allemandes se prépa rent à l'assaut de nos frontières.

Je pense que l'agression hitlérienne était depuis long temps prévue comme riposte *immédiate* à nos mesures d défense. Il s'agissait coûte que coûte d'empêcher notr mobilisation. L'ogre veillait, nous étions pris à la gorge Fallait-il méconnaître l'ennemi pour espérer encore, con tre toute évidence !

Les Allemands sont entrés en Pologne dans la nui comme des voleurs. Ce fut tout de suite la guerre « to tale », telle que l'entend Adolph Hitler; une guerre d'ex termination absolue, tendant à faire de tout un pay table rase. Dès cinq heures du matin plusieurs millier d'avions survolaient la Pologne; presque toutes les ville furent bombardées.

Tout d'abord la surprise fut grande. Et pourtant fa lait-il être naïf pour croire que l'Allemagne « déclar rait » la guerre ! La vérité est qu'on ne s'attendait pas cette brusque attaque (je parle bien entendu de la popu lation civile). Quand, le matin, la radio annonça l'alert tout le monde crut que c'était une mesure de défens antiaérienne. On montait sur les toits, sur les arbres pou voir. Plusieurs curieux furent tués par des éclats d bombes. Il fallut les avertir par T.S.F. que cette fois-c'était pour de bon. Bientôt, hélas ! le bruit formidab des bombes éclatant sur la ville confirma ces paroles. E hâte on courut aux abris.

Dans toutes les villes bombardées ce fut de la stupeu

A Kalisz, ville entièrement mise à sac par les Allemands au cours de la dernière guerre, les bombardiers s'égarèrent dans un épais brouillard et jetèrent toutes leurs bombes dans une prairie, près de la ville : les habitants se réveillèrent en sursaut et crurent que c'était un orage! Mais ailleurs, hélas, il n'y avait pas de brouillard et les Boches visaient plus juste.

La moisson de cette première matinée fut sanglante. A Varsovie même, plusieurs maisons croulèrent, ensevelissant nombre d'habitants. Les bombardements se succédaient sans relâche. Ce fut la banlieue qui, ce jour-là, souffrit davantage, car nos avions empêchaient l'ennemi de pénétrer jusqu'au centre. Mais les petites villes, les villages et les bourgades étaient forcément moins bien défendus. Il y eut beaucoup de victimes. Dès le premier jour de guerre la Pologne tout entière subit le baptême du feu.

1er septembre au soir. Les messages de la T.S.F. sont plutôt optimistes. Plusieurs appareils allemands ont été descendus. Notre aviation prouve nettement sa supériorité. Mais, hélas ! c'est le nombre qui nous fait défaut. Comment parer — sur tous les points — à cette attaque brusquée ?

Çà et là notre armée remporte des succès éclatants — cent tanks ennemis pris dès le premier jour — mais en même temps nous apprenons avec angoisse que notre front fléchit, fléchit de plus en plus. Notre commandement en chef nous a promis de ne pas nous leurrer par de fausses nouvelles. Nous pouvons dire qu'il tient parole. Les communiqués sont scrupuleusement exacts.

Nous avons été pris en des tenailles de fer qui se resserrent lentement. Il suffit de voir la carte de la Pologne pour comprendre le danger. Quelle armée résisterait à un tel encerclement ?

La mobilisation, à peine commencée, ne peut se poursuivre qu'avec une extrême lenteur. D'incessants bombardements paralysent les transports. Trop souvent les

réservistes sont obligés de rejoindre leurs unités à pied à de grandes distances, car les trains ne marchent plus. Nous voyons la tactique de l'ennemi : disperser, isoler, couper toute communication, empêcher toute coordination.

Le deuxième jour de guerre marque aussi des succès remarquables — surtout pour l'aviation — mais notre front démesuré continue à fléchir. La population civile court aux armes, se range au côté des soldats, défend sauvagement chaque lopin de terre. Nous apprenons par la radio que tout le long de la frontière, surtout en Poznanie, des femmes et des enfants prennent part au combat... avec des bouteilles d'essence. Quelle amazone a inventé cette arme si simple et si efficace ? Le fait est que beaucoup de chars d'assaut allemands furent démolis par des mains de femmes qui, de tout près — c'est toute l'astuce, mais qui demande pas mal de courage —, lançaient dans les ouvertures des monstres de fer leur projectile improvisé. Pendant la défense de Varsovie cet engin de guerre féminine devait jouer un rôle important.

Dans les régions occupées les représailles sont terribles. Des villages, des villes entières sont passés au fer. Non loin de Cracovie — c'est un témoin oculaire qui me le raconte — les Allemands ordonnent à la population civile de tout un village de s'agenouiller dans une prairie — et lancent des chars d'assaut sur ce pauvre troupeau humain. Ailleurs, ils déciment les foules à la mitrailleuse. Malheur aux villes où l'on a exécuté des espions allemands ! Une fois prises, elles sont littéralement exterminées. Ainsi Bydgoszcz. A Grudziadz, les miliciens de la S.S. et de la S.A. tuent les gens réfugiés dans une église et coupent le nez et les oreilles du prêtre officiant. On signale d'autres procédés barbares qui font tressaillir d'horreur. En Silésie, de vaillantes équipes de Guides tenaient, dans les gares, des cantines pour soldats. En rentrant les Boches les ont pendues sans jugement aux arbres voisins.

Près de Czestochowa — c'est encore un témoin qu

ne le raconte — en montant à l'attaque, à la baïonnette, es Allemands poussent devant eux comme un troupeau, es femmes et les enfants des villages voisins. Voyant ette avant-garde douloureuse les soldats polonais n'oent pas tirer. La ruse diabolique est couronnée de succès : les Allemands passent, par la brèche ouverte, en piétinant les corps des victimes. Il n'a pas fallu moins pour tenir tête à nos soldats, dans une rencontre directe! En effet, on m'assure plus d'une fois, qu'à la baïonnette, l'infanterie allemande s'avère bien inférieure à la nôtre. Il lui faut tout ce rempart de fer et d'acier pour avancer, c'est à l'abri des chars d'assaut qu'elle se fraie le chemin. Nous constatons douloureusement la supériorité de la machine sur la qualité humaine. L'héroïsme le plus pur ne résiste pas à ce déchaînement de la matière, les cuirasses de chair s'opposent vainement aux avalanches d'acier. Ce n'est pas le soldat qui nous manque, mais l'engin décisif dans la guerre moderne.

Le troisième jour de guerre est marqué par une éclaircie — la seule durant ce sombre mois de septembre. Depuis trois jours nous attendions, d'heure en heure, la riposte de nos alliés. Trois jours d'attente — longs comme des siècles ! Et voici la nouvelle, accueillie par un délire de joie : on nous annonce par la T.S.F., à onze heures du matin, l'entrée en guerre de l'Angleterre puis, à cinq heures, celle de la France. Un poids immense nous tombe du cœur. Doutions-nous de la fidélité de nos alliés ? Ah ! non, mais le temps nous paraissait si long, si long. Chaque heure, chaque minute comptait. Il nous semblait — je parle du gros de la population civile — qu'une fois la guerre déclarée, la France, l'Angleterre fonçant sur l'Allemagne de tout leur poids formidable l'obligeraient à dégager notre front. Les militaires, plus au courant des faits, demeuraient soucieux. Nos alliés sont loin — et quels barrages ne doivent-ils pas surmonter pour nous venir en aide ?

Mais en ce jour du 3 septembre rien encore ne terni notre joie. Une foule compacte se réunit devant l'Am bassade d'Angleterre, puis devant celle de France. On chante la *Marseillaise* et le *God save the King*. On dé lire de joie et d'espoir. On s'embrasse dans les rues. Tout danger nous semble désormais écarté ! On dirai que même l'Allemagne s'arrête, interdite. Pendant toute la journée — et c'est un dimanche — la ville n'est pas bombardée. Et pourtant les foules qui défilent sans crainte sont une bonne cible !

Mais le lendemain les bombardements reprennent avec une force décuplée. L'après-midi se signale par une atta que particulièrement violente. Le fracas assourdissan des bombes se succède, se rapproche de minute en mi nute. Je sens distinctement que la maison tremble Maintenant c'est la rafale ininterrompue d'explosions Le sourd aboiement de nos canons antiaériens fait écho Debout devant la fenêtre dont les vitres tremblent dan gereusement, j'observe les petits nuages sombres autour des croupes étincelantes des avions allemands, innom brables. Voici un qui pirouette, qui se redresse, qu tombe en vrille. Mais combien d'autres restent et conti nuent leur vol ! Au dessus de la maison, j'en compte plus de soixante-dix. La bataille aérienne fait rage — voic nos chasseurs tellement inférieurs en nombre. Un autre avion descend en vrille... Tout d'un coup une détonation assourdissante. Je m'éloigne de la fenêtre et tout d'un coup je m'aperçois que, moi aussi, je tremble. J'essaie de lire — et je ne comprends pas les mots. Point d'abri dans les environs. Il me semble que j'entends les mai sons qui croulent, tout près. Alors je m'efforce de faire face à cette peur irraisonnée qui m'a saisie à la gorge je prie.

Le courage est un peu une question d'habitude. Plus tard, il m'arrivera de dormir sous les bombes. Je m'a guerris.

Cette fois-ci le bombardement dure deux heures sans

arrêt. Une fois l'alerte terminée, je prends mon masque à gaz, mon carnet de notes et, accompagnée d'un scout, je vais visiter les quartiers les plus cruellement atteints. Chemin faisant, le scout, un jeune ouvrier, me raconte les terribles ravages de son quartier : Czerniakow-Sielce. C'est un quartier pauvre, sans aucun objectif militaire. Beaucoup de maisons sont rasées, beaucoup de pauvres gens ont trouvé la mort sous les décombres.

Ces derniers jours, on a surpris des espions allemands qui empoisonnaient les puits. Ainsi à Piaseczno, près de Varsovie, tout d'un coup s'est déclarée une épidémie de typhoïde; l'analyse de l'eau potable a démontré la présence de bacilles. Depuis ce temps les femmes se méfient, font le guet. Mon ami scout me raconte que la veille, dans son quartier, deux commères ont surpris un inconnu qui vidait dans le puits des éprouvettes. L'homme fut lynché sur place; les femmes, hors d'elles, lui arrachèrent les yeux ! Quand les agents parurent, il ne vivait plus. C'était un Allemand, les éprouvettes contenaient des bacilles de typhoïde.

Tout en écoutant ces nouvelles macabres, j'observe les rues. La vie reprend, normale, jusqu'à la prochaine alerte. On s'habitue.

Nous approchons d'un des quartiers sinistrés : Kolo. A mesure que le jour décline, de lointains incendies rosissent l'horizon. Varsovie semble entourée d'une ceinture de feu. A proche distance ce sont les chantiers d'aviation d'Okecie qui brûlent, cette fois-ci mortellement atteints. Le halo rouge augmente, envahit le ciel.

En route, rue Ogrodowa, nous nous heurtons à une foule qui entoure un appareil allemand descendu. Nous nous frayons avec peine le chemin. « C'est un gosse — nous dit une femme du peuple qui a vu le pilote tué — il a tout au plus 18 ans. Et dire que des enfants s'exercent à ce métier. Ah ! ces Boches ! » La brave femme n'en revient pas de stupeur. Rien n'étonne l'homme comme de se heurter à l'inhumain.

Et nous n'avons pas fini de nous étonner. Presque

tous les aviateurs allemands, tués ou faits prisonniers, comptaient moins de vingt ans. Les bombardiers étaient fréquemment servis par des jeunes filles dont plusieurs de seize ans. C'est elles qui lançaient des bombes sur les villes ouvertes, sur les trains d'enfants évacués, sur les écoles. La jeunesse du Troisième Reich passait brillamment ses examens.

Il se fait tard, nous continuons notre chemin. Voici Kolo, le quartier ouvrier démoli par les bombardements. Nous nous arrêtons devant une maison de deux étages, complètement rasée. Même les caves, sont défoncées et remplies de briques. J'interroge la concierge dont la pauvre figure est grise de fatigue :

« Ah ! mademoiselle, après tout ce qui s'est passé on n'a plus envie de vivre. Voyez ces décombres : sept personnes sont encore au fond. Les autres qu'on a retrouvées étaient méconnaissables : une vraie bouillie. Il y en a qu'on n'a pas pu identifier. Un locataire d'ici est devenu fou, il est rentré de son travail, et voilà ce qu'il a trouvé : sa femme et ses deux petits enfants sont là-dedans, ils habitaient le rez-de-chaussée. Alors il est devenu comme une bête, il gratte la terre avec ses ongles et crie que ses enfants l'appellent de dessous les pierres, qu'il les entend. Pensez, comme si c'était possible ! Alors on a dû l'emmener de force, dans un asile. »

Je regarde les terribles décombres :

— Donc personne n'a pu être sauvé !

— Si, mademoiselle. Un bébé et un canari. Vous voyez ce recoin, avec cette poutre en travers ? Voilà ce qui les a sauvés. En déblayant, les hommes ont entendu des gémissements. Alors, avec précaution, ils se frayèrent le chemin. Dans une pièce d'angle, sous une poutre qui déjà commençait à céder sous le poids, ils aperçurent un bébé de deux ans, pleurant par terre, et à côté une cage avec un canari. C'est l'enfant d'une pauvre veuve, d'une couturière, qui était en ville pendant le bombardement », termine la concierge en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

Je demande :

« Mais par quel miracle avez-vous pu vous sauver ?

— Je n'habite pas ici, répond la brave femme; depuis que les hommes sont partis je m'occupe de plusieurs immeubles, il y a de quoi faire, allez ! Mais, ajoute-t-elle en me regardant fixement, qu'est-ce que vous avez à me demander toutes ces choses. Ne seriez-vous pas par hasard une espionne ? »

Je la rassure comme je peux en lui montrant ma carte de journaliste, pauvre preuve bien insuffisante, mais je n'en ai pas d'autre. Elle s'excuse : « C'est que, dame, il y a tant et tant d'inconnus qui rôdent autour. On se méfie, vous savez. Chaque Allemand est un traître. »

Depuis un moment, un homme pauvrement vêtu s'est joint à nous. « Voici tout ce qui me reste, dit-il, en me montrant un canapé éventré. Ma femme et ma sœur ont été tuées. Je n'ai même pas pu les reconnaître, c'était une telle bouillie. » Il crache par terre : « Savez-vous, mademoiselle, si je ne me tue pas à l'heure qu'il est, c'est que j'espère de toutes mes forces pouvoir me venger. Ah ! nom de Dieu ! à tout prix nous devons exterminer ces gredins. Autrement jamais le monde n'aura de paix. » La concierge se met à sangloter : « Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qu'ils ont fait de nous ! En voyant ces bêtes on devient soi-même comme des bêtes. Tenez, autrefois, je n'aurais pas tué une mouche et à présent je suis capable de brûler un Boche à petit feu, je l'écorcherais avec mes ongles, je lui arracherais les yeux. Toutes ces horreurs cela vous fait tourner le sang. »

Nous prenons congé de ces pauvres gens. Il fait nuit, mais le ciel, à l'ouest, est strié de rouge. Mon compagnon serre les poings : « Ah ! non, c'est trop fort, toutes ces femmes, ces enfants tués. Ce n'est plus une guerre, c'est une boucherie. Je *veux* les venger, je *dois* les venger. »

Je me tais, il n'y a plus de paroles. Et tout d'un coup je me sens affreusement lasse.

Le lendemain, les bombardements reprennent de plus belle. Les communiqués de la radio cachent mal une croissante inquiétude. C'est toujours le même refrain : au milieu de luttes tenaces, sous le poids d'une majorité écrasante, nos troupes sont forcées de céder du terrain.

Nous entendons avec angoisse les noms des villes envahies. Katowice, Krakow... Czestochowa est pris, cette capitale spirituelle de la Pologne, le siège auguste de sa Reine. Les Allemands ont profané le sanctuaire, horreur sans nom ! ils en ont fait une écurie.

Ma femme de ménage arrive ce matin, les yeux rouges et la figure bouleversée. Elle se remet à sangloter « Ah ! mademoiselle, est-ce vrai, est-ce vrai? Les Allemands auraient-ils pris « la maison de notre Mère » ? On raconte qu'ils ont mis les chevaux devant la Sainte Image. Ah ! les salauds. Ah ! les cochons. Mais dites, est-ce *vraiment vrai?*

— Hélas ! ma pauvre Madame Thomas, c'est vrai. Mais soyez tranquille. Ce crime ne leur portera pas bonheur. »

Alors la vieille femme se redresse, lève les bras au ciel. « Mon Dieu, crie-t-elle, mon Dieu, vengez votre Mère ! Elle vous a porté, elle vous a bercé, elle vous a nourri et voici ce qu'on lui a fait ! On l'offense, on la blesse, on *se rit d'elle !* Seriez-vous moins jaloux de l'honneur de votre mère que nous autres ? Vengez-la que je vous dis, vengez-la ! »

Je regarde cette femme du peuple, toute tendue vers le Maître invisible, toute frémissante de colère et de supplication et je pense au combat de Jacob avec l'Ange. A côté des armes visibles il y a les armes invisibles, autrement efficaces ! C'est elles qui, en fin de compte, décident de l'issue des batailles en dépit du nombre et de la force physique. En profanant Czestochowa les Allemands nous ont atteint en plein cœur. A la nouvelle de l'outrage, toute la Pologne n'est qu'un cri. Pas un mécréant qui ne se joigne au chœur unanime. Commen

douter que cette plainte innombrable ne fasse violence au ciel ?

Depuis le début de la guerre toutes les églises de Varsovie regorgent de fidèles. Les confessionnaux sont assiégés. Des chants graves font écho aux bombardements. Chaque soir on entonne les supplications, ordonnées par l'archevêque, qui expriment si bien l'âme profonde de la Pologne : Swiety Boze, Swiety Mocny...

Dieu saint, Dieu fort, saint et immortel,
Ayez pitié de nous !
De la peste, de la faim, du feu et de la guerre
Délivrez-nous, Seigneur !
D'une mort soudaine et imprévue
Sauvez-nous, Seigneur !

II. — Sur les routes

Nous nous mettons en marche, dans la direction des ponts. La journée s'annonce claire — oh ! ce beau temps complice des nazis ! A mesure que nous avançons, l'embouteillage augmente. Des convois militaires passent, à toute allure et des deux côtés de la route, c'est un cortège interminable de piétons, hommes, femmes, enfants, avec des valises à la main ou des baluchons sur le dos. A l'entrée du pont de Poniatowski les soldats dressent fiévreusement des barricades. Ils coupent les arbres, ils arrachent des pavés. A nos questions ils répondent : « Avant ce soir nous allons nous battre ici, nous devons couvrir la retraite. »

De l'autre côté du pont, nous tombons dans un vrai fleuve humain qui avance avec une extrême lenteur. Impossible d'obtenir le moindre renseignement. Un officier nous dit : « Ici rien à faire. Tout le monde se replie vers Lublin. Vos autorités doivent y être. Allez-y ! » Je demande si l'on peut espérer quelque moyen de locomo-

tion : Lublin est à cent soixante-dix kilomètres de Varsovie. L'officier fait un geste impuissant : « Regardez cette foule ! Tous ils vont à pied. Les autos militaires ne prennent pas de civils et les trains ne marchent plus. »

Nous rentrons dans ce fleuve qui nous emporte. Ce sont pour la plupart des hommes pas encore mobilisés qui ont reçu l'ordre de quitter Varsovie. Mais il y a aussi des femmes, des vieillards, des enfants. Voici une maman qui pousse la voiture de son bébé. Elle semble bien frêle, combien de temps encore pourra-t-elle marcher ainsi ?

Beaucoup de ces pauvres gens n'arriveront pas au but et s'arrêteront à mi-chemin, en de pauvres hameaux, fourbus de fatigue et désespérés d'avoir fui en vain.

Il est 8 heures du matin — le temps presse. Avec une régularité mathématique les bombardements allemands commencent dès qu'il fait jour. Quelle proie facile pour ces « chevaliers de l'air » que cette pauvre foule désarmée sur les routes!

Voici la banlieue avec ses maisons lépreuses, le quartier de Grochów. Tous les magasins sont hermétiquement clos, les maisons semblent désertes. Un pauvre Juif nous regarde, debout devant son magasin. Il porte le costume rituel, des boucles. Ses yeux cernés de rouge nous suivent avec un sourd désespoir. A notre question, il lève les bras comme s'il invoquait le ciel pour témoin : « Ma femme est malade, elle vient d'accoucher, je reste à cause d'elle. Et vous partez tous, vous nous abandonnez ! Qu'est-ce que ce démon va faire de nous, pauvres Juifs ? Puisse la terre l'engloutir, puisse le feu le consumer, ce... maudit! »

Voici enfin les forêts de Wawer. La foule se disperse à travers les chemins creux. Il n'est que temps! Déjà nous entendons le vrombissement métallique et entrecoupé des bombardiers boches : comme on a appris à le

distinguer du bruit plus sourd et plus régulier que font nos moteurs! Vite nous nous enfonçons dans le fourré. Et voici, bien cachés sous les arbres, nos canons antiaériens — les fameuses zenitówki qui percent la carapace des Messerschmidt comme du bois et descendent chaque jour tant d'appareils ennemis. Les uniformes des soldats se distinguent à peine de la mousse qui recouvre tout le sol d'un tapis moelleux. L'un d'eux nous fait un signe : « Attention aux clairières — dès que cela commencera jetez-vous par terre, sous un arbre, et ne bougez plus. »

Nous faisons à peine quelques pas lorsque « cela commence ». Une détonation assourdissante et toute proche — suivie d'autres. Les bombardiers allemands ont sans doute repéré le cortège de fuyards qui n'ont pas eu le temps encore de se disperser dans la forêt. Aussitôt nos canons ripostent.

« Nom de Dieu, voulez-vous rester tranquilles! hurle un sergent collé à un tronc d'arbre. Ils volent très bas et scrutent le terrain, vous allez nous faire repérer! » En effet, oublieuses du conseil récent, nous venons de faire quelques pas pour sortir de la zone dangereuse. En un clin d'œil nous sommes par terre, tapies dans la mousse. Les détonations se rapprochent — nous sentons distinctement comme la terre tremble.

« Ils veulent les ponts, ces salauds, marmonne le sergent; ah! si l'on avait plus de canons! »

Ses paroles sont coupées par le bruit sec des mitrailleuses qui, de très près, « arrosent » le bois. Une fois déchargés de leur cargaison de bombes, les Boches ont l'habitude de mitrailler les routes et les forêts. Nous attendons patiemment que « la pluie » passe.

Les avions boches s'éloignent, nous en avons descendu deux. Mais voici que le bombardement reprend à distance avec une rage redoublée, dans le sens de Varsovie. Un témoin oculaire me dira plus tard que tout le quartier de Praga, que nous venons de traverser, a été, ce jour-là, cruellement atteint. Les habitants, affolés, se cachaient dans les abris du grand parc de Paderewski

où les Boches lancèrent plusieurs centaines de bombes. Il y eut beaucoup de victimes.

Nous nous levons enfin — et voici que toute la forêt se remplit d'un fourmillement d'hommes. Maintenant seulement nous nous rendons compte du nombre de soldats qui nous entourent. Leurs uniformes épousent si bien la couleur du terrain que tout à l'heure nous sommes passées à côté sans les voir.

Nous constatons tout d'un coup que nous avons très faim. (Nous n'avons pas mangé depuis la veille.) Il y a beaucoup de villas sur notre chemin, — toutes sont hermétiquement closes. Mais voici une maison qui semble ouverte, au fond de cette avenue. J'y vais en reconnaissance — un chien m'accueille en aboyant. La propriétaire paraît sur le pas de la porte et fait un geste désespéré : « Ma pauvre petite dame, nous n'avons rien! Que voulez-vous! On n'ose pas aller en ville, avec tous ces bombardements. Si cela continue, on finira par crever de faim. »

Cependant, apitoyée, elle nous donne un verre de lait. « C'est tout ce que j'ai — me dit-elle en montrant un pot de terre qui contient le précieux liquide — et je dois penser à ma petite fille. Mais on est des chrétiens, on ne peut pas renvoyer comme ça les affamés. »

Je ne me laisse pas prendre aux assurances de mon amie « qu'elle n'a pas faim » et que j'ai « un plus grand corps » (*sic*) et nous partageons honnêtement le verre de lait. Jamais breuvage ne nous a paru plus merveilleux.

Le soleil est lourd et ardent. Nous avançons péniblement par ce chemin sablonneux où les pieds enfoncent jusqu'aux chevilles. Je vois des hommes qui marchent nu-pieds, en tenant leurs chaussures dans leurs mains. Une pauvre femme à talons hauts est assise sur le talus et pleure à chaudes larmes : elle a les pieds si endoloris qu'elle ne peut plus avancer!

Nous voyons sous les arbres des autos abandonnées. A mesure que nous avançons leur nombre augmente.

ıpossible de s'approvisionner en essence. Tous les servoirs sont réquisitionnés par l'armée. Alors, une .s leur provision épuisée, les civils abandonnent leurs tos à la grâce de Dieu et continuent à pied. Parfois essaient de troquer leur machine contre une bicyclette. ài vu un pauvre homme qui suppliait un cycliste de lui nner son vélo en échange d'une Rolls-Royce. Le cyste a refusé. Plus loin, nous verrons, le long des rou-ı, des autos non seulement abandonnées, mais entière-ent démolies : de leurs propres mains les propriétaires ; mettront en cet état, de peur que les Allemands s'en ıparent.

Nous arrivons à la lisière de la forêt. A partir de cet droit le chemin est découvert — et fort dangereux. ais c'est midi, et nous savons d'expérience que les ›ches, méthodiques, nous laissent d'habitude à ce ›ment quelques heures de répit.

Nous commençons à sentir la fatigue du chemin. Mon ıie ne dit rien, mais elle serre les dents. Je sais bien 'en bonne Française elle tiendra, sans se plaindre, ;qu'au bout, mais il serait dangereux de trop tendre corde. A G., nous faisons la première halte.

Cette petite ville est grouillante de fuyards. Ils cam-nt comme ils peuvent, sous les arbres, au bord du emin. J'essaie vainement de me procurer quelque urriture. On a tout raflé. Heureusement il y a de au — et nous avons très soif. Une foule compacte toure le puits. Je vois que l'eau est toute boueuse. Ils ont vidé le puits, m'explique une vieille femme. epuis deux jours on ne s'arrête pas de puiser. »

Les pauvres gens boivent à même le seau, en s'inon-nt. Je leur prête mon gobelet qui fait le tour. Finale-ent je reviens auprès de mon amie qui se repose, har-ssée, sous une tonnelle. Elle trouve l'eau exquise! ais, la soif étanchée, nous sentons davantage la faim. Un homme assez jeune encore s'assied à côté de nous

avec toute sa famille : une jeune femme et trois enfant dont le dernier n'a guère plus de six mois; il est couc dans une voiture qu'il a fallu pousser depuis Varsovi

Le papa sort de la voiture une boîte de lait condens il l'ouvre — et remarque soudain le regard plein convoitise que je jette sur le précieux liquide.

« Vous avez faim, ma petite dame, me dit-il, n'ave vous rien emporté? C'est imprudent. Tenez, voici u boîte de lait condensé. J'en ai toute une provision. Ce vous fera patienter. »

Je ne veux pas accepter, mais le brave homme i siste : « Prenez, que je vous dis! Est-ce que nous sommes pas des chrétiens? (Toujours le même arg ment que nous entendrons bien des fois encore.) Est- que nous ne devons pas nous entr'aider? Si je n'ava rien et si, au contraire, vous aviez de quoi manger, es ce que vous ne m'en donneriez pas? Eh bien! alors?

Il me regarde d'un air triomphant. Évidemmen l'argument est irrésistible et j'accepte avec reconnai sance tout en proposant de payer. Très simplement bonhomme me dit le prix : « Ah! mademoiselle, pour que cela vaut, l'argent... A l'heure qu'il est, on pe en avoir des tas et mourir de faim. »

C'est vrai, nous rentrons dans un monde où l'arge n'a pas de cours. Pendant toute cette fuite, nous *rec vrons* bien plus que nous ne pourrons *acheter*. La cha rité fait place à Mammon, détrôné. Nous assistons un véritable renversement des valeurs. L'inhumain la guerre a ses divines rançons. Le déchaînement la bête fraie le passage à l'ange de lumière, la sou france fait sauter bien des gangues, elle ouvre âmes comme des fleurs. Le malheur commun nous re tous proches et fraternels.

T. Gasztowt.

NOTES ET CHRONIQUES

Le Livre bleu anglais

Le gouvernement britannique a publié, jusqu'ici, trois documents relatifs aux relations anglo-allemandes : un *Livre bleu*, important recueil de plus de deux cents pages, et deux brochures dites *Livre blanc n° 1* et *Livre blanc n° 2*. Celles-ci ont été traduites en français, mais non pas le *Livre bleu* dont nous allons faire aujourd'hui l'analyse [1].

Il est impossible à un lecteur non prévenu de parcourir le *Livre bleu* sans être convaincu de l'absolue bonne foi de M. Chamberlain, dans sa politique à l'égard du Troisième Reich. Certains seraient tentés, même, de lui reprocher son excès de confiance. Mais, dans un certain sens, il est heureux que M. Chamberlain soit demeuré au pouvoir jusqu'à l'ouverture des hostilités. Contre un Eden, un Churchill, la mauvaise foi, l'astuce de la propagande nazie eussent pu distiller quelque sophisme entortillé ; elles se cassent les dents contre l'adamantine candeur du pèlerin de Munich.

On croit éprouver soi-même, en lisant le *Livre bleu*, le coup qui a dû frapper le premier ministre britannique à l'annonce de l'occupation de Prague par les troupes hitlériennes. Cette occupation est du 15 mars. Dès le 17, devant ses concitoyens de Birmingham, M. Chamberlain déclare :

L'opinion publique, dans le monde entier, a reçu un choc plus violent qu'aucun de ceux qui lui ont été infligés jusqu'ici, même par l'actuel régime de l'Allemagne. Quelles seront les ultimes consé-

1. Nous parlerons, en un prochain article, du *Livre blanc n° 2*, touchant le traitement infligé à des nationaux allemands dans les camps de concentration du Reich.

quences de ce trouble profond, provoqué dans les esprits, c'est ce qu'il n'est pas encore possible de prédire, mais je suis sûr qu'elles se répercuteront loin dans l'avenir... Je suis convaincu qu'après Munich la grande majorité du peuple britannique partageait mon espoir (*de voir la paix européenne définitivement assurée par le règlement de la question tchécoslovaque*) et désirait ardemment voir cette politique poursuivie. Mais aujourd'hui je partage leur désappointement et leur indignation de ce que cette confiance ait été si inconsidérément ébranlée.

Et c'est déjà l'avertissement à l'Allemagne :

On ne saurait commettre plus grande erreur que de supposer que, parce que ce pays considère la guerre comme la chose du monde la plus absurde et cruelle, il ait perdu à ce point tout caractère pour ne pas résister, avec le maximum de ses forces, à un tel défi (*celui de dominer le monde par la violence*), s'il devait être jamais lancé.

Trois jours plus tard, le 20 mars, c'est lord Halifax, chef du Foreign Office, qui s'exprime ainsi devant la Chambre des lords :

Il importe de souligner que les villes de Moravska-Ostrava et de Vitkovice furent occupées par des détachements de S. S. dans la soirée du 14 mars, alors que le Président et le ministre des Affaires étrangères de la République tchécoslovaque se trouvaient encore en route pour Berlin, et avant qu'aucune négociation eût été entamée... Il n'est pas encore possible de prévoir toutes les conséquences de l'action germanique. L'histoire a retenu maintes tentatives de dominer l'Europe, mais toutes ces tentatives se sont terminées, tôt ou tard, par un désastre pour ceux qui les avaient entreprises. A la longue il n'a jamais été possible, jusqu'à présent, d'étouffer l'esprit des peuples libres.

Ainsi, au lendemain même de l'occupation de Prague, la position britannique est définie avec toute la clarté et la rigueur désirables. Elle peut se résumer en cinq mots : « Vous n'irez pas plus loin. » A toute nouvelle tentative de modifier la carte de l'Europe par la force, la Grande-Bretagne opposera la force. Hitler est donc prévenu, et dès cet instant il porte l'entière responsabilité de la guerre qui va venir. Il est à noter que l'Angleterre n'exige même pas de l'Allemagne qu'elle évacue Prague. Dans le discours dont nous avons cité ci-dessus un extrait, lord Halifax déclare

qu'il s'est borné à protester contre l'invasion allemande, sans d'ailleurs se faire illusion — ajoute-t-il avec une pointe de désabusement — sur la portée pratique de cette protestation. L'accord de Munich, c'est avec le gouvernement de M. Chamberlain qu'il fut signé, et sur l'initiative de celui-ci. En le déchirant, Hitler, pour la première fois, défie ouvertement le promoteur de la politique d' « apaisement ». Pourtant, le cabinet britannique ne lui en demande pas raison, comme c'eût été son droit strict. Il se contente de le prévenir : « Passe encore pour cette fois, mais ce sera bien la dernière. »

Vraiment, il est impossible de montrer plus de longanimité. Les historiens futurs ne peuvent que tomber d'accord là-dessus. Leur verdict ne saurait faire de doute.

*
* *

Dès cet instant, la diplomatie anglaise va suivre une ligne inflexible, et cette rigueur donne tout son relief à la politique de conciliation précédemment adoptée : elle en démontre la sincérité, puisque nous voyons que cette politique n'était pas dictée par la faiblesse, mais par un indéniable désir d'entente.

Le 31 mars, à la Chambre des communes, M. Chamberlain fait connaître que son gouvernement a donné à la Pologne l'assurance de venir à son aide, « avec toutes les forces en son pouvoir », si l'indépendance polonaise est menacée. A noter que l'accord anglo-polonais d'assistance mutuelle ne fut paraphé que le 25 août, alors qu'on s'attendait, comme nous le verrons plus loin, à une attaque allemande contre la Pologne pour le lendemain. Est-il possible de montrer plus de souci de dépouiller la politique anglaise de tout caractère agressif, de ménager les susceptibilités d'un gouvernement qui ne faisait rien, vraiment, pour mériter tant d'égards ?

Cet avertissement sera, désormais, le leit-motiv de la diplomatie anglaise à l'égard de l'Allemagne : « Si vous touchez à la Pologne, nous vous ferons la guerre. » Cette fois, du moins, les Allemands ne pourront pas se plaindre de n'avoir pas été prévenus. Le 28 mai, sir Nevile Henderson rend visite, dans sa propriété de Karinhall, au maréchal Göring, avec lequel il croit avoir noué des relations jusqu'à un certain point cordiales. Il le prévient de l'inébranlable

résolution de ses compatriotes. Göring répond par des bravades :

Le feld-maréchal Göring — mande l'ambassadeur à lord Halifax — ne parut point mettre en question notre volonté de nous battre, mais il se borna, dans sa réponse, à tenter de prouver que les circonstances étaient autres en 1939 qu'en 1914. Aucune puissance ne pouvait vaincre l'Allemagne en Europe; cette fois le blocus s'avérerait inefficace; la France ne pourrait soutenir une longue guerre; l'Allemagne pouvait faire plus de mal à la Grande-Bretagne que celle-ci ne pouvait lui en causer; l'histoire de l'Allemagne était faite d'ascensions et de chutes, mais en ce moment elle traversait une période ascendante; les Polonais n'avaient aucune expérience militaire, leurs seuls officiers de quelque valeur s'étaient formés en Allemagne, la Pologne ne constituait point, n'avait jamais constitué une véritable unité nationale et, comme la France et nous-mêmes ne pouvions lui fournir aucune aide militaire efficace, et que les Russes ne voudraient point le faire parce que ce serait contraire à leurs intérêts, elle allait recevoir une terrible leçon...

De telles déclarations jettent quelque lumière sur les mobiles secrets qui ont présidé à l'action du Reich contre la Pologne. Les nazis ne pouvaient s'imaginer que nous marcherions quand même, bien que sachant celle-ci perdue d'avance. Il y a là un trait bien caractéristique des zélateurs de la force. Ces hommes qui font volontiers parade de leur courage ne se battent, de préférence, que quand ils ont d'assez solides chances, sinon la certitude, de vaincre. Bon nombre de conquérants n'eurent d'autre mérite que de savoir livrer bataille à des adversaires qu'ils étaient à peu près sûrs d'avance d'écraser. Ainsi, en 1918, dès le mois de septembre, les chefs militaires allemands, reconnaissant la partie comme perdue, décidaient de mettre bas les armes, et ils demandaient au Chancelier de l'Empire de régler son action diplomatique en conséquence. Il est parfaitement exact que l'armée allemande n'était nullement débandée quand intervint l'armistice ; en peuvent témoigner les Français qui firent l'autre guerre et qui éprouvèrent les coups de boutoir que le monstre était encore capable de porter à la veille de l'hallali. Cela même confirme notre thèse. Là où le Français, luttant pour un idéal, se fût battu « jusqu'à la dernière cartouche », selon le mot devenu historique, l'Allemand conquérant trouvait naturel d'accepter cette authentique capitulation en rase campagne que fut l'armistice du 11 novembre. Parce que celui qui se bat pour un idéal sait

ıe, même vaincu, sa mort rend témoignage de cet idéal, il pourra tout de même triompher un jour. Mais le nquérant, qui ne se bat que pour « gagner », dès l'ins-nt où sa défaite lui apparaît comme certaine, le combat vient pour lui sans objet.

C'est pourquoi Hitler et ses séides ne pouvaient « réali-r », d'une part, que la Pologne se battrait tout de même, en que se sachant, militairement, très inférieure au géant ızi, bien que soupçonnant le contenu du pacte monstrueux ıi liait celui-ci au colosse russe et qui la condamnait à une ·faite à peu près certaine; ils ne pouvaient comprendre, ces atérialistes et « réalistes », que la Pologne était capable sacrifier son bonheur passager au salut éternel de son éal national, tout comme les Machiavels du Kremlin n'i-aginaient point, après la réussite de leur coup sur les ats baltes, que la Finlande pût se cabrer. D'autre part, les azis ne pouvaient concevoir que la Grande-Bretagne et la rance entrassent en guerre pour défendre l'intégrité ter-toriale d'une Pologne qui, songeaient-ils, était destinée à disparaître de la carte » dès le début du conflit.

On peut donc considérer que, comme la guerre de 1914, lle de 1939 est née d'une erreur de psychologie. D'ailleurs, s problèmes politiques sont d'abord des problèmes de psy-ıologie, et des problèmes moraux avant d'être des conflits onomiques ou d'intérêts, comme le croient à la fois les arxistes impénitents et les soi-disant « réalistes ». La voix la conscience est une « réalité » aussi indiscutable et im-ricuse que la voix de l'estomac, et les nations ont un soin aussi urgent d'honneur que de matières premières. tler le sait bien qui, lui-même un amoraliste résolu, a pendant vis-à-vis de son peuple, et pour les besoins de sa opagande, tout le temps le mot d'honneur à la bouche.

*
* *

Il ne faut même pas songer à épuiser, dans l'espace d'un ticle de revue, l'intérêt à la fois historique et humain des cuments contenus dans le *Livre bleu*. Au lecteur pressé, i ne pourrait les lire tous, nous recommandons particu-rement les numéros 57, 58, 69, 75, 76, 79, 80, 91, 92, rmi lesquels figurent les dépêches envoyées par sir Nevile nderson à lord Halifax à partir du 23 août. Le 23 août, st le jour de la signature du pacte germano-soviétique

qui devait marquer le début de l'ultime crise. Ce jour-
l'ambassadeur de Grande-Bretagne est reçu à Berchtesgad
par le Führer-chancelier. Il a mission de remettre à celui-
une lettre personnelle de M. Chamberlain. Et voici quelqu
passages de la dépêche que sir Nevile envoie le même soir
lord Halifax :

J'ai demandé à Son Excellence, télégraphie-t-il, de lire la lett
(*du Premier britannique*) non pas du point de vue du passé, ma
du point de vue du présent et de l'avenir. On ne peut plus mod
fier ce qui a été fait, mais il ne saurait y avoir de paix en Euro
sans coopération anglo-germanique.

On voit que jusqu'à la dernière minute l'ambassadeur
maintenu ferme la ligne de sa politique.

Nous avons garanti la Pologne contre une agression — exp
que-t-il à Hitler — et nous tiendrons notre parole. Tout au lo
des siècles, nous n'avons jamais, à ma connaissance, manqué
notre parole. Nous ne pourrions le faire maintenant et demeur
ce que nous sommes : la Grande-Bretagne...

Pendant tout le début de cette première conversation, M. Hitl
se montra irritable et intraitable. Il ne fit pas de longs discou
mais se répandit en paroles violentes et excessives aussi bien
l'égard de la Pologne que de l'Angleterre. Il commença par aff
mer que la question polonaise aurait pu être réglée dans les co
ditions les plus généreuses si l'Angleterre n'avait pas promis à
Pologne son aide sans conditions. J'attirai son attention s
l'inexactitude de cette affirmation, car notre garantie était
31 mars et la réponse polonaise (*aux propositions d' « arrang
ment » de Hitler*) du 26. Il répliqua que cette réponse avait é
inspirée par une campagne de la presse britannique laquelle av
inventé, la semaine précédente, une prétendue menace alleman
contre la Pologne. L'Allemagne n'avait pas déplacé un homme, p
plus qu'elle ne l'avait fait pendant la campagne de presse ana
gue qui avait été déchaînée, le 20 mars de l'année précédente,
propos de la Tchécoslovaquie.

C'est ici l'occasion de rappeler cette règle de conduite
la politique hitlérienne : « Plus un mensonge est impuden
plus il a de chances d'être efficace. » On peut relever aus
dans ces déclarations, la forme de logique particulière a
discours de Hitler. C'est qu'il n'y a rien de plus « logique
à leur façon, que certains criminels et certains fous. No
avons vu que dès le 17 mars M. Chamberlain, dans son d
cours de Birmingham, a laissé entendre que l'Angleterre

permettrait plus à l'Allemagne de rompre un engagement. Et cela pourrait donner raison à Hitler, quand il prétend que c'est la promesse de secours de la Grande-Bretagne qui a poussé la Pologne à la résistance. Mais la déclaration de M. Chamberlain était formulée dans les termes les plus généraux et prudents. Elle pouvait passer, même, pour une manière d'avertissement à Hitler, une façon prévenante de lui crier casse-cou. L'engagement ferme du cabinet de Londres a bien été pris *après* l'invitation plus ou moins comminatoire de l'Allemagne à la Pologne d'avoir à « négocier ». Du reste, tout au long de la crise, la Pologne n'a pas caché sa résolution de ne pas céder aux exigences allemandes, même si elle devait se trouver seule à lutter contre l'agresseur.

Sir Nevile Henderson nous révèle, même, qu'il a de bonnes raisons de croire que l'agression contre la Pologne était décidée au moment où le Führer le recevait à Berchtesgaden, le 23 août, et que l'ordre d'attaque fut réellement donné à l'armée dans la nuit du 25 au 26 août. En diplomate consciencieux, il n'affirme pas. Mais les raisons qu'il nous donne pour étayer son opinion sont celles-ci : Dans l'après-midi du 25 août, toutes les communications téléphoniques de Berlin avec Paris et Londres furent interrompues inopinément, et sans raison apparente, pendant plusieurs heures. La cérémonie de Tannenberg fut décommandée le 26 août, et le Congrès du parti à Nuremberg le 27; les attachés militaires des puissances étrangères ne furent plus autorisés à quitter Berlin sans permission spéciale du ministère de la Guerre; tous les aéroports d'Allemagne furent fermés. Enfin, c'est aussi le 27 août que le système du rationnement par cartes entra en vigueur dans toute l'Allemagne, mesure qui s'explique mal sans l'hypothèse que la guerre avait été prévue pour la veille. Sir Nevile suppose que c'est la lettre de M. Chamberlain qu'il remit le 23 à Hitler qui fit hésiter celui-ci et l'incita à tenter un dernier effort pour détacher la Grande-Bretagne de ses alliés. C'est alors qu'il eut cette entrevue inouïe avec l'ambassadeur, où il déclara à ce dernier qu'il était prêt *à garantir l'existence* de l'Empire britannique pour peu que Londres voulût consentir à un petit parjure (Document n° 68).

Mais Londres ne voulut point se parjurer, et voilà pourquoi la guerre de 1939 a eu lieu.

ARMAND PIERHAL.

Doctrine communiste et diplomatie stalinienne

De tous les faits que les trois premiers mois de guerre ont proposés à notre attention, un passe tous les autres en importance : la rentrée en scène foudroyante de la Russie soviétique. A Munich, en septembre 1938, Staline n'avait pas été invité : un dédain et une méfiance unanimes l'avaient laissé hors des consultations. Un an plus tard, ses décisions pèsent si évidemment sur les destins de l'Europe que nul ne peut conjecturer de ceux-ci sans imaginer d'abord ce que seront celles-là. Ce changement si profond dans l'équilibre des forces de notre continent s'est opéré en deux temps.

Le 23 août 1939, un accord germano-russe est signé. Ses termes montrent qu'il dépasse, en importance, les pactes de non-agression dont tous les tiroirs à chiffons de papier de toutes les chancelleries sont surabondamment pleins. Il ne contient pas la clause habituelle qui permet aux deux parties de sauvegarder leurs alliances antérieures. Il laisse, pratiquement, chacun des signataires libre de se livrer à toute agression contre une tierce puissance, et, en ce cas, prévoit, pour l'autre, une obligation absolue de neutralité bienveillante.

Car le deuxième fait est celui-là. Le 17 septembre, au moment où les troupes polonaises, en recul depuis trois semaines, esquissent un regroupement sur la ligne de la Vistule, M. Potemkine, vice-commissaire de l'U.R.S.S. aux Affaires étrangères, fait appeler M. Grzybowski, ambassadeur de Pologne, et lui annonce que les troupes russes franchiront les frontières polonaises à 10 heures du matin. En quelques jours, l'invasion soviétique submerge toute la Pologne orientale, touche à la Lithuanie, au nord; à la Hongrie et à la Roumanie, au sud. Elle s'arrête sur une ligne qui est à peu près celle que les alliés avaient fixée en 1919, que les Polonais avaient débordée après leur victoire de 1920 et qui, en gros, est la ligne de partage ethnique entre Polonais purs d'un côté, Bielorussiens et Ukrainiens de l'autre.

Il y a quelque chose de risible dans la façon dont ce re-
ournement de la politique du Kremlin a été accueilli en
Occident. « La France et l'Angleterre, a dit Hitler dans son
liscours du 19 septembre, ont considéré la coopération ger-
nano-russe comme une perfidie... » Et de s'en gausser. Il
vait raison. Le concert d'imprécations que firent entendre
es journaux anglais et français, et tout particulièrement
eux-là qui avaient préconisé davantage l'alliance des Démo-
raties avec le Totalitarisme rouge, la création d'un « Front
e la paix », rappelle assez le ton qui est usuel, chez Molière,
ux maris trompés. Ce qui surprend, c'est cette surprise.
Ceux qui voulaient tant l'alliance avec les marxistes n'a-
aient-ils jamais lu Marx, ni réfléchi aux conditions préala-
les de toute poltique communiste ? Dire qu'en négociant
ecrètement avec Hitler, alors que les missions militaires
ranco-anglaises étaient à Moscou, Staline a commis une fé-
onie, ou encore qu'en attaquant dans le dos un pays qui
éfendait sa vie et son honneur, il a accompli un geste vil,
'est employer un langage, utiliser une échelle de juge-
nents qui sont proprement « bourgeois » et n'ont aucun
ens si l'on pense à une intention révolutionnaire.

Si, dans toute cette tragédie historique, un homme a trahi
t s'est trahi, ce n'est pas Staline, c'est Hitler. La philoso-
hie de *Mein Kampf* peut nous paraître à la fois anti-
umaine et anti-chrétienne, et odieuse la prééminence
u'elle reconnaît à la force, il n'en demeure pas moins que
honneur qu'invoquait Hitler, l'honneur d'un pays qui
eut se relever, l'honneur d'une armée qui rougit de sa
éfaite, c'était un honneur semblable à celui que nous con-
aissons. Il y avait une certaine grandeur dans l'anti-bol-
nevisme du Führer; il nous a placés dans l'alternative de
roire que cette doctrine n'était qu'un mensonge ou d'ad-
nettre que l'action, chez lui, peut se désolidariser de la doc-
rine.

C'est le contraire même qui est vrai pour Staline. Ceux
ui jugent du communisme en fonction de nos normes
bourgeoises », c'est-à-dire, en fait, de principes chrétiens
lus ou moins laïcisés, méconnaissent le caractère essentiel
u communisme, la totale identité de la doctrine et de l'ac-
on. Les divers partis politiques ont coutume d'invoquer la
octrine quand elle sert leurs intérêts du moment, de la

taire quand elle les gêne. Seul un chrétien absolumer conscient et vivant intégralement son christianisme cherch à réaliser l'union totale de la doctrine et de l'action; ce n'e pas d'aujourd'hui que nous savons qu'il y a dans le com munisme comme la face satanique et comme le jugemen d'un christianisme qui ne sait plus être fidèle. « Pas d'a tion révolutionnaire sans doctrine révolutionnaire », disa Lénine. Et ailleurs : « Il n'y a pas de tactique comm niste; la tactique dérive immédiatement de la doctrine. » L diplomatie soviétique a été strictement fidèle aux principe de la morale marxiste : nous le verrons.

*
* *

Ce qu'il conviendrait de ne point oublier, c'est que gouvernement de Moscou est un gouvernement *révolutio naire*. Les discussions entre Staliniens et Trotzkystes, l allures purement dictatoriales de Staline, une conceptio peut-être plus théorique que vraiment historique de la pol tique russe, ont un peu fait perdre de vue cette vérité. Il e certain qu'en apparence, le maître actuel du Kremlin a bie « trahi la Révolution », comme le lui reproche son adve saire Trotzky, en la fixant à un stade qui lui est personne lement favorable, en renforçant démesurément la puissan de l'État alors que le vrai marxisme en envisage l'annul tion; mais à tous les arguments de ses ennemis, Staline pe toujours répondre que c'est là une phase transitoire, q Lénine, lui-même, a bien établi la N.E.P. et que, selon l circonstances, il est toujours prêt à reprendre la marche avant de la Révolution. On peut même se demander si l événements récents ne signalent pas cette remise en ma che de la machine révolutionnaire. Nous y reviendrons.

En tout cas, même si ce ne devait être de sa part qu'u tactique, Staline ne renoncerait certainement pas à ces cha ces magnifiques que lui offre la Révolution pour développ sa puissance en désagrégeant des forces adverses. Joua sur deux tableaux, celui de la politique russe, celui de propagande révolutionnaire, il garde sans cesse en réser un moyen de repli, ou une possibilité d'action. Aux gouve nements forts, qui sont décidés à ne pas laisser ébranl leur pouvoir par la propagande marxiste, il se préser comme un gouvernement fort avec lequel on peut s'ente

re indépendamment de toute idéologie, — telle a été son ttitude à l'égard de Kemal Ataturk qui jetait les représen-ants du Komintern aux poissons de la mer Noire. Mais en ace de tout gouvernement faible, qui commet la folie de ne as résister à la pénétration marxiste, le gouvernement de U.R.S.S. reprend immédiatement son autre attitude, celle e protagoniste de la Révolution. L'histoire de la Chine de-uis vingt ans a surabondamment montré comment s'opé-ait ce double jeu.

But final ou moyen machiavélique, la révolution, en tout tat de cause, demeure une des armes décisives du gouver-ement de l'U.R.S.S. Mais sa seule apparition dans le jeu iplomatique et politique suffit à en bouleverser les métho-es. La diplomatie la plus immorale repose encore sur un inimum de morale, un certain respect de quelques con-enances. Là où l'intention révolutionnaire existe, toute orale disparaît. Qu'on ne croie pas que nous écrivions ces ots dans un sens polémique; il n'est pas question ici de *ger* ce renversement des valeurs, mais de tâcher d'en com-rendre la portée. Pour le révolutionnaire, la Révolution ne étruit pas la morale; elle est elle-même la morale, la seule orale qu'il reconnaisse. Elle ne fait pas que justifier les oyens par la fin; elle est elle-même fin et moyen, elle est finiment variable, infiniment contradictoire dans ses appa-ences autant qu'elle est une dans son dessein. Les acclama-ons à Jeanne d'Arc en font partie aussi bien que l'anti-ilitarisme, la politique de la main tendue aussi bien que s persécutions des « sans-Dieu ».

Voilà pourquoi il est entièrement absurde de parler de la lonie du 23 août ou de la trahison de Brest-Litovsk. « La orale ne peut garder d'autonomie », disaient Marx et En-els dans l'*Idéologie allemande*. Ce que les bourgeois nom-ent morale, c'est une *superstructure*, une *sublimation*, ne *nuée* sans aucun rapport avec la réalité des faits et des tentions. Il faut aller jusqu'au bout des conséquences de t axiome : le révolutionnaire qui conserve un certain res-ect pour ce que les bourgeois nomment morale est, selon canon marxiste, infidèle à la Révolution. Au moment où énine, voyant l'armée russe aux abois, et redoutant qu'une tervention militaire allemande jetât bas sa révolution en-ore si jeune et faible, accepta de signer la paix désastreuse Brest-Litovsk, il se trouva, dans son parti même, des

hommes pour lui reprocher ce geste, cette trahison à la pa role donnée. Il leur répondit : « Si vous n'êtes pas capabl de ramper sur le ventre, dans la boue, pour la Révolution vous n'êtes pas des révolutionnaires, mais des vessies pleines de vent. » On ne peut nier qu'il n'y ait là une logiqu luciférienne et une sombre grandeur : l'honneur du révolu tionnaire marxiste peut être de ramper dans l'abjection.

Quant à Staline, est-il possible de comprendre ce qui l' déterminé à s'entendre avec Hitler ? Pour moi, il ne fai aucun doute que son intention absolue a été de déclenche la guerre. Tout ce qu'on sait sur les tractations antérieure du Kremlin avec les démocraties éclaire assez crûment c changement de politique. Ce que Londres et Paris deman daient à Moscou, c'était de leur donner un appui orienta pour constituer les fondations d'un édifice pacifique. Un fois assurés de ce côté, ils auraient pu proposer à l'Allema gne de prendre sa place dans cette construction. Mais l presse russe n'a pas eu assez d'insultes pour les efforts paci fiques des hommes politiques occidentaux. Prêts à s'enten dre avec Londres et Paris pour lancer l'Europe dans un guerre, Moscou refusait de travailler à une paix qui, en sta bilisant l'Europe, repoussait loin toutes possibilités révolu tionnaires. Quand on sait ce qui est arrivé depuis, on com prend clairement à quoi correspondaient les demandes qu formulait la diplomatie soviétique touchant le libre passag de ses troupes en Pologne et la garantie aux États Baltes Cette guerre, ne l'obtenant pas comme il la voulait, Stalin chercha à la faire naître autrement : en lâchant les rênes l'Allemagne, certain que la crise ainsi déclenchée servira la Révolution. L'opération est parfaitement claire sur l plan extérieur, international. Sur le plan intérieur, elle es un peu moins explicable. Dans quelle mesure le dictateu russe avait-il besoin de succès tangibles pour donner satis faction à ses militaires, pour compenser un certain ralentis sement dans l'ordre économique que les statistiques ne peu vent entièrement masquer ? Les tout récents événements d Finlande s'expliqueraient-ils partiellement ainsi ? Ces néces sités particulières entrent peut-être dans le cadre de cett nécessité plus générale, dont il n'est point lieu de parler i aujourd'hui, qu'ont tous les régimes autoritaires de donne à leurs peuples, par la guerre, une occasion d'exaltation qu les plus gands travaux de paix ne peuvent fournir.

*
* *

De cette analyse « morale » peut-on essayer de conjecturer des intentions russes présentes ? Dans une certaine mesure, oui. L'intention révolutionnaire explique très bien que Moscou ait agi de façon à lancer le monde dans la guerre. Un nombre impressionnant de possibilités s'ouvrent devant les diplomates du Komintern. Une Allemagne vaincue offrira au bolchevisme un champ de propagande d'autant plus aisé que le rapprochement germano-russe fait relever la tête aux communistes allemands. La résistance à l'Allemagne de populations soumises, comme les Tchèques, fournit d'autres occasions de gain. Une guerre écourtée laisserait subsister en Europe un état d'incertitude favorable à la propagande marxiste. Une longue guerre affaiblira toutes les nations d'Europe, laissant au Kremlin la tâche facile d'arbitre.

Mais toute cette diplomatie se complique encore par l'intervention d'un autre élément. Il est devenu banal de dire que le bolchevisme russe est moins le communisme véritable qu'une synthèse entre le marxisme et le vieux fond slave. Il est presque impossible de discerner ce qui, dans le résultat que nous voyons, appartient à l'un et à l'autre. La diplomatie de Moscou mêle d'une façon tout à fait analogue les éléments d'une politique purement révolutionnaire et ceux de l'ancienne tradition tzariste. Les prises de position opérées par l'U.R.S.S. dans les États Baltes et en Galicie peuvent correspondre à cette double intention : d'une part, elles permettent, le cas échéant, d'exploiter, avec le maximum d'efficacité, révolutionnairement, une défaite sérieuse de l'Allemagne; d'autre part, elles participent au vaste mouvement d'expansion que Pierre le Grand a inauguré et dont il semblait que les Soviets se fussent désintéressés.

Il y a là une autre menace très difficile à définir pour nous, et que cependant nous percevons très bien. Le général Franco l'a parfaitement nommée quand il a parlé d'une « orientalisation » de l'Europe. Et plusieurs journaux italiens ont signalé ce péril en termes analogues. Révolution et orientalisation, liées l'une à l'autre, imbriquées de telle façon que nul ne puisse reconnaître où commence l'une, où finit l'autre, il y a là une sorte de monstre politique contre qui nous aurons à combattre un jour. Une partie des régiments russes qui ont occupé la Pologne étaient, assure-

t-on, kalmouks ou kirghizes : des Asiates. C'est là un fait qui n'a pas seulement valeur de signe dans la *Cavalière Elsa*. Ce que cette expansion russe signifie, c'est une menace profonde sur les éléments les plus valables de notre culture occidentale. Cela peut être, demain, les Tchèques se rattachant à leurs racines slaves par désespoir de cet Occident qui les a trahis. Cela a déjà signifié l'orientalisation de millions d'Ukrainiens que la Pologne retenait plus ou moins dans l'influence occidentale : quelle menace cela ne peut-il être pour tel ou tel pays des Balkans ?

Ce plan à la fois panslaviste et panrévolutionnaire, à quelle cadence se réalisera-t-il ? Il y a tout lieu de penser que rien ne sera brusqué. Pendant les trois premiers mois de la guerre, les Soviets ont réalisé des gains énormes, pratiquement, sans rien risquer. Le marxisme aussi n'enseigne-t-il pas qu'il ne faut pas hâter le processus de l'histoire et que le vrai révolutionnaire est celui qui sait attendre, saisir l'occasion, cueillir le fruit mûr ? Lénine encore, dans la *Maladie infantile du communisme* raille durent « ceux qui veulent tout, tout de suite ». Il peut y avoir en Finlande ou en Bessarabie quelques événements brutaux ; il y a peu de chance qu'ils entraînent l'U.R.S.S. à sortir d'une prudence et d'une patience qui relèvent d'une connaissance « marxiste » de la dialectique de l'histoire. Cela explique aussi ce qu'a de mystérieux, et apparemment de peu logique, la diplomatie soviétique. Au moment même où des accords commerciaux germano-soviétiques complètent l'entente politique, d'autres accords s'élaborent entre Moscou et Londres. Si les Turcs refusent, en sacrifiant les Détroits, de faire le jeu de l'Allemagne dont le Kremlin tenait le cartes, on se garde bien d'en marquer du dépit et de rompre avec Ankara. On nargue Washington à propos de tel incident de cargo capturé, mais sans dépasser une certaine limite, car, en Extrême-Orient, de fait, les intérêts américains et les intérêts russes coïncident dans un anti-japonisme. « En politique, tout est possible », disait Machiavel. L'absorption de toute morale par la politique, et par une politique elle-même tout entière polarisée autour de l'intention révolutionnaire, laisse en effet possibles tous les événements les plus inattendus, tous les retournements de situation les plus extraordinaires. Et cela nous intéresse assez directement

*
* *

C'est ici que nous retrouvons la petite ruse diplomatique ue nous avons signalée plus haut. Dès l'instant que tout se etourne si promptement, ne pourrait-on pas envisager omme possible un retournement du retournement, c'est-à-ire l'éventualité d'un conflit germano-russe ? De toute évi-ence, c'est une telle hypothèse qui conditionne la singu-ère mansuétude dont les diplomaties occidentales font reuve à l'égard de Moscou. Tout semble indiquer qu'on se efuse à appliquer à l'U.R.S.S. les mêmes critères qu'à l'Al-emagne. On joue la carte d'une rupture éventuelle entre es deux totalitarismes.

L'hypothèse tire une partie de sa vraisemblance du fait ue Staline a réalisé, en deux mois, des progrès qui le met-ent en mesure de gêner considérablement Hitler. Sur deux es grandes directions où l'Allemagne avait, jadis, cherché on expansion, les armées russes constituent maintenant un bstacle redoutable. Le long de la Baltique, là où les cheva-ers teutoniques et les barons baltes ont, depuis huit siè-les, installé des avant-gardes germaniques, la partie est ésormais perdue pour Hitler : les évacuations des popula-ons allemandes, même si leur dessein le plus secret était e créer au Reich des crédits en devises étrangères, n'en ont pas moins des aveux d'échecs graves. Le *Drang nach sten* n'est pas moins compromis : maîtres des pétroles gá-ciens, les Russes font peser une option sur le carrefour ungaro-roumain par où l'expansion allemande avait long-emps cherché sa route. Les projets de Hitler sur l'Ukraine ont singulièrement abandonnés ! Il y a donc bien, pour l'a-enir, une certaine présomption de conflit entre les deux uissances totalitaires. Mais que ce conflit soit assez proche ans le futur pour constituer un élément dans la situation résente immédiate, c'est peut-être une conjecture bien squée.

La Russie et l'Allemagne ont, actuellement, un intérêt rieux à demeurer d'accord. L'Allemagne, c'est clair : blo-uée par les Alliés, dangereusement engagée dans une uerre de longue haleine, cherchera à exploiter le plus pos-ble les matières premières de l'U.R.S.S. Mais ces matières remières ne sont pas en quantités suffisantes pour permet-e une exportation vers Berlin ? Sans doute, mais c'est là

qu'intervient l'intérêt russe. Après les efforts successifs de « plans » et du stakhanovisme, l'U.R.S.S. n'est pas encor arrivée à mettre son économie au niveau des grandes puis sances occidentales. L'Allemagne travaillera donc à équipe la Russie, qui, à la faveur même du blocus allié, entrera d plus en plus dans le circuit économique mondial. Un de aspects fondamentaux de la guerre est d'être une course d vitesse entre le blocus allié et l'équipement par le Reich d l'U.R.S.S. : aspect russe de la question. Auquel se joint l'as pect révolutionnaire : en aidant l'Allemagne, Moscou fai durer la guerre, et du coup épuise les démocraties.

C'est donc seulement dans une phase future du conflit quand les conditions ne seront plus les mêmes, quand l'Al lemagne, par exemple, ne pourra plus aider efficacement l'équipement russe, que l'opposition germano-russe aur des chances de se manifester. A ce moment les démocratie se trouveront devant un dilemme dont le simple énoncé suf fira à montrer combien les circonstances où nous somme sont déconcertantes pour l'esprit : conviendra-t-il alors d jouer l'Allemagne contre la Russie ou la Russie contre l'Al lemagne ? Il serait vain de formuler une hypothèse, car le conditions seules du moment détermineront la décision Dans l'interview donnée à M. Azñar, à laquelle nous avon fait allusion, le général Franco a envisagé l'hypothèse, de vant l'*orientalisation* de l'Europe, d'une Allemagne repre nant son rôle ancien de bastion, celui des chevaliers teuto niques. Mais cette hypothèse ne saurait être envisagée tan que l'Allemagne est dirigée par l'homme même qui a ou vert sur l'Europe les écluses de la vague soviétique et qui trop montré que, pour lui aussi, la morale n'existe qu'e fonction d'un dessein politique.

C'est plutôt, semble-t-il, à l'autre hypothèse que songer les diplomaties démocratiques. Pour abattre l'Allemagne une attaque russe permettrait de reprendre la vieille polit que d'avant 1914 : on retrouverait Delcassé, et, puisque danger immédiat, pour nous, est allemand, on compren parfaitement l'attitude qui consiste à ménager les Soviet Mais on ne saurait oublier que cette hypothèse d'une Russ plus ou moins liée au camp occidental, si même elle n'e pas du domaine de la pure imagination, comporte de grav périls. Les chances de propagande révolutionnaire augme

eraient non seulement dans l'Europe centrale et en Allemagne, mais même dans les démocraties où les communistes erraient justifier ainsi leurs palinodies. La dialectique de histoire, pour adopter un instant les vues du marxisme, ouerait dans le sens d'un conflit germano-soviétique omme second temps, après la phase actuelle de collaboration. Mais une collaboration établie entre les démocraties et es Soviets entraînerait de même, « dialectiquement », une rise entre les deux parties, et cette crise se déroulerait certainement sur le terrain intérieur et social. Qu'on envisage lonc de faire servir à notre cause l'immoralité même de la olitique révolutionnaire, c'est tout à fait acceptable, mais à ondition...

A condition qu'on ne fasse pas d'une collaboration éventuelle le moyen pour la propagande communiste de se rayer un chemin en Occident. La fermeté avec laquelle on rise en France les cadres communistes est donc tout à fait ustifiée : qu'on ne croie pas que cela gêne le moins du nonde les combinaisons avec Staline; bien au contraire : 'exemple de Kemal le prouve assez. Mais des mesures polières ne suffisent pas. Pour que le communisme oriental ne puisse gagner du terrain en Occident, il faut que l'Occient se renouvelle, qu'il fasse peau neuve. Il faut qu'une olonté de *création* s'ajoute à notre volonté de défense et de auvegarde. N'oublions jamais la remarque profonde de Berliaeff, que le vrai danger du communisme tient dans la parie de vérité qu'il enferme; mêlée à ses monstrueuses eeurs. Il ne s'agit pas de protéger un état de fait s'il est véré qu'il est injuste : il s'agit de promouvoir un monde lus juste. A l'anti-spiritualisme du marxisme, dont son mmoralité politique donne une preuve supplémentaire, il e suffit pas d'opposer un spiritualisme dévitalisé, une moale de conventions : s'il y a menace d'*orientalisation* de 'Europe, la sauvegarde unique réside dans l'approfondissenent des racines véritables de l'Occident, dans l'édification l'un ordre qui leur soit conforme.

DANIEL-ROPS.

La France économique et sociale en temps de guerre

Bientôt quatre mois vont s'être écoulés depuis que nou sommes en guerre. Et, aussi navrant que cela soit, déjà i semble que nous soyons habitués à ce nouvel état. A vra dire, si la guerre nous a consternés, elle ne nous a pas dé semparés. Malgré la répugnance que nous avions à la pré parer, le sens des réalités nous y avait obligés. La plupar des textes législatifs parus depuis un an en font foi. L grande loi qui fixe l'organisation générale de la nation pou le temps de guerre, et qui complète en particulier notr vieille loi du 3 juillet 1877 sur les réquisitions, est d 11 juillet 1938. L'affaire des Sudètes déclencha les décrets lois de novembre. La prise de Prague les décrets-lois d mars 1939. En juillet, on pouvait encore se faire illusion la promulgation du code de la famille nous ramenait sage ment à la régénération pacifique du pays. On ne pouvai pas supposer que l'un des principaux protagonistes du relè vement de la natalité serait, deux mois plus tard, ministr du blocus! La malheureuse famille n'avait pas le temps d jouir des faveurs qu'on lui octroyait. La dernière semain d'août en appelait, de côtés et d'autres, les membres mobi lisables.

Le coup de force sur la Tchécoslovaquie avait accéléré le mesures de préparation à la guerre. Le coup de force sur l Pologne décida brutalement le passage de la préparation l'action. L'économie de guerre avait insidieusement trans formé le fonctionnement des institutions de paix. Désor mais, en ces jours fatidiques du 1er et du 3 septembre, l transition de l'état insidieux à l'état officiel est accompli

Comment s'est donc traduite cette entrée désormais ex plicite dans l'économie de guerre?

*
* *

Une première constatation s'impose. La France, qui avait tout fait pour éviter la guerre, s'est montrée aussi adaptée aux exigences de la dure réalité que l'Allemagne qui n'avait pas fait autre chose que la préparer. C'est déjà un juste retournement des choses. Aucun ministre français n'a eu besoin de faire de discours pour expliquer à la population la nécessité de maigrir. Il n'est pas chez nous à tout instant question de la peine de mort. Sans qu'il en ait reçu l'ordre formel, le peuple de France s'est silencieusement mais réellement adapté aux besoins d'une guerre qu'il déplore, mais qu'il mènera sans défaillance.

Or, une adaptation libre n'a-t-elle pas une autre valeur qu'une obéissance obtenue par la force ? Cette différence de climat psychologique s'est traduite dès le début des hostilités par des faits économiques favorables à la France. Malgré l'angoisse, le passage de l'état de paix à l'état de guerre n'a pas empêché la poursuite des rentrées d'or. Il n'y a pas eu à fermer la Bourse de Paris. Les épargnants n'ont pas pris peur : les banques, les caisses d'épargne n'ont pas un instant fermé leurs guichets. On cite même des établissements de crédit où les dépôts ont été plus importants que les retraits.

C'est un élément dont on ne saurait trop marquer l'importance. On ne peut s'empêcher de frémir à la pensée d'une guerre survenue deux ou trois ans plus tôt, alors que régnaient en France les formules de facilité : produisons moins, consommons davantage; commençons par dépenser, nous verrons après comment équilibrer les budgets.

La guerre nous a heureusement saisis au moment où, sans être complètement rétablie, l'économie française tendait vers l'équilibre.

Est-ce à dire que la structure du pays ne soit pas affectée par l'angoissant événement ?

*
* *

A vrai dire, nous ne pouvons pas être encore pleinement conscients des modifications profondes que va subir l'organisme économique et social. La guerre, à ce point de vue,

ressemble à ces maladies graves et subites qui obligent le patient à absorber des remèdes dont l'effet immédiat est salutaire, mais dont l'effet prolongé se révélera finalement néfaste. Mais la gravité du mal interdit pour un temps la réflexion. Et cela est peut-être un bienfait. C'est dans la paix retrouvée que l'on mesurera, seulement après coup les répercussions de la guerre. Nous sommes aujourd'hui condamner à ne juger que l'immédiat, conscients des erreurs d'optique que nous sommes ainsi sujets à commettre.

Il ne peut être évidemment question de passer en revue les multiples décrets-lois dont la liste s'allonge presque chaque jour depuis septembre. Il s'agit seulement de retenir les transformations ou orientations nouvelles qu'ils ont apportées à la manière d'être économique et sociale. Et, puisque nous avons mis en avant déjà l'idée d'équilibre, c'est autour de cette notion que le commentaire peut utilement s'éclairer.

Équilibre économique d'abord. C'est bien le point de vue capital. Primauté de l'économique ! Cela paraît peut-être quelque peu humiliant à tous ceux qui avaient espéré, depuis quelques années, faire de l'économique un serviteur des exigences humaines ! Et cependant cette guerre n'est-elle pas, avant tout, destinée à sauver dans le monde les valeurs humaines ? Oui, sans doute. Mais une guerre a elle-même des exigences, et puisque le procédé de la guerre s'est imposé, tout imparfait qu'il soit, il faut en subir les servitudes.

Entrer en guerre c'est accepter des dépenses massives et immédiates. Il faut donc augmenter, sans attendre, le volume de la monnaie. Mais une masse monétaire qui s'accroît en face d'une circulation matérielle non croissante c'est le danger de l'inflation et de l'augmentation des prix avec tout son cortège de misères. Le gouvernement s'efforce sagement de repomper par l'impôt (la taxe d'armement et la contribution nationale extraordinaire) et par l'emprunt à court terme (les bons d'armement) le surplus de billets injectés dans le public. Mais, pour être plus sûr du résultat il a directement institué le contrôle des prix. C'est l'objet du décret-loi du 9 septembre : toute majoration des prix par rapport au niveau du 1er septembre est désormais interdite ou du moins elle n'est possible qu'après autorisations pa

:s comités départementaux et le comité national de sur-
eillance des prix. Des sanctions pénales sont prévues.

Voici donc que, du fait de la guerre, la formation des prix
esse d'être spontanée. L'économie est immobilisée. Elle de-
ient administrative. Elle perd donc de sa souplesse. C'est
n moyen sûr de réaliser l'équilibre. Mais, notons-le aussi
n passant, c'est un moyen dangereux puisqu'il immobilise
ı où la vie peut motiver des changements. Est-il sûr que
équilibre voulu par la guerre soit toujours un équilibre
tatique ? Souhaitons, en tout cas, que l'équilibre dynami-
ue ne soit pas systématiquement empêché par les comités
hargés de l'assurer.

Mais, à côté de l'équilibre interne, il y a un équilibre
ussi important à maintenir, c'est l'équilibre externe, le
ontact harmonieux entre les prix français et les prix in-
ernationaux. La France n'a jamais fait profession de foi
utarcique. Et tandis que pour les pays totalitaires l'au-
arcie semble un idéal ou une nécessité, pour les alliés la
articipation au commerce mondial demeure, au contraire,
ne condition de vie. Seulement, du fait de la guerre, cette
articipation ne peut plus être laissée à la libre appréciation
es particuliers. Ce ne sont pas eux qui sont personnelle-
ıent responsables de la victoire. Ce ne sont donc pas eux
ui peuvent être les juges derniers des opportunités du
ommerce international. De là vient l'idée du contrôle des
hanges extérieurs : importations et exportations, et l'idée
u contrôle de la circulation des moyens de paiement et des
ıoyens de transfert des fortunes : le contrôle des changes
lécrets-lois du 9 septembre).

L'idée du contrôle des changes avait été repoussée, par la
rance du temps de paix, comme moyen de surmonter la
rise. C'est que cette idée est négatrice de la liberté. Il y a
ongtemps qu'elle est pratiquée par les pays totalitaires.
ontrôler les changes, c'est soumettre à une autorisation
réalable tout transfert de numéraire, de devises ou de ti-
es mobiliers à travers les frontières. Cette inquisition qui
vait répugné au ministre des Finances du temps de paix a
onc paru s'imposer au ministre des Finances du temps de
uerre.

A condition qu'il ne soit pas arbitraire, — et il a des chan-
es de ne pas l'être puisque l'office des changes est géré par

notre sage Banque de France, — on peut donc espérer qu ce nouveau régime de contrainte aidera à éviter les chute irraisonnées du change, les montées fiévreuses des prix, contribuera ainsi à maintenir l'équilibre de notre malheu reuse monnaie.

Si la contrainte seule permet d'assurer en temps de guer l'équilibre des prix intérieurs et extérieurs, et de sauvega der ainsi l'équilibre de la monnaie, ne faut-il pas se rés gner à en faire usage ? Du moins peut-on garder l'espoir se cret que l'aliénation généreuse que chacun de nous au faite de sa propre liberté puisse hâter le retour certain d'un liberté plus sûre et plus féconde que celle dont nous avon fait le sacrifice !

*
* *

En même temps que l'équilibre économique, il faut mai tenir l'équilibre social. Aussi, tout au travers des décret lois de guerre, apparaît la grande préoccupation de mett la législation sociale en accord avec les sombres réalités.

On aurait pu penser que les nécessités de la guerre allaie rendre subitement caducs tous les avantages sociaux acqu depuis 1936. Dans une guerre qui exige autant de mobilis industriels que de guetteurs militaires, comment imagin une scission des Français actifs en deux camps : ceux qu appelés à donner leur vie, sont privés brutalement de leu revenus, et ceux qui conserveraient des salaires intacts sa rien risquer de leurs personnes ? Des esprits rigoureux, épr de logique autant que de justice, ont pu penser que tou devaient être logés à la même enseigne, ou tous salariés, tous militarisés !

Pratiquement, une telle assimilation ne pouvait se réa ser. Il ne pouvait être question de salarier les défenseurs sol, et quant à militariser les travailleurs de l'intérieu nous ne sommes heureusement pas au pays où des ordr aveugles deviennent le seul moyen d'assurer la productio économique. Mais, à défaut d'assimilation, on a pu justeme user d'un principe compensateur. On a demandé des sac fices aux ouvriers restés à leurs postes et, en faisant jouer principe de solidarité, on est venu au secours des mobilis militaires. Vous avez là l'esprit des divers décrets qui sont échelonnés du 1er septembre au 16 novembre, le décr

loi du 16 novembre constituant comme la charte récapitulative du régime du travail en temps de guerre.

M. Pomaret n'est du reste pas arrivé en une fois à fixer ce régime. Il a d'abord semblé renoncer au principe des quarante heures (décret du 1er septembre) en instituant la semaine de quarante-cinq heures. Pris de scrupules, il est revenu au principe un peu modifié : désormais la durée normale du travail est de quarante-trois heures pour les personnels payés au mois et de quarante heures pour les personnels ouvriers des services industriels (décret du 27 octobre). Mais c'est le régime des heures supplémentaires qui contrecarre le principe des quarante heures et met en jeu le principe de solidarité nationale : l'ouvrier ne perçoit que 60 % du salaire auquel lui donne droit l'allongement de la durée de travail. Le complément (40 %) est versé par l'employeur au Trésor public pour couvrir les dépenses du fonds de solidarité nationale. Le gouvernement attend plus de 5 milliards de ce prélèvement.

Les mobilisés industriels sont donc appelés à travailler davantage et à ne pas voir augmenter leurs salaires. Le décret du 16 novembre a même posé la règle de la stabilisation des salaires. Tandis qu'en temps de paix la préoccupation était de fixer un parapet à la baisse des revenus ouvriers en instituant le salaire minimum, en temps de guerre c'est la préoccupation inverse qui l'emporte : et c'est un parapet à la hausse qui est posé par l'institution du salaire maximum : le niveau atteint par les salaires le 1er septembre 1939 constitue ce maximum infranchissable.

Si l'on songe que parallèlement les bénéfices des chefs d'entreprise ont été limités par le décret-loi du 9 septembre, étendant à toutes les entreprises les dispositions du décret-loi du 29 juillet 1939, on sera convaincu des efforts gouvernementaux pour équilibrer l'édifice social du temps de guerre. Le souvenir des bénéfices de guerre de la dernière aventure est trop proche pour qu'on l'ait oublié. Durant que les uns donnent tout leur être à la patrie, il serait écœurant que certains autres constituent, du fait de la guerre, des avoirs scandaleux. Malheureusement, il est plus facile de limiter les salaires que les bénéfices, et il faudra suivre de près l'application des heureux principes posés par le gouvernement.

D'autres mesures ont été prises en vue de concourir à l'équilibre social : elles concernent les conventions collectives, les délégués ouvriers, les congés payés, etc..., mesures elles aussi d'exception et de modération. Aucun des collaborateurs de la grande tâche sociale du temps de guerre, salariés ou salariants, ne songe à en critiquer le bien-fondé. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

*
* *

Non, la France n'a pas été prise au dépourvu par l'événement. Chacun fait silencieusement son devoir, même si ce devoir consiste à attendre dans une tâche qui n'est pas celle que l'on aurait choisie.

La France a conservé son équilibre économique et son équilibre social. A certains égards, dans ce ressaisissement que lui dicte seule la vue des dangers extérieurs, elle a même amélioré ses positions. Évidemment il ne faut pas se faire illusion. Le réveil des énergies et des instincts généreux que suscite l'état de guerre ne doit pas être considéré comme une donnée permanente de la nouvelle économie.

Il faut, avant tout, bien se convaincre des exigences un peu contradictoires d'une saine économie de guerre. Nous faisons la guerre pour protéger le monde, et la France en particulier, de l'invasion et de la domination du régime national-socialiste, lui-même maintenant subjugué par le régime communiste. Or, pour mener et pour gagner la guerre, nous sommes obligés d'imiter malgré nous, sur certains points, la politique économique et sociale des régimes autoritaires que nous voulons neutraliser. La guerre est par essence un moyen autoritaire et totalitaire. Il y a donc quasi fatalement une certaine antinomie entre nos buts de guerre et le procédé même de la guerre.

Mais, si nous sommes assez raisonnables pour n'user de la contrainte qu'avec la plus grande économie, alors nous nous mettrons dans les meilleures conditions possibles pour hâter la victoire économique. Et nous ne ternirons pas, en conduisant cette guerre, les principes sublimes dont nous voulons assurer le salut.

HENRI GUITTON.

Lettre de Rome

Il est aussi aisé de se leurrer dans la vie politique que dans la ie privée. Les êtres humains, hélas! ont rarement de la difficulté croire ce qu'ils veulent croire. C'est un lieu commun, mais qui, omme tant d'autres lieux communs, doit son existence à la vérité ui l'a engendré. Ainsi la presse alliée n'a jamais voulu envisager ettement la possibilité (je ne dis pas la certitude) de la germano-hilie italienne. A l'époque de la première rencontre d'Hitler et le Mussolini à Venise, peu d'informations ont été livrées aux jour-alistes et ceux-ci ont pu donner libre cours à leur imagination. On a raconté que les conversations avaient abouti à un échec. Peu le temps après, l'Europe a dû faire face à la réalité de l'axe Rome-Berlin.

Et maintenant, l'Europe est en guerre. Et quand je dis l'Europe, e dis vrai, Les neutres ne le sont que par leur passeport, qu'ils oient dupes de sympathies mal placées, ou qu'ils se rendent compte ue l'Angleterre et la France se battent pour eux. A l'heure ac-uelle, il n'y a pas une puissance européenne, si petite soit-elle, qui uisse se désintéresser du conflit. L'Italie moins que personne. L'Italie, héritière de la tradition romaine, de cette Rome antique ue Joachim Du Bellay a si bien définie :

.... Celle qui mit le monde sous ses lois
Pour dompter tout, se dompta quelquefois.

Je viens de passer trois semaines dans cette même Rome. J'y ai u des membres du parti, des hommes politiques, des catholiques, es anti-fascistes et de ces simples individus qui font la force ou la aiblesse d'une nation. On peut tout changer dans un pays — le égime et les lois — mais on ne peut pas changer le peuple. Les taliens, dans la grande masse, sont catholiques avant même d'être ascistes. Ainsi, leur indignation contre les crimes soviétiques n'est as le fruit d'une habile propagande. L'Allemagne s'est fait un tort mmense à leurs yeux en s'alliant à la Russie. Malheureusement il st possible d'être à la fois anti-russe et anti-alliés. Si l'Allemagne, 'Allemagne de l'axe Rome-Berlin, a eu des torts aux yeux de l'I-alie, les alliés en ont eu tout autant. Elle reproche à la France et l'Angleterre (à l'Angleterre surtout) d'être hypocrites, de se po-er en gendarmes de la morale internationale, d'accorder à l'agres-ion russe des privilèges qu'elles ont refusés à l'agression alle-

mande. Ce n'est pas trop tard pour combattre ces illusions, r pour montrer que ces reproches ne sont pas justifiés.

D'autre part, l'Italie doit faire face à la menace russe dans le Balkans. Elle est prête à le faire, comme l'ont démontré le com muniqué du Grand Conseil et le discours du Comte Ciano. Elle l doit même, depuis sa conquête de l'Albanie. Elle sait que la propa gande communiste est intense dans les Balkans, en Yougoslavie e en Bulgarie, nations qui risquent d'être séduites par la doctrine d pan-slavisme. La Hongrie, protégée du gouvernement de Rom n'y échappe pas non plus. Elle a, pour la première fois dans l'hi toire, une frontière commune avec la Russie, et le fait que, con trairement à la Roumanie, elle a négligé jusqu'ici d'accomplir de réformes agraires, la rend doublement vulnérable. C'est peut-êtr pour cela que le comte Ciano a mentionné dans son discours tou les pays balkaniques excepté la Roumanie, dont la situation, pou tant, rappelle le plus celle de l'Italie. La Roumanie, pour le me ment, sert de barrière entre la Russie et les Balkans, et l'Italie n peut pas permettre une mainmise du communisme dans le Su Est de l'Europe.

La situation de l'Italie est fort paradoxale. Elle est anti-russe et elle est en même temps pro-allemande, c'est que la défaite du fa cisme en Allemagne représenterait et représentera un coup pour fascisme italien. Je crois pourtant que le gouvernement de Rom sait servir ses intérêts. Il ne peut pas se détacher brutalement d l'axe Rome-Berlin, sur lequel le Duce a misé à fond, mais lorsqu' comprendra que c'est là le salut de son pays, il fera le sacrifice d la loyauté qui le lie à l'Allemagne. Loyauté intéressée et, par con séquent, moins puissante que la loyauté d'affinités de race et d'idé qui lient, malgré elle parfois, l'Italie et la France.

P. B.

16 décembre 1939

Campagnes de France

2 *octobre*. — En tâtonnant, — à peine s'il y a une lampe bleue l'angle de la rue, — je traverse le jardinet des L., plein de gros uis, de poiriers en quenouille. Je sais G. L. souffrant, ou plutôt ırmené. — On l'a chargé d'organiser l'enseignement dans les eux académies de Clermont, de Limoges, il n'a cessé de rouler, de orrespondre. — Enfin, j'atteins la petite maison, qui était une umônerie. Sous une lumière de cataclysme planétaire, pareille u reflet bleuâtre qu'on voyait autrefois devant les pharmacies, l'é-oit escalier. Puis la chambre, gaie, chaude, colorée, dorée. Il y a es broderies annamites aux murs, et un gros beau feu de bois, raquant, claquant, comme un tumulte de bêtes rousses, à la fois n peu apprivoisées et un peu folles. G. L. est là, consigné à la hambre, mais vêtu de ville, aussi élégant et net que s'il devait ortir. Je sens qu'il lui tarde de reprendre ses tournées, de tout ettre sur pied, et je sais comme son métier le passionne.

Propos mêlés de rires. Non, il ne semble pas souffrant : sans des, le teint frais, l'œil vif : un œil tantôt sérieux, un peu en edans, — celui d'un consciencieux qui ne sera satisfait que lors-u'il aura en soi-même précisé ce qu'il pense, — et tantôt mali-eux, allant bien à l'interlocuteur. Cependant le souffle est plus ourt; et la façon de porter haut les épaules a je ne sais quoi de gèrement roidi, comme s'il ne voulait pas les laisser s'affaisser ous le terrible poids nouveau.

Nous parlons de son fils, qui est lieutenant de génie, et assez ıant dans la zone des armées. De Paris, G. L. a pu aller le voir, ır chance. Ils se sont retrouvés pour un après-midi... Quelque ıose passe. Je songe à tant de pères en France, qui, à cette heure ême, donnent ainsi à un ami les nouvelles d'un grand garçon, ıis demeurent silencieux. Et qui tâchent de se jeter tant qu'ils peuvent dans le travail, faute d'être avec leur enfant dans le ınger. Nous parlons de la guerre. « Ce sera plus dur, plus long ıe beaucoup ne le disent, mais tout ira. » Nous reparlons de Jean. e grand universitaire, ce médiéviste, qui a écrit plusieurs ouvra-es d'histoire, peut-il songer à l'histoire qui se fait, quand il a à nger à ce jeune lieutenant brun, mince, un peu déchaîné, qui t son fils ?

5 octobre. — Revu G. L. Cette fois-ci, je l'ai trouvé dans la salle du rez-de-chaussée. Je voulais lui signaler le cas de quelqu'un qui avait demandé un poste, avait appris avec joie et soulagement sa nomination, puis qui a reçu le surlendemain un télégramme *Nomination annulée.*

Il m'écoute. — Je le connais pour le plus bienveillant des hommes, libéral, non par laisser-aller, mais par respect, ne faisant état que des mérites, sans tenir compte des opinions ni des façons de voir. Le plus courtois, aussi. (Alors qu'il était encore professeur au lycée, un garçon de salle disait de lui qu'on l'avait toujours vu saluer le moindre bonhomme du personnel avec autant d'attention à sa personne, que s'il avait à saluer le proviseur lui-même.) — Il m'écoute, mais il a à faire effort. Il respire mal, le souffle barré. Les épaules légèrement pliées, il appuie la main sur la poitrine comme si l'anxiété, réellement, physiquement, lui serrait le cœur. Je m'interromps. Il veut que je reprenne, que je continue. Il m'indique ce qu'il y a à faire...

Ensuite, pour une minute, nous sommes seuls. L'un des siens qui était là, avec nous, est sorti, — j'ai su après que c'était pour faire prévenir le médecin. G. L. me regarde, d'un regard plus long, où il y a une sorte d'interrogation, de souci. Il a toujours tout fait pour rassurer les siens ; mais à moi, soudainement, comme une confidence d'amitié, il me dit : « Vous savez, je me demande si j'arriverai à m'en remettre... »

12 octobre. — Hier, G. L. a reçu, par les voies ordinaires, une lettre sous enveloppe timbrée.

« *Monsieur l'Inspecteur général,*

« *Profondément touché de la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée..., etc... Vos conseils éclairés... mon fidèle attachement..., etc., etc. Peut-être vous rappellerez-vous que vous aviez bien voulu me confier votre jeune fils et que j'ai réussi à faire de lui un brillant élève...* »

Mme L. me fait lire cela. Je lis, attendant de comprendre pourquoi. La missive est d'un professeur qui sollicite un poste; pour finir, il indique qu'amené dans le Nord par les circonstances présentes, il a pour logeur M. Untel, et suit l'adresse exacte.

Alors j'apprends pourquoi la lettre amuse tant Mme L. C'est qu'elle est de Jean L. lui-même, du « jeune fils », du « brillant élève ». L'autre semaine, il avait écrit qu'il irait probablement prendre ses quartiers d'hiver à ... Le nom était devenu illisible, raturé au crayon bleu par le contrôle postal. Il a donc trouvé ce moyen élégant de duper les censeurs, de tourner les censures.

Je me souviens, — il semble qu'il n'y ait de cela que deux, trois ans, — d'une punition encourue par Jean L. au lycée. Le motif, porté déjà par quelque censeur, chantait comme un

phrase de Plutarque : « S'échappe des rangs et, dans une course rapide, tente d'entraîner sa division. »

Sa mère rit, et sa sœur. Nous rions, tous trois. G. L. n'est pas là, consigné à la chambre. Un médecin de passage, ami de ses proches, l'a vu : crise de cœur, crise de surmenage. Quatre semaines de repos, et il sera paré. Il se repose, c'est-à-dire que de son lit il a passé la journée d'hier à travailler, à répondre à des lettres... Enfin, ce matin, il se sent tellement mieux : hors d'affaire, dit-il. Une résurrection. — Dans quelque temps, s'il retourne à Paris, il tentera de revoir Jean. Maintenant, ils savent où le prendre, grâce à cette lettre qui les a mis en joie. Ainsi la censure ne les a pas empêchés de communiquer. La famille s'est reformée, malgré la guerre, comme un royaume ayant ses traditions, ses malices, son langage à lui.

A sept heures du soir, lors d'une course en ville, j'apprends la mort soudaine... Comme de son lit il causait avec l'un des siens, venait de lui poser une question, l'embolie. Un soupir terminé en râle, la tête qui s'affaisse. On s'est précipité, on a tenté de faire une piqûre, on a couru chez le médecin; déjà, tout était inutile.

L'irruption du malheur dans les vies, brusquement bousculant tout. On sait qu'elle est dans la nature des choses, cependant, chaque fois elle étonne. L'ordre fait, il semble que nous ayons droit à ce qu'il continue, dans la paix. Quelqu'un dit : « C'est encore plus éprouvant, plus ébranlant, avec cette guerre, parce que c'est tout, déjà, qui est ébranlé, tout le sort. »

Jean L. pourra-t-il revenir ? On lui a télégraphié, et à son chef de corps, et au logeur. La mairie aussi a télégraphié.

13 octobre. — Il s'est trouvé que seul le télégramme au logeur est arrivé à temps. Cette lettre, écrite et lue avec tant d'amusement, a pris ainsi une importance dramatique. Jeux du destin. C'est du fait même de sa mystification que Jean L. pourra revoir son père mort.

On me dit comment sa sœur est allée l'attendre en auto à Saint-Germain-des-Fossés. « Quand ils se sont retrouvés, une scène bouleversante... Après cela, le petit D. qui conduisait a dû s'arrêter, les larmes l'aveuglaient, il n'y voyait plus : il a fallu qu'il se fasse remplacer au volant. »

Mais, hier soir, chez les L., dans cette espèce d'égarement, de pâleur, de fixité, — et le besoin pourtant de parler, de se déplacer, de se raccrocher à des détails, — j'ai senti ce qu'était le coup... La famille désespérément rapprochée par ce vide, comme des arbres penchant sur le creux qu'un affaissement vient d'ouvrir dans la montagne. Quelque chose de vacillant, d'à-demi déraciné. Et c'est vrai que la guerre, sous sa rafale d'ombre, semble tout courber plus qu'en temps ordinaire.

14 octobre. — Jean L., le premier de ceux qu'on revoit dans la

capote kaki. Il est courbé encore sur la bière, tandis que quatre hommes à costume noir sont déjà à la porte. Je renonce à m'approcher de lui, à lui parler. Lorsqu'il relève la tête, il regarde devant soi comme ne voyant pas ce qu'il voit. De nouveau, on sent si fort ce qu'est leur perte qu'on oublie de songer à l'ami qu'on perd, pour ne songer qu'à eux. Tous quatre si liés, la maison si forte, autour de ce père qui la faisait, et en une minute si démantelée.

Le jardin est plein de gens, entre les grosses touffes de buis, — des officiels sont là, un directeur de l'enseignement, le recteur, un inspecteur général, des professeurs. Le piétinement, un bourdonnement de sourdes voix. Puis, comme la lueur des cierges au plein jour de l'église, au milieu du train tel quel de l'existence, la psalmodie de ces grandes paroles latines. (Savons-nous voir assez que la lumière du soleil est plus vraie que la nuit, parce que l'ombre n'est qu'une conséquence de l'opacité de cette planète ? Et que la mort n'est de même qu'une ombre, l'obscurité d'un temps, dans ce monde tout fait et tout illuminé par l'esprit de vie ?)

Le cimetière. On l'a dévasté naguère, en abattant les hauts épicéas à franges balançantes qui en faisaient le bois funèbre et merveilleux du recueillement. Du moins, au bout des prés qui se creusent et de leur déroulement de grands arbres, de chênes à larges têtes, voit-on à plein maintenant un ample mont, — tout proche, sous de pesants rouleaux de nuages. Comme si, entre nord et levant, il barrait la route à la trombe au loin tournoyante qui arrache les toits, saccage les bois, les blés, et vers le front de combat aspire en masse les hommes.

Derrière ce cercueil, près de ce grand garçon demi assommé, dont la tête penche vers sa capote bistre, on la sent tout là-bas présente, la guerre. Et ce mont paraît d'autant plus paisible, ainsi montant de ses assises de prairies, de cultures, de ses terrasses et de ses tertres, jusqu'aux versants boisés ou nus qui s'élèvent en bleuissant à sa triple cime. Pourquoi cela ? Ce qui parle mystérieusement de paix en lui, n'est-ce pas ce qui tire tout de suite le regard sur ses flancs; ces quelques dés blancs des fermes ? Oui, c'est de là que vient l'idée de paix humaine, de ces maisons autour desquelles tout est ordonné en héritages. La paix était faite de cet ordre caché où dans le bon vouloir se mène le bon travail. On pense, sans même bien le savoir, à tous ces royaumes secrets, de campagne, de ville, ayant chacun son histoire, son effort, son entente à soi; à toutes ces maisons qui font la France; et l'on en aperçoit soudain la vie, quand la catastrophe, mettant tout à découvert, abat le maître-mur.

17 octobre. — J'avais parlé à G. L. d'un bruit qui court : l'ancien principal du collège aurait été tué à la tête d'une compagnie de Sénégalais, dans la Sarre. G. L. craignait que ce ne fût vrai. Je

ulais penser qu'il ne s'agissait que d'une blessure. Dès qu'elle a ssé par plus de trois personnes, la nouvelle d'une blessure de- nt une nouvelle de mort. Comment croire que celui que nous ons connu soit précisément au nombre des morts, qui semblent s peu nombreux ? Comment supposer que c'est à lui, notre voi- et ami d'hier, que Jean Giraudoux faisait allusion, — « l'un eux a déjà disparu... » — lorsqu'à propos de la rentrée, l'autre ır, il parlait aux élèves de leurs maîtres dans la guerre ?

Mais est arrivée une carte de deuil... *ont la douleur de vous faire rt de la mort du capitaine Robert Labare, Principal du Collège lbert, à Cholet, tombé au Champ d'Honneur le 15 septem- e 1939, à l'âge de 42 ans...*

Priez Dieu pour lui !

F. A., qui a été ici l'un de ses professeurs, me parle de lui avec ıe espèce d'émotion, d'emportement. Oui, il était à la fois lettré homme d'action : une façon riante et décidée de prendre les oses, mariée à un goût vif pour les lettres. Je le revois, bref de lle, pliant l'épaule et riant, près d'une porte verte où pend une nnette, dans des branches de rosier tout étoilées d'églantines unes. Il avait un visage ferme et sain, très jeune, d'homme de voir : un homme qui s'est bien saisi de la vie, entre sa femme ses enfants, un éducateur, si l'on veut, un de ceux qui ont la ssion d'élever, parce qu'ils ont vu où est la santé, où est la vie, que ce n'est pas une duperie de sacrifier beaucoup pour les leindre. C'est le prix même donné à la vie, qui fait que de tout n sens et de tout son sang, on accepte d'aller à la mort. S'enga- r ainsi, se donner ainsi. Et F. A. a raison en fin de compte : en de plus grand à léguer à ses enfants qu'un tel exemple.

Je pense à ce premier mort. Il est encore sur le seuil, près des anches de roses; il me serre la main : dans la rue poussiéreuse se décalque le tuilage ondulé du petit mur, il s'en va vers l'om- e d'une maison et vers le soleil. Brusquement, sur le souvenir, mbe une lumière.

29 octobre. — Le capitaine G., à peine convalescent, après un os accident, vient chercher ses enfants d'abord expédiés en ıvergne. Il sert dans un bataillon alpin de forteresse, après avoir rvi dans la Légion Étrangère, dans la Légion Syrienne, partout ı l'on se battait, et être retourné à la vie civile. Un Méditerra- en plein d'allant, plein d'indulgence, trapu sans être entassé, nt les traits fortement découpés semblent à la fois décidés et bonnaires. Ils deviennent plus décidés et débonnaires encore lors- 'il parle de ses hommes.

« Des hommes choisis ? Je ne pense pas. On mobilise sur place. ıi des gens du pays, des montagnards; j'ai aussi trente croupiers Monte-Carlo. Et tous, tous, ils sont au-delà de ce qu'on pou- it souhaiter. Ils voient les choses, n'est-ce pas ? Cette année, la

Pologne. L'année prochaine, ç'aurait été notre tour. On nous ava déjà mobilisés deux fois; voilà la troisième. Nous avions fini p nous connaître tous. Quand nous nous rencontrions en vill nous nous serrions la main. « Au revoir, mon capitaine! — A revoir, oui, mais ici, pas là-haut! » Et il a fallu retourner là-haut.

« J'en vois un, l'autre jour, qui travaillait manches retroussée — ils font des abris dans la montagne, à la pioche, à la barre mine. D'ici, du poignet droit jusqu'à la saignée, il avait eu bras ouvert. « Qu'est-ce que tu as là ? — Ce n'est rien, mon cap « taine, c'est de l'autre guerre. Une blessure avec invalidité « 35 %). — Ça doit le gêner pour travailler? — Quand il faut, on « plus doucement, mon capitaine. — Mais, dis donc, est-ce que t « peux porter la mitrailleuse ? — Oh! ça, mon capitaine, soy « tranquille. Je la porte, la mitrailleuse. Vous pouvez être sû « certain qu'avec moi elle ne restera pas en arrière. » Je lui donné un autre poste. Mais voilà les hommes. Les mobilisés l'intérieur, il peut y avoir un peu de flottement tant qu'ils so à l'intérieur. (Cela se voit à la tenue. Quand la tenue n'est pas qu'il faut qu'elle soit, impossible qu'une certaine tenue du mor soit ce qu'elle doive être.) Dans les lignes, vous pouvez être sû que tout est sans flottement. »

Toussaint. — Nous sortons tard; il fait encore beau, mais soleil est bas, il y a déjà une fraîcheur dans l'air. Longé la voi passé la Dore sur le pont du chemin de fer où les enfants ma chent en tapant des pieds et en faisant le plus de bruit possibl Un grand plaisir un peu terrifiant, c'est de descendre au bord la rivière et de se placer sous le pont même, quand un train pass au-dessous du tablier de fer, de sorte que le grondement vous en plit les oreilles. Ce goût de l'être humain pour ce qui est bruyan à défaut de ce qui est dramatique... Une salve, c'est déjà une r jouissance. (Surmonter la peur agrandit l'être. « On jouit bien soi-même dans le danger », dit Stendhal. Il ne faut pourtant p que l'homme prenne pour vocation première ce courage qui n'e que le moyen de sa vocation.)

Nous descendons le remblai; la piste, au long des fils de fe côtoie un maigre bosquet d'acacias et de ronces. Les prés monter d'une herbe couchée, mouillée, fanée, où dorment des goutt d'eau. De la côte, on voit, comme si elles emplissaient la vallé bandes sur bandes, des masses de peupliers, — non pas les pe pliers en flèches, d'autres, plus amples, — de Suisse ou d'Itali tout un ample bocage en ruban, d'un vert qui tourne au jaun transparent, fragile, aérien. Et puis, plus loin, pas très loin, front de montagne, surtout le large mont du N.-E. avec ses ve sants de bois, ses cassures de roche, et sur les longues cimes pierre, dans le bleu si limpide de l'air même, deux massifs nuées en bouillons de neige. La finesse des détails, — un villa de trois fermes sur un replain, le fil d'un sentier, une clairiè

ui fait pelouse, au cœur des bois, par là-haut, — le rose de cer-
ines pentes de fougères, ce bleuissement d'espaces entiers sous
s taches de l'ombre, tout cela, ce soir, fait beaucoup pour ces
ntons. Il y a là quelque chose à la fois de familier et de loin-
in, de proche et de soulevé. Un silence, une pureté qui serrent
cœur. Grand aspect de la terre, triste, en cette première soirée
novembre, et cependant non point triste, si beau, si clair. Une
istesse d'épreuve, une mélancolie sans nom, mais qui élargit
ut. L'air a fraîchi encore. Je songe particulièrement à Alain M.,
ui est poète. Il semble que cette montagne l'attende comme *le*
allon, du fond des temps, avait attendu sa mère, qui a écrit sur
pays même des poèmes inoubliables.

L'épreuve, là-bas, dans les plaines de l'Est, n'est-ce pas sa mon-
gne mystique ? Il écrit, il prie, il aime les âmes. Il sera de ceux
ui aideront à rebâtir un monde habitable.

11 novembre. — Relisant *Tête d'Or* en 1915, j'avais été frappé
r une vision quasi prophétique. La ruine, le ravage dans le
ng, dans le pétillement du feu. Les champs dévastés, les hom-
es qui jonchent les routes, les fleuves de pierres qui s'effondrent,
s clochers pleins de cloches qui s'abîment...

« Cette masse en armes qui descendait dans une effroyable ordon-
nce et par lignes successives, les colonnes profondes qui d'un
ul pas
S'avançaient à travers les plaines et les vallées, et le défilé inter-
inable des canons... »

Mais voilà que soudainement cet ennemi se retire frappé de ter-
ur. Alors qu'il semblait n'y avoir plus pour nous d'espérance,
fuit! il part! il se retire!

« Nous avons levé cette armée, étant entrés dessous,
Et nous l'avons jetée comme un tonneau de l'autre côté,
Renversant un immense tumulte d'hommes
Sur la terre et dans les rivières bordées de roseaux. »

Seule et singulière précision, il n'y a là pour fixer l'imagination
e ce mot de Marne :

« O la Marne dorée,
Où le batelier croit qu'il vogue sur les coteaux et les vignes, et
maisons aux faîtes de plâtre, et les jardins où le linge est
ndu! »

Aujourd'hui, 11 novembre, la radio annonce que les Allemands
nt sans doute cette nuit même envahir la Hollande, la Belgique.
r le soir, dans *Feuilles de Saints*, je relis *Saint Martin*. Comme
a prend aussi force de vision, de prophétie :

« C'est en vain que tu as fait ton bien déjà de toutes ces riches ses en paquets et de toutes ces moitiés de peuples mal avalées!

Il n'y a aucune paix pour toi tant que ton affreux trésor es menacé.

On ne t'ôtera pas de l'esprit que le monde tout entier est à to parce que tu es au centre.

Il n'y a pas de paix possible pour toi avec tout ce que tu n'a pas mis dans ton ventre.

Tous ces biens mal acquis en toi bougent et ne te laissent poin de repos.

Ils ne te furent pas plus nécessaires jadis, et davantage légitime que ceux-ci qu'à présent il te faut,

L'expansion à droite et à gauche de tes ailes et l'avancement d ta bouche jusqu'à la mer!

Ceins tes reins une fois de plus! Prépare-toi, prends les arme une fois de plus, Ange hideux tout pressé et replié dans le centr de la Terre! »

Et encore ceci qui semble tomber droit sur le pacte avec Staline

« A tout ce que tes adversaires ont de pire propose ta complicité

Rien ne fut omis, c'est bien. Ce qui dépendait de toi, tu l'a fait en conscience :

L'heure est venue, en avant! Ce qui t'attend, tu le sais d'avance

C'est l'enthousiasme de la mort qui t'a pris, comme d'autre l'espérance!

Ce dont il s'agit pour toi, tu le sais, ce n'est pas de vaincre c'est de mourir.

C'est la mort seule que tu apportes avec toi et c'est la mort seul qui peut combler ton désir. »

De tout notre être il nous faut refaire notre force pour qu'u jour le monstre jeté contre nous, affreusement, renonçant à nou forcer, se retire vers soi-même. Et qu'alors s'ouvre un 11 novem bre, frère du jour de 1918, où « l'Allemagne a capitulé à voi basse ».

30 novembre. — C'est vrai que tout ce qui est nécessaire pou aller, pour agir, pour vivre, enfin, est donné *par surcroît.* Fair humblement l'acte de confiance. Les forces sont données, lors qu'elles sont nécessaires, comme les paroles aux apôtres, qui n'a vaient pas à les préparer d'avance. Un des mots qui m'a le plu frappé, après l'autre guerre, ç'a été celui d'un paysan : « On n'au rait jamais cru qu'on aurait été ceux qu'on a été. »

HENRI POURRAT.

DOCUMENT

Un discours de M. Serrano Suñer

Le 31 octobre dernier s'est constitué en Espagne la Junta política de la Falange Española Tradicionalista y de las Jons. *Le soir, après avoir pris possession de la présidence du nouvel organisme, M. Ramón Serrano Suñer, ministre de l'Intérieur et beau-frère du général Franco, a prononcé un discours radio-diffusé pour faire connaître à l'opinion espagnole la situation exacte du pays après plus de deux ans et demi de guerre civile et pour lui préciser les tâches qui s'imposent à la nation. On trouvera ici les passages les plus caractéristiques de cet exposé parfois confus, mais souvent courageux, aussi instructif par ce qu'il suggère que par ce qu'il exprime, où l'orateur n'a craint ni de souligner les défauts traditionnels du tempérament national ni de mettre sous les yeux de tous un tableau chargé de sombres couleurs. Rappelons que la* Falange *nationale-syndicaliste est aujourd'hui le parti unique qui doit former l'armature du nouvel État espagnol.*

La *Junta de la Falange Española Tradicionalista y de las Jons* vient de se constituer. Son caractère et sa tâche, consignés dans ses statuts, ont été indiqués par le *Caudillo* lors de son discours au couvent de Las Huelgas à Burgos, quand il a dit qu'elle formerait son conseil politique le plus élevé dans la constitution du nouvel État et dans l'élaboration de la révolution espagnole, et qu'aucun grand problème de ceux-ci ou du Mouvement (*national-syndicaliste*) n'échapperait à sa connaissance...

Pour ce travail qui nous incombe plus directement, mais qui requiert le concours de tous les militants, il faut retrouver l'enthousiasme ardent de la première heure, avec le

sentiment de la responsabilité que le présent impose — mais sans que l'enthousiasme implique une prétention irréfléchie, ni le sens de la responsabilité un conformisme total devant tout conventionnalisme borné. Il n'échapperait à personne que l'occasion est décisive, et qu'on encourrait une immense responsabilité à la laisser passer, en n'agissant pas avec la rapidité, la méthode et l'opportunité indispensables. Il faut pour cela se rendre compte que les choses ne sont ni tellement faciles qu'on puisse les faire à la cavalière, de n'importe quelle façon, avec le manque d'exactitude qui marque l'à peu près, ni tellement difficiles qu'elles en deviennent inabordables...

Ce qu'il faut avoir, c'est un sens total de la patrie, de la vie, de l'histoire, et quand nous avons dans l'âme ce sens clair il nous dit en chaque circonstance ce que nous devons faire et ce que nous devons préférer. Le contraire serait arbitrisme[1] pur, et c'est un danger qui, dans notre pays, offre de graves tentations aux personnes ingénues qui sont assez modestes pour ne pas se consacrer à réfléchir, mais qui ne le sont pas assez pour s'abstenir de faire connaître le résultat de leurs appréciations superficielles, qui improvisent des solutions pour toutes choses avec la plus sympathique des candeurs, et qui, sans penser au danger des opérations *in anima vili*, sont toujours disposées à employer avec peu de réflexion des procédés élémentaires et directs.

Il faut parer à ces risques, exiger avec une inquiétude pressante et affirmer en Espagne un sentiment et un esprit d'intégralité, une conscience totale de la nation, contre le mal chronique et éternel de l'opposition systématique, produit d'un sentiment de partialité, de groupe et de caste. Notre histoire présente de nombreux exemples d'occasions favorables perdues par cet esprit anti-unitaire, individualiste et particulariste, qui rend vain tout mouvement généreux. Des voix malicieuses, des ennemis secrets, des traîtres à la patrie avivent ensuite toutes les possibilités de discorde. Si cela arrivait maintenant, toute la gloire de la

1. On donne en Espagne le nom d'*arbitristas* aux personnes qui sont toujours prêtes à présenter quelque plan merveilleux pour résoudre les problèmes publics, en particulier les problèmes financiers (N. T.).

ierre se trouverait dissipée, et nous aurions tous une part : responsabilité dans ce qui est le plus grand des crimes : stérilisation de la victoire...

... l'ivresse du triomphe, qui a souvent ruiné de magni-ques possibilités d'avenir, est suivie parfois d'une désillu-on ou d'une inquiétude devant la foule de difficultés et problèmes qui sont la conséquence inévitable de la ierre. Que nous vivions des temps difficiles, il serait ab-ırde de le nier tant la chose est évidente, mais la cause ces difficultés n'est pas moins claire : ... une économie évastée par l'obstination criminelle des rouges à prolonger guerre, les zones de culture de céréales et de légumineu-s réduites de 12 %, avec une diminution équivalente de production agricole, un problème de transports écrasant ır suite d'une diminution de 40 % dans le matériel ferro-aire et d'une proportion beaucoup plus forte dans le ma-riel de traction mécanique sur route, des pertes sur le arché extérieur, des dommages dans l'industrie, la res-iction à cause de la situation internationale (bien que la ıose ne soit que passagère), d'autres disponibilités, tout la engendre de graves et vastes difficultés dans le ravi-illement national.

Dans le domaine économique, la fin de la guerre a en-aîné une augmentation extraordinaire des besoins et de consommation, sans aucun apport des régions dernière-ent libérées, où nous nous sommes trouvés devant une oduction nulle et une absence complète de stocks et de serves. Et cette disproportion entre les stocks et la con-mmation a eu comme conséquence le déchaînement d'une éculation avide.

L'approvisionnement normal de l'Espagne exigerait o.000 wagons de blé pour la distribution de cette denrée travers toutes les provinces. Les stocks dont nous dispo-ns aujourd'hui sont loin de couvrir les besoins de la con-mmation. La mauvaise récolte a entraîné un déficit dans production de l'huile; la diminution de l'élevage — cau-e principalement par l'anéantissement de cette activité ns la partie de la nation dernièrement libérée — est un it indiscutable, et elle a eu pour conséquence une insuf-ance telle de la production laitière qu'avec le milliard millions de litres dont nous disposons actuellement nous

n'arrivons même pas à couvrir le quart des besoins; en l
gumes secs et en riz, la consommation annuelle s'élève
600.000 tonnes, et nous avons un déficit initial de 120.00
et, pour une consommation de sucre de 300.000 tonnes, u
déficit de 180.000.

*Après les difficultés d'ordre économique, l'orateur pas
en revue les difficultés d'ordre moral nées d'une guer
civile dure et prolongée, en particulier « les tendances re
tauratrices de ceux qui ont connu un ordre ancien, sauv
gement détruit, mais qu'il n'est plus possible de rétablir
qu'il faut rénover, l'hostilité... que suscite tout régim
naissant », le jeu des intérêts exaspérés et rebelles à la di
cipline, et il ajoute :*

Pour résoudre tout ce problème, de quoi disposons-nous
D'un État maltraité dont nous n'avons recueilli que l
restes. Les hommes du temps qui naît coïncident avec ceu
du temps qui meurt et travaillent encore avec de vieux o
tils...

Dans la lutte contre ces maux, une place essentielle r
vient au Parti... en lui nous avons foi. Mais cela ne ve
pas dire que nous soyons satisfaits de lui. Nous ne perdo
pas de vue l'épuration de la *Falange*. Tous dans le par
doivent posséder deux vertus essentielles, indispensables
clarté et loyauté.

Il est nécessaire de fixer une règle juste et précise po
que la *Falange* élimine tous ceux qui ne figurent pas da
ses rangs par amour de l'Espagne, mais simplement po
satisfaire des aspirations immédiates ou servir des dessei
hostiles. Mieux que personne nous nous rendons compte
l'urgente nécessité de cette épuration totale. La *Falan*
n'est pas épurée, mais, comme elle est pure, elle revend
que pour elle-même le monopole de sa propre épuration

*L'orateur finit ensuite par un appel à la discipline, d
considérations sur la position de l'Espagne devant le co
flit européen, et l'évocation du fondateur de la* Falang
José Antonio Primo de Rivera.

OTTAWA

HISTOIRE ET LETTRES

HENRI GUILLEMIN. *La Politique de Lamartine.* II.

L'épreuve du Pouvoir... : « Ce qui s'est fait depuis que j'ai consenti à laisser mon nom dans la Commission Exécutive, c'est Dieu seul qui l'écrira au livre de mes décharges... Cela ne sera beau et compris que Là-Haut. »

J.-R. PALANQUE. *Histoires de l'Église* (à suivre).

Un jugement d'ensemble sur les histoires récentes de l'Église. Dans cette première partie : le manuel de l'abbé Morçay ; l' « explication » de M. Lesourd ; la « Bibliothèque catholique des sciences religieuses ».

CHRONIQUES

Le cinéma pendant la guerre, par P. VILLOTEAU.

Le mois artistique, par G. P.

La Politique de Lamartine[1]

(II)

Les élections ont eu lieu en juillet 1842. Lamartine a pu mesurer les progrès de son prestige, l'énorme avance qu'il a réalisée à gauche : sur 311 votants, dans sa circonscription mâconnaise, il a vu 245 suffrages se porter sur lui. Un journal de gauche se fonde en Saône-et-Loire, et Lamartine, qui essaye d'abord dans sa petite patrie l'efficacité de sa nouvelle tactique, constate qu'elle réussit merveilleusement; cette gazette, *Le Progrès* (dont le premier numéro paraît le 3 novembre 1842), se déclare « publiée sous les auspices des députés de l'opposition du département », et, dans l'article inaugural, le rédacteur en chef s'écrie en parlant de Lamartine : « Nous, hommes de progrès, nous l'acceptons, nous le nommons notre guide ! »

A ses vieux amis, à ses proches, Lamartine explique sans détours sa manœuvre : « Je deviens, dit-il à Montherot son beau-frère, le La Fayette de l'opinion, comme dit le populaire, en attendant que je devienne le Casimir Périer de l'ordre » (20 février 1842). A La Grange : « Vous ne savez pas ce que c'est qu'un aristocrate tendant la main à une démocratie impuissante, tombée dans le fossé. C'est le beau rôle depuis Rome jusqu'à Mirabeau » (28 novembre 1842); à Desserteaux, il propose même cette saisissante image qu'on le verra

1. Voir *La Vie Intellectuelle* du 25 novembre 1939, pp. 236 ss.

eprendre publiquement à la tribune de l'Assemblée, le 2 juin 1848, lorsqu'il abattra ses cartes : « Il faut s'ap-rocher de la foudre pour la soutirer et la diriger » o mars 1843) [2].

A la Chambre, le 27 janvier 1843, d'une manière en uelque sorte officielle, Lamartine annonce à la gauche u'il entre dans ses rangs. La gauche à la fois se félicite s'inquiète. Cet allié magnifique, n'a-t-il pas de bien randes ambitions ? On lui fait savoir, dans la presse pérale, qu'on est fort honoré de le compter désormais rmi les défenseurs des idées démocratiques, mais que s places de commandement sont prises. Barrot, en rticulier, n'est pas rassuré. Il est le chef de l'opposi-on la plus avancée, et il lui semble bien que Lamar-ne veut le supplanter. Il n'a pas tort; et il n'a pas tort n plus de se sentir un peu débile en face de ce concur-nt prodigieux. D'ailleurs, Lamartine l'a tout de suite passé dans ses revendications ; et le *Progrès de ône-et-Loire,* aux ordres du député de Mâcon, entame offensive sans tarder : « L'opposition se croise les as ! » jette, en première page, le *Progrès* du 9 avril; ivent ces propos significatifs : « L'opposition semble chée de recevoir des leçons d'un nouveau venu qui clame plus qu'elle n'osait demander [...]. M. Barrot a jamais eu l'énergie que comportaient sa position et

2. Dans un article du *Pays,* le 27 avril 1851, il se justifiera de me en disant : « Les démocraties sont souvent jalouses, turbu-tes, tyranniques; on ne peut les modifier dans un bon sens, les dérer, les gouverner qu'en s'y mêlant et en y faisant contre-ds à la démagogie. » Le 10 février 1843, il avait déclaré égale-nt au comte de Puymaigre : « Il n'y a de force contre l'anar-e, aujourd'hui, que dans la liberté. » Dans sa *Lettre aux Dix partements* (25 août 1848), il dira à ceux qui lui reprochent ses itiés d'extrême-gauche : « Vous ne voulez pas que j'aie eu de tacts avec la lave? Et comment donc l'aurais-je dirigée si je ne ais pas touchée ? »

son talent »; et déjà, dans un article du 9 mars « M. Barrot doit vouloir, en 1843, ce qu'il réclamait en 1838, et par conséquent ne pas se séparer de M. de Lamartine qui veut ce que demandait M. Barrot » (à savoir l'abolition du cens, l'indemnité parlementaire, l'élection par les « capacités »).

Ce Lamartine, pensent les députés, a tout de même des façons bizarres! Il parle un langage que l'extrême gauche elle-même estime imprudent, et depuis juin 1842 il siège à la première place, en commençant par la droite, du premier banc de l'extrême droite [3]. Que veut-il donc? où va-t-il? Que signifie cette « indépendance énigmatique »? (*Mémoires politiques.*) Il attaque en toute occasion l'inertie du gouvernement, mais il se dérobe si l'on fait mine de le pousser à constituer un ministère. Les républicains, c'est-à-dire ceux qui trouvent Barrot timoré, se mettent à espérer en lui; les légitimistes continuent à penser qu'au fond il est des leurs; pourquoi siégerait-il où il siège s'il n'était pas encore, en secret, l'homme des Bourbons? Mais Lamartine juge excellente cette grande attente confuse et contradictoire autour de sa personne. « Le parti républicain et le parti légitimiste me demandent à l'envi de les conduire, écrit-il à sa nièce Valentine, le 9 février 1843. Ils vont me faire une grande force d'ici à cinq ans. » Quant à entrer au pouvoir, il s'en gardera bien pour l'instant! « Mon isolement est un capital que je ne dépenserai pas légèrement » (à Champvans, 24 février 1844); « Je ne serai point ministre avant cinq ans; je vais me rendre impossible pour être puissant et nécessaire plus tard » (à Lagonnès, 12 décembre 1842).

3. « Cette place, avait confié Lamartine à Champvans, 16 juin 1842, est l'objet de mon ambition depuis dix ans [...] c'est de la haute politique pour moi que ce banc et cette place.

La hâte n'est pas indispensable, en effet, et une par-
e de la force de Lamartine c'est sa patience. « Je sais
ù je tends, dit-il à Ronot (17 février 1842), comme la
oussole sait le pôle »; et au saint-simonien Arlès-
Dufour : « J'ai un but [...]; personne ne le sait, excepté
noi; j'y marche au pas que le temps comporte » (4 juil-
et 1843). « Le temps est à nous, écrit-il encore à La
Grange (28 novembre 1842); le jour où les joueurs de
gobelets de 1830 auront perdu la dernière partie avec
eurs cartes sales, nous serons les maîtres. » Ces joueurs
le gobelets, c'est « Guizot, Molé, Thiers, Passy, Du-
aure; cinq manières de dire le même mot » (5 octobre
842). Ces gens-là, d'ailleurs, affectent de tenir Lamar-
ine pour une girouette, un agité négligeable. Cuvillier-
Fleury, un dévot des Tuileries, répète à qui veut l'en-
endre : « M. de Lamartine a un transport au cerveau »,
t Guizot prononce avec un mépris hautain : « C'est une
nachine détraquée [4]. »

Cependant Lamartine poursuit son travail sur l'opi-
ion avec cette tranquillité précise que confère la certi-
ude. Il se constitue dans son département, à Paris, et
peu à peu dans toute la France, l'immense armée dont
l a besoin en vue des « jours de grand péril » (à Dubois,
mars 1843); « Il faut que les uns déteignent leur dra-
peau trop foncé, que les autres teignent leur drapeau
rop pâle. Ne voyez-vous pas que cela se fait sous ma
lictée? » (A Beaumont, 17 octobre 1843.) C'est le seul
noyen, mais c'est le moyen sûr d'éviter « la République
orcenée des classes infimes » (*ibid.*). Le spectacle des
ntrigues à la Chambre l'écœure; cette « opposition pour

4. Journal de Cuvillier-Fleury, t. II, p. 320.

rire » des Thiers et des Barrot lui fait lever les épaules. « Je n'aime les farces qu'aux *Variétés* [...]. J'attends et j'écris les *Girondins* » (à Champvans, 24 novembre 1844).

*
* *

Cette *Histoire des Girondins,* il l'a entreprise dans l'été de 1843. La nécessité de trouver de l'argent l'avait poussé, d'abord, à « ce travail de librairie », mais s'il a choisi d'écrire ce livre-là plutôt qu'un autre, c'est qu'il y voit aussi un avantage inappréciable pour sa politique. Cette œuvre qu'il entame, bien loin d'être un monument mort, bâti sur des morts, ce sera comme une épopée ardente, comme une flamme d'où partira l'incendie. « Il y a trois siècles qu'il y a eu une Révolution Française, s'écrie-t-il dans une lettre à Champvans, le 22 janvier 1845; personne ne s'en souvient. » Il va s'employer, quant à lui, à faire que la France s'en souvienne, justement, et s'y embrase. Il dénonce, dans son journal de Mâcon (*le Bien public,* qui a succédé au *Progrès,* et que Lamartine dirige seul à présent), « la grande apostasie de la Révolution » (21 octobre 1844). Il veut, par ses *Girondins,* ressusciter « le feu sacré de 89 ». Il sait bien ce qui nuit à l'idée républicaine : c'est que, dans le peuple sage des campagnes et dans la bourgeoisie peureuse, on confond la République avec la Terreur. Il faut donc « distinguer les principes de leur application fautive ou de ce qui fut même, dans le fait, leur négation ». Il faut montrer la pensée de 1789 « pure des alliages de sang et de sophisme » dont les terroristes l'ont souillée [5]. Son *Histoire des Girondins,*

5. Ces mots sont tirés d'un canevas d'article que Lamartine avait préparé lui-même pour quelque journaliste ami, sur l'inten-

c'est « un discours en huit volumes » adressé à la nation [6].

Lamartine ne va presque plus à la Chambre. A quoi bon ? La comédie qui s'y joue n'intéresse plus personne. Quand il y parle encore, c'est, selon sa formule, « par la fenêtre » et par-dessus la tête des fantoches qui mènent dans ce champ clos leurs petites batailles misérables. Il peut se permettre maintenant ce dédain, dont il ne fait plus mystère, pour les jeux du Parlement; sa situation politique personnelle, dans sa circonscription, est devenue, avec les années, d'une telle puissance quasi dictatoriale qu'aux élections de 1846 nul n'a songé même, à Mâcon, à se présenter contre lui. Il a été élu le 1er août 1846, par 320 voix sur 331 votants.

Les *Girondins* parurent du 17 mars au 11 juin 1847; les volumes étaient lancés deux par deux, comme des bombes; ils éclatèrent sur la France dans un fracas de foudre. Le succès de la vente dépassa toutes les prévisions. Le 20 mars 1847, Lamartine écrit à Ronot : « J'ai joué ma fortune, ma renommée littéraire et mon avenir politique sur cette carte ! [...] J'ai gagné mon petit Austerlitz! » « On dit partout, ajoute-t-il, que cela sème le feu dur des grandes révolutions et que cela améliore le peuple pour les révolutions à venir. Dieu veuille! » Le 18 juillet 1847, au cours d'un banquet gigantesque offert en son honneur, à Mâcon, il annonce au gouvernement de Louis-Philippe « la révolution du mépris ».

ion, le sens vrai, l'exacte portée des *Girondins*. Ce canevas manuscrit est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque municipale de Mâcon.

6. L'expression est de Jean des Cognets, *La vie intérieure de Lamartine*, p. 328.

Le lendemain, il écrit confidentiellement à sa femme : « J'ai été très ferme et assez prudent en paroles; j'ai été aux limites, et pas au delà. » Ces « limites » qu'il s'impose, il n'y a plus au delà que l'appel à l'insurrection. Or, Lamartine ne veut pas prendre, devant sa conscience et devant Dieu, la responsabilité de l'émeute d'où sortira la Révolution. Il veut être celui que l'on appelle au secours quand le péril capital est là; il s'interdit de prononcer lui-même les paroles qui jetteront des hommes à la mort. Casuistique un peu fallacieuse? Oui, sans doute, reconnaissons-le; Lamartine met tout en œuvre pour allumer les passions révolutionnaires; mais le dernier geste, il le laisse à d'autres; le cri qui lancera les troupes à l'assaut, il se refuse à le proférer [7].

Pourtant il a la fièvre; il croit à la démocratie, à la liberté plus fort qu'il n'y a jamais cru. Ce serait étrangement le trahir et le calomnier que de faire de lui un rhéteur seulement, qui jouerait à l'extrémiste, au républicain passionné, sans penser, au fond, à autre chose qu'à séduire les naïfs pour mieux les maîtriser. Ce calcul est en lui, très certainement. Il lui faut susciter l'enthousiasme, gagner les cœurs, s'assurer une popularité souveraine. Mais cette torche qu'il a saisie, elle le brûle lui-même; ces Constituants, ces Girondins, ces Montagnards dont il a fait revivre les visages et transmis les paroles, ils l'ont entraîné dans leur fougue. Il était, dès 1831, démocrate de raison; maintenant il la croit possible, la République, non pas dans un lointain avenir,

7. N'oublions pas non plus qu'en 1830 Lamartine a prêté serment à Louis-Philippe. Il a juré de « reconnaître, maintenir et bien conseiller » le gouvernement de Juillet. Ce serment qu'il a fait pèse sur sa conscience. Il ne veut pas aller jusqu'à le rompre; il ne veut pas renverser lui-même ce gouvernement qu'il a juré de maintenir; alors il charge autrui de cette besogne...

ais demain, mais tout de suite. Le 2 août 1847, il a ıvoyé à Circourt, vieil ami légitimiste et devant lequel n'a pas à feindre, ces lignes frémissantes : « On est s de cette réaction stupide qui dure depuis le 18 Bru- laire. Le feu couve. Si vous fermez une bouche [du olcan] à Paris, elle s'ouvre à Rome. Il y a une im- ense vérité en souffrance dans l'âme du monde, omme à la fin du paganisme. Cette vérité, c'est la rai- on humaine. » Et son rôle, à lui Lamartine, c'est « arborer énergiquement le drapeau de la révolution orale, civique, politique et religieuse... Dieu, depuis ente ans, semblait combattre contre lui-même. Il dai- nera enfin aider ceux qui veulent travailler pour lui! » n ce même mois d'août 1847, Lamartine déclare à argaud : « Nous commençons une grande bataille, la ataille de Dieu ! » (17 août 1847.)

Lamartine ne s'associe pas à la campagne des ban- uets. Invité de toutes parts, il se dérobe partout, sans onner d'ailleurs ses raisons véritables. Il s'excuse sur es engagements antérieurs, refuse à l'un en préten- ant qu'il a promis à l'autre pour ce même jour, et fina- ment ne va nulle part. Mais voici la rentrée des Cham- res pour la session de 1848. Le 29 janvier, Lamartine paraît à la tribune pour la première fois depuis dix- uit mois (son dernier discours datait du 10 juin 1846), c'est pour attaquer avec violence le gouvernement sur politique extérieure : vous avez contraint la France, t-il à Guizot, à une politique qui va « à l'inverse de sa ature »; vous l'avez faite « gibeline de Rome, sacer- otale à Berne, autrichienne dans le Piémont, russe à racovie, prussienne en Pologne, française nulle part, ntre-révolutionnaire partout ! » La gauche éclate en clamations. Lamartine vote contre l'Adresse au roi, déclare avec une audace menaçante : « Je vote ici

avec la voix et avec la main de mon pays tout entier! Le *Moniteur* signale que la gauche alors n'est plus seu à l'applaudir, mais que les bravos partent des « deu extrémités » de la Chambre. Le 11 février, on a évoqu la campagne des banquets, et le ministère prétend flétrir. Lamartine saute le pas; lui qui s'est tenu à l'- cart de cette agitation décisive, il se jette à présent tê baissée au combat : « Oui, il y a eu agitation! Oui, crois qu'elle était nécessaire! Pour ma part, j'en assum la responsabilité! » Et pour finir, il crie : « Souvene vous du Jeu de Paume ! »

Le gouvernement interdit le Banquet réformiste d XIIe arrondissement. Les oppositions se réunissent, concertent ; c'est bien la coalition qui recommence mais, cette fois, Lamartine n'est plus l'homme qui d nonçait, dix ans plus tôt, cette « monstrueuse allian des contraires ». Pourquoi ? Parce qu'il est maintena terriblement fort et qu'il va pouvoir jouer ce rôle chef qu'en 1838 il n'était pas encore en mesure de teni L'opposition vacille, nul n'ose plus aller de l'avant. L martine tremble d'indignation et d'impatience. Le m ment est venu de jouer le tout pour le tout. Le 21 f vrier, dans une lettre nerveuse, hâtive, il raconte Charles Rolland, un jeune Mâconnais, républicain fan tique, ce qui vient de se passer à la réunion de l'oppo tion; Lamartine y a pris la parole avec feu : « J'ai di Vous nous parlez de baïonnettes ? Sachez que c'est moyen de nous enlever notre sang-froid et de nous te ter par le péril! Quant à moi, je le dis tout haut : S'il a des balles dans les fusils, il faudra que ces balles b sent ma poitrine pour en arracher le droit de m pays! » « Nous sommes à la bouche du canon », ajou t-il. Plus tard, dans ses *Mémoires politiques* (1863),

'accusera, comme d'une faute grave, et qu'il ne se ardonne pas à lui-même, de ces propos d'insurrection, e cette « impulsion téméraire » donnée aux coalisés en évrier 1848. Trois jours plus tard, en effet, c'était l'é-neute. L'heure que Lamartine attendait depuis 1830 enait enfin de sonner.

*
* *

A dater du 24 février 1848, Lamartine entre dans Histoire. Nous pouvons aller vite; les grands faits ont connus. Ce qui l'est moins, pourtant, c'est la pen-ée profonde de cet homme sur lequel, pendant plus de ois mois, seront posés tous les regards.

« Une tempête ou rien », avait-il dit, le 10 octobre 841, à Champvans qui lui parlait alors, comme tout le onde, de son entrée au pouvoir. La tempête était là. Un grand flot de terreur me jettera au timon brisé »; ette prophétie qu'il avait jetée dans la même lettre se éalisait maintenant. Tout se passait ainsi qu'il l'avait révu et, de sa propre main, organisé. C'était une ruée 'espérances, d'invocations, d'adorations presque, à ses eds. Une espèce d'unanimité inconcevable, mais faite e combien d'illusions tout exprès suscitées et entrete-ues! Les prolétaires croient qu'il leur apporte la libé-ation; les légitimistes le bénissent d'avoir ébranlé le ône du roi illégitime et d'avoir contribué à sa chute; s préfèrent cent fois la République à Louis-Philippe, la plupart d'entre eux s'imaginent que Lamartine est là que pour préparer à Henri V un triomphal re-ur. Les catholiques ont oublié la mise à l'Index de *ocelyn,* ils ne se souviennent que de l'*Hymne au hrist*; les rationalistes songent aux pages des *Giron-*

dins sur Voltaire et joignent leur voix à cette formidable clameur qui fait de Lamartine le maître de la France. Ceux-là du moins ne se trompent pas sur Lamartine qui voient en lui le rempart vivant de la propriété. Kissilef, Chargé d'affaires de Russie, écrit à son gouvernement le 25 février : « Depuis hier, le pouvoir royal n'existe plus en France [...]. Tout le monde n'a qu'une crainte, c'est que le communisme ne soit plus fort que la République. » « Lamartine — ajoute Kissilef dans sa dépêche suivante — incarne la réaction inspirée par les sentiments conservateurs de toute la population aisée. » L'organe légitimiste *La Mode* exaltait le député de Mâcon comme un « homme providentiel » (1er mars 1848); Veuillot célébrait le grand citoyen qui, par son habileté autant que par son courage, « sauvait de l'anarchie une société en révolution » (*Univers* du 29 février).

Il s'agissait pour Lamartine de jouer serré. La grande affaire était d'empêcher de passer ces socialistes qui avaient fourni des soldats pour l'insurrection, et qui n'avaient fait la révolution politique que pour accomplir leur révolution sociale. Il fallait recommencer contre eux le coup qui avait si bien réussi en 1830 contre les républicains. Mais Lamartine entend s'y prendre d'une tout autre manière, infiniment plus souple. Rouvrons la *Politique rationnelle,* écoutons Lamartine exhorter les Français, en 1831, à bien comprendre ce qu'est au juste le gouvernement de Juillet : un pouvoir « sorti comme une dictature nécessaire plus contre l'insurrection que par elle », une « forteresse improvisée », un « abri commun dans la tempête », un « terrain neutre où tous les esprits se rencontrent »; « la question de dynastie et de personne n'est rien, disait-il, devant

l'immense question sociale ». Ces termes-là sont les mêmes, exactement les mêmes, que ceux qu'il emploie maintenant pour justifier, pour expliquer la République. Ce qu'il veut, c'est « rétablir sur une base inébranlable l'empire de l'ordre »; ces mots, il les a prononcés en pleine émeute, dans la Chambre envahie, le 24 février, tandis qu'il s'opposait de toute sa puissance à la Régence de la duchesse d'Orléans; une régence, c'eût été la promesse, la certitude d'incessants coups de force venus de la rue, la porte ouverte aux pires désordres. La République, au contraire, avec sa condition première, le suffrage universel, c'est le salut de la société. Le mot de République est assez prestigieux pour satisfaire les foules; ce cadeau va les combler et les désarmer en même temps; car dans la France telle qu'elle est en 1848, paysanne aux deux tiers, aux trois quarts, le suffrage universel, c'est la propriété sauvée, infailliblement; imagine-t-on les paysans donnant leur voix aux « partageux »? Quelle force colossale assurée désormais à un gouvernement qu'on ne pourra accuser d'être réactionnaire puisqu'il aura donné au pays la République et la liberté, mais qui, pour faire face aux revendications ouvrières, prendra son appui sur toute la nation! Tous auront la parole, les socialistes comme les autres, la majorité décidera. C'est la loi même des démocraties. Et Lamartine connaît d'avance le verdict de cette majorité. Il tient les socialistes au piège; cette République qu'ils ont demandée, il la leur ouvre, puis il les y incarcère; il en cadenasse sur eux la cage éblouissante; qu'ils poursuivent leur propagande! Nul ne s'y oppose; la République c'est la liberté. Qu'ils s'essayent à convertir la France. Quand ils auront avec eux la majorité des électeurs, alors le pouvoir passera normalement dans leurs mains... Mais Lamartine la connaît, sa France

rurale, et il sourit; s'ils s'avisent, par contre, de ne pas jouer franc jeu et de recourir aux armes prohibées de la violence, ils se mettront d'eux-mêmes au ban de la liberté; ils auront trahi la République, et pour briser ces factieux Lamartine aura dans les mains une bien autre force que celle, dérisoire et toujours suspecte, dont pouvait user la monarchie; il aura la volonté nationale, la colère du pays et sa souveraineté décisive. « Il n'y a que la République, écrira en toutes lettres Lamartine en 1849, qui soit de taille à se mesurer avec le communisme et le socialisme armés » (*Conseiller du Peuple*, I, 59). La République, dira-t-il encore, c'est la forme politique « la plus conservatrice, ne l'oubliez pas, de la société »; le suffrage universel sert d'abord « à éventer les révolutions par l'issue qui laisse évaporer les volcans populaires »; il offre en second lieu « la force nécessaire pour défendre la société tout entière » (discours à l'Assemblée nationale, 6 février 1849, et *Le Pays*, 9 novembre 1851).

Qu'a donc réalisé Lamartine, le 24 février 1848? Le sauvetage « d'une société menacée dans ses fondements » et qu'il a « réfugiée dans la République » [8].

*
* *

C'était assurément du beau travai, et opéré de main de maître. Les choses n'avaient pas été très faciles dans les premiers jours. Le 24 février, Lamartine s'était bien

8. Discours à l'Assemblée législative, le 10 janvier 1851. Le 27 février 1848 il avait jeté à Valentine un bulletin de victoire : « ... la République que je fonde, et l'ordre que je sauve. » Cf. encore sa *Critique de l'Histoire des Girondins*, 1861, p. 25 : « C'était un sauvetage qu'il fallait organiser, sous le nom de République. »

appliqué à ne pas entendre le nom de Louis Blanc parmi ceux qu'on lui proposait pour la désignation des membres du gouvernement provisoire; mais Louis Blanc s'était imposé de force. Après tout, tant mieux! Lamartine comptait que cet homme serait peut-être plus aisé à manier ainsi, associé aux réalités du pouvoir, que s'il fût demeuré au dehors, à la tête de ses bandes. Puis ç'avait été, à l'Hôtel de ville, les pressions redoutables des ouvriers qui réclamaient « l'organisation du travail ». Lamartine avait payé de sa personne avec un très grand courage, risquant à chaque instant un coup de sabre ou une balle. Il avait tenu bon, écarté le drapeau rouge, et créé comme soupape à l'effervescence populaire une Commission du Luxembourg pour l'examen des questions sociales; cette commission n'était pas un ministère, et Lamartine comptait bien la réduire au rôle honorable et vain d'une Académie. En même temps et surtout il avait imaginé la formation d'une « garde mobile » composée principalement de jeunes ouvriers peu clairvoyants, convenablement payés, et tout dévoués à sa personne. Le légitimiste Circourt tient, dans ses *Souvenirs,* cette idée de Lamartine pour un trait de génie, car « c'était tourner les forces vives de la révolution démagogique contre sa propre extension [9] ». Ces prolétaires enrégimentés et soldés firent merveille, en effet, aux journées de Juin contre les affamés des faubourgs.

Si Lamartine tomba du pouvoir très vite, il importe de savoir qu'il ne dut aucunement sa chute à ses adversaires naturels, les socialistes, mais bien à ceux qu'il

9. Cf. Circourt, *Souvenirs,* I, 54. Dans sa *Lettre aux dix Départements,* Lamartine s'applaudira d'avoir créé cette garde mobile, « jeunesse de Paris arrachée à l'émeute, donnée à la loi ».

avait protégés et sauvés, les possédants. Un de ses plus grands soucis, dès le 25 février, avait été d'assurer, le plus tôt possible, les élections générales et de voir réunie à Paris cette Assemblée Nationale qui donnerait au gouvernement une force souveraine pour défendre efficacement la propriété. Les socialistes avaient tenté en vain de retarder la date des élections. Ils s'attendaient trop à être écrasés par la masse des députés conservateurs. Le 16 avril est-il bien, comme on le répète, l'effort décisif et le plus terrible que les socialistes aient entrepris pour empêcher la convocation de l'Assemblée bourgeoise? La lumière n'est pas faite encore sur ce qui se passa ce jour-là. En 1864, dans un paragraphe du *Cours familier de littérature,* Lamartine glissera une allusion étrange : « Le 16 avril 1848, dira-t-il, jour du salut, jour encore mystérieux de ma vie publique » et dont le monde ignore « le secret » [10]... Peut-être, tout de même, pouvons-nous maintenant entrevoir la vérité : Lamartine provoquant lui-même cette manifestation populaire (grâce aux émissaires gagés qu'il avait dans les clubs) afin de la faire avorter et de mobiliser, pour la première fois, la garde nationale contre les forces ouvrières, de manière à les décourager désormais par l'intimidation. Ledru-Rollin, jusqu'alors, hésitait à se déclarer contre l'extrême gauche; le 16 avril, Lamartine parvient à mettre dans son jeu ce collègue rebelle; Ledru-Rollin prend peur et passe aux défenseurs de l'ordre; par ailleurs, Paris était privé de troupes depuis la Révolution; et dès le lendemain du 16 Lamartine est en mesure de faire rentrer les régiments. La garde nationale, incertaine jusqu'à ce jour, a crié d'une seule voix :

10. Cette phrase parut en mai 1864 dans l'Entretien 101 du *Cours familier* (t. XVII, p. 321).

« A bas les communistes! » Le 20 avril, avec un accent de triomphe, Lamartine peut écrire à ses nièces : « Les grands dangers pour la patrie et pour la propriété sont conjurés ! »

Dans son duel avec les socialistes, Lamartine a été le plus fort; mais la bourgeoisie va le renverser. Les élections se sont déroulées admirablement. Prêtres et châtelains, dans les campagnes, ont conduit au scrutin, en colonnes, les paysans; l'Assemblée est conservatrice. Mais voici que reparaissent dans son sein, à Paris, bon nombre de ces députés mêmes qui furent les collègues de Lamartine, sous Louis-Philippe, et qui le haïssent d'être ce qu'il est. La bourgeoisie reste effrayée, l'argent se cache; le 5 %, coté 116 francs le 23 février, est tombé à 89 francs; les actions de la Banque de France ont glissé de 3.200 à 2.400 francs; beaucoup d'industriels ont fermé leurs usines et décidé, pour les rouvrir, d'attendre des temps meilleurs. Le bruit commence à courir, dans la bonne société, que Lamartine est un ambitieux sans scrupules qui pactise avec les socialistes pour se maintenir au pouvoir. L'Assemblée lui offrirait bien la dictature s'il prenait position, avec violence, contre la gauche; mais c'est précisément ce que Lamartine entend ne point faire, car il veut une politique sociale de lucidité généreuse qui rendra aux ouvriers leur condition plus tolérable; il ne veut pas de cette guerre ouverte au prolétariat que la droite attend de lui. Il lui faut Ledru-Rollin à ses côtés, au pouvoir, pour garder la confiance des républicains [11].

11. Lamartine avait tenu à faire élire Ledru-Rollin en même temps que lui, en Saône-et-Loire. Le *Bien public* du 11 avril 1848 contenait les lignes suivantes : « Nous n'avons pris parti pour personne; nous nous sommes fait une loi de respecter la volonté du pays. Nous n'avons encore recommandé que la candidature de M. Ledru-Rollin dont la nomination est désirée par M. de

L'Assemblée s'est réunie le 4 mai. Le 10 mai a eu lieu la désignation des membres de la Commission Exécutive qui succédera au Gouvernement provisoire jusqu'au jour où la Constitution sera votée. Lamartine a supplié l'Assemblée, le 9 mai, de ne pas « laisser en dehors du gouvernement des droits, des souffrances, des exigences légitimes ». Il sait qu'il se perd, en agissant ainsi, aux yeux des députés bourgeois ; mais il pense qu'il les sauve en même temps. Il accepte ce discrédit qui va l'accabler, mais il faut à tout prix qu'il empêche ces aveugles de préparer, par leurs folies, d'inévitables émeutes ouvrières. Il leur fait savoir qu'il refusera d'entrer dans la Commission Exécutive si l'on ne désigne Ledru-Rollin pour y siéger en même temps que lui. Lamartine — que dix départements ont envoyé à l'Assemblée et qui a été plébiscité par deux millions d'électeurs [12] — n'est plus, le 10 mai, que le quatrième des cinq membres du nouveau gouvernement; 725 voix ont nommé Arago, 715 Garnier-Pagès, 702 Marie; Lamartine n'a obtenu que 643 suffrages, et Ledru-Rollin arrive le dernier avec 458 voix.

C'est contre lui, maintenant, dans toute la bourgeoisie, une rumeur montante de haine. Le 15 mai, l'Assemblée a été envahie par des factieux qui ont essayé d'éta-

Lamartine. » Quelques jours après les élections, Ed. Dubois, intime ami de Lamartine, écrivait confidentiellement à l'évêque d'Autun : « Vous savez qu'il [Lamartine] redoute fort peu M. Ledru-Rollin; il l'appelle cavalièrement un *bon enfant* et un *farceur,* et il aime mieux l'avoir autour de lui et dans la Chambre que dans la rue. Il redoute, ou plutôt il redoutait beaucoup plus Louis Blanc, fanatique, orgueilleux, intraitable, mais aujourd'hui il est maître de la situation » (29 avril 1848, Archives épiscopales d'Autun).

12. A Paris, Lamartine avait été élu en tête de liste par 259.000 voix; en Saône-et-Loire de même, avec 129.879 suffrages.

blir à l'Hôtel de ville un gouvernement extrémiste. Une fois de plus, Lamartine s'est jeté au cœur du péril. L'ordre a été ramené en quelques heures. Tous les chefs socialistes sont désormais en prison ou en fuite. N'importe, il faut qu'on en finisse avec un prolétariat auquel la République a donné d'inopportunes espérances. « Les hommes vraiment politiques, écrit dans ses *Mémoires* (II, 135) Odilon Barrot, regrettaient qu'il n'y eût pas eu un conflit [un conflit armé, une bataille de rues, le 16 avril et le 15 mai], car alors la victoire eût été plus significative et plus féconde en résultats [13]. » De même, Normanby, l'ambassadeur d'Angleterre, qui voit chaque jour les gens de la meilleure société parisienne, constate dans son *Journal,* en mai, que tout le monde est « unanime pour affirmer que les affaires ne peuvent se terminer sans qu'il y ait un autre conflit dans les rues »; « s'il n'y a décidément pas moyen d'y échapper, ajoute-t-il, il est à regretter que ce conflit soit différé »; de cette tuerie pourra enfin sortir « quelque chose comme un établissement permanent [14] ».

On trouva le moyen de se débarrasser à la fois de Lamartine et des inquiétudes sociales, en poussant à la révolte les ouvriers des Ateliers Nationaux. Ces « fonctionnaires », Lamartine les avait habilement utilisés d'abord; ils avaient rendu, sans bruit, les plus grands services au gouvernement provisoire, le 17 mars et le 16 avril. Cependant, leur nombre s'était accru au point

13. Sénard, que l'Assemblée récompensera en le nommant président, avait fait tirer sur les ouvriers de Rouen, en avril. Il « donna l'ordre de commencer le feu, écrit Barrot (II, 148); nous ne pourrons qu'honorer un tel acte de courage civil, beaucoup trop rare dans notre France ».

14. Normanby, *Une année de révolution,* 1860, t. I, pp. 256 et 273.

qu'il avait fallu réduire la paye. Le mécontentement faisait d'eux une proie. « Nous marchons, écrit Lamartine à sa nièce, le 9 juin, sur un volcan d'émeutes soldées par les partisans de Bonaparte et des princes de la dernière monarchie. » Cette masse d'hommes, Lamartine aurait voulu l'employer à de grands travaux d'intérêt général. Depuis longtemps il pensait au rachat des chemins de fer qu'il se résignait mal à voir dans les mains de compagnies privées. Les conservateurs étaient résolus à s'y opposer par tous les moyens. Le 15 juin, Falloux apporte à la tribune de l'Assemblée sa « dénonciation foudroyante [15] ». « Veut-on, s'écrie-t-il, faire peser sur l'Assemblée le poids de la détresse publique?... Veut-on s'en servir pour exercer sur elle une pression au profit de quelque grande mesure telle que celle des chemins de fer? Veut-on, ou ne veut-on pas, cacher d'autres pensées? »

Le 23 juin, l'insurrection éclate dans les quartiers pauvres de Paris [16]. En vain Lamartine avait conjuré Cavaignac, ministre de la Guerre, de remplir toute la ville de soldats, d'installer des canons aux carrefours, de déployer formidablement la force afin de n'avoir point à s'en servir. Ses ordres n'avaient pas été exécutés; on voulait du sang, et une répression assez terrible pour que le prolétariat comprît que c'en était fini des rêves. Tandis que Lamartine s'avançait à cheval, faubourg du Temple, devant une barricade, pour chercher la mort, l'Assemblée prononçait la déchéance de la

15. Cf. Barrot, *Mémoires,* II, 244.

16. A treize ans de distance, dans sa *Critique de l'Histoire des Girondins,* et à une époque où il est devenu encore plus âprement antisocialiste, Lamartine écrit ces mots qui comptent sous une telle plume : « La justice n'est pas un hommage, elle est un devoir. Les socialistes furent innocents des fatales journées de juin » (p. 167).

Commission Exécutive et remettait tous les pouvoirs entre les mains de Cavaignac, son instrument. L'opération avait été conduite exactement ainsi que l'avaient conçue, préparée, mise au point Thiers, Montalembert, Falloux, Goudchaux le banquier et quelques autres.

Le soir même du 24 juin, Sainte-Beuve notait, ravi, dans ses *Cahiers* : « On peut dire de la chute de la Commission Exécutive, et en particulier de Lamartine : le pied leur a glissé dans le sang. C'est vrai, à la lettre, dans des flots de sang. » Quant à Lamartine, il écrivait, quelques jours plus tard, à sa nièce : « On a joué la comédie tragique de l'absence de troupes pour nous faire retirer » (1er juillet 1848). Et il ajoutait ces lignes graves et hautes : « Ce qui s'est fait depuis que j'ai consenti à laisser mon nom dans la Commission Exécutive, c'est Dieu seul qui l'écrira au livre de mes décharges... Cela ne sera beau et compris que Là-Haut. »

***

Précipité du pouvoir, abreuvé d'outrages et de calomnies, Lamartine n'est plus rien qu'un homme par terre et qu'on piétine. Il fait son métier de député, tout de même, stoïquement. « Je réaliserai, dit-il, le mot d'un orateur de nos premières Assemblées : la République serait possible si quelqu'un voulait être le second. Je serai le second, le troisième, le dernier, peu m'importe pourvu que la République soit bien servie et bien défendue [17]. » Il soutient Cavaignac, parce que Cavaignac c'est le pouvoir, et que c'est encore un républicain. Le 6 octobre, il intervient à la tribune, soudain; il réclame

17. Discours de Mâcon, 13 novembre 1848.

la désignation du président de la République non par l'Assemblée, mais par la nation entière. Croit-il donc qu'il a des chances, lui le discrédité? Non. Il voit, au contraire, la fascination qu'exerce sur les foules le nom de Bonaparte. Eh bien, soit! Que la France retombe à la servitude sous l'éblouissement d'un sabre puisqu'elle n'est pas digne de la liberté. Qu'elle le dise tout haut, qu'elle le proclame, et non pas par ses mandataires, mais elle-même; qu'elle crie sa lâcheté, qu'elle prononce, de sa propre bouche, sa condamnation. *Alea jacta est!* Ces mots-là sont dans le discours du 6 octobre.

Du 10 décembre 1848 au 2 décembre 1851, Lamartine essaye encore de se rendre utile. Il veut faire confiance au « prince-président »; il le connaît du reste d'assez près et l'estime; il le juge modéré, clairvoyant. Lamartine se doute bien des arrière-pensées impériales qui tournent sous le front de ce taciturne, mais il voudrait, à force de lui répéter qu'il a confiance en lui, premier magistrat de la République, l'emprisonner pour ainsi dire dans cette loyauté qu'il lui prête.

A l'Assemblée Législative recommencent les intrigues de naguère : « Nous sommes en 1839 », écrit Lamartine dans l'été de 1851; la coalition s'est refaite. Le « grand parti de l'ordre », sous la direction de Montalembert, « cabale vertueusement » pour abattre la République. « On y institue à frais communs une manufacture de pamphlets où l'on distribue le mensonge comme le pain » (*Pays*, 29 novembre 1851). Le Prince ne peut plus gouverner. C'est l'acculer au coup d'État, lui en rendre presque légitime la tentation. Le 2 décembre surprend à peine Lamartine et achève seulement de le décourager des hommes :

Laissons aller le monde à son courant de boue! [18]

Il entre dans cet « athéisme politique » dont il fera profession devant ses amis. Il avait pourtant accompli de grandes choses. Il y avait eu un abîme à sauter : « Je suis tombé sur l'autre bord — dit-il à Circourt —, mais après avoir tout sauvé. » Il avait en tout cas sauvé la paix, menacée de toutes parts, après Février, par ces « missionnaires armés » dont se défiait déjà Robespierre. Sa politique extérieure avait été d'un homme d'État de premier ordre. La France, sous sa main, avait repris devant l'Europe cette fierté forte qu'elle n'avait plus connue depuis bien des années; le drame de Juin brisa les plans que Lamartine était prêt à exécuter du côté du Piémont et qui nous auraient valu la Savoie et Nice sans passer par la sinistre aventure de l'Empire.

Le 29 juin 1853, de Saint-Point où il vivait retiré, Lamartine écrivait à son ami Valette : « Je mourrai [...] avec cette conscience de n'avoir pas dit un mot et pas fait un acte dans ma vie publique qui n'eût pour objet le service de la vérité divine [...]. Fut-ce une folie de la croix ? Fut-ce une duperie de la bonne volonté ? Le ciel seul me le dira. C'est son affaire [18]. »

HENRI GUILLEMIN.

18. Ces mots sont dans les *Stances à d'Orsay*, ce « sublime va te faire f... jeté à la nation » — que Lamartine écrivit un matin, à Monceau, en novembre 1850.

19. « Ni idées fermes et précises, ni but déterminé et constant; je me résume en un mot : M. de Lamartine n'était pas un homme sérieux ». Ainsi conclut l'honorable M. Guizot sur la carrière politique de Lamartine, le 29 mai 1872.

Histoires de l'Église

Un problème se pose au sujet de l'histoire ecclésiastique, et même deux : pour les historiens, comment choisir entre les diverses méthodes, les diverses conceptions qui sont aujourd'hui proposées et pratiquées ? pour les lecteurs, comment choisir entre les divers ouvrages publiés ou en cours de publication ? Ces deux problèmes se rejoignent, sont solidaires; il convient de les examiner ensemble, non pour leur apporter *une* solution, mais pour justifier la diversité des choix opérés par les historiens et par leurs lecteurs.

Des règles s'imposent néanmoins; avant tout, la règle fondamentale, que le sens commun recommande et que l'Église, par la bouche des papes, a hautement revendiquée : le respect de la vérité. *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia :* Léon XIII, dans son bref *De studiis historicis* (18 août 1883), a fait sienne cette maxime de Cicéron, que Gabriel Monod venait de mettre, quelques années plus tôt, en exergue de la *Revue historique*. « La première loi de l'histoire est de n'oser rien dire de faux, la seconde de ne pas craindre de dire le vrai, afin que l'historien ne prête au soupçon ni de flatterie ni d'animosité » : tel est le programme formulé par le grand pape, qui n'hésitait pas à ajouter que c'est « un mal meurtrier de rendre l'histoire esclave de l'esprit de parti et des passions mobiles des hommes ». Pour appliquer ces principes et éviter ces dangers, deux conditions : que les historiens aient l'esprit droit (*viri probi*), et qu'ils soient formés aux méthodes rigoureuses de leur discipline (*in hoc disciplinarum genere scienter versati*), — en particulier qu'ils aillent aux sources (*adeundis rerum fon-*

'hus)! Connaître les documents, ne négliger aucun d'en-re eux, puis savoir les utiliser, avec sagacité, avec sens ritique, avec honnêteté : c'est bien l'essentiel de la cience historique.

Léon XIII ne veut pas d'autre méthode pour l'histoire cclésiastique : « l'Église n'a pas besoin de nos menson-es », affirmait-il énergiquement en ouvrant à tous les ravailleurs les Archives du Vatican. Elle n'a pas besoin, jouterons-nous, de demi-vérités, de silences systémati-ues ou timorés, d'ignorances apeurées, de déformations endancieuses, d'apologies maladroites. C'est la vérité ui délivre. Au grand siècle de l'érudition ecclésiastique, – le XVIIe, — les Baronius, les Mabillon, les Muratori, s Tillemont connaissaient déjà ce double devoir d'in-ormation complète et d'honnêteté scrupuleuse; ils l'ont ppliqué à l'histoire de l'Église. Depuis lors, les connais-ances se sont enrichies de documents nouveaux, les néthodes de recherche, de critique et d'exposition ont rogressé : il fallait donc publier des travaux adaptés à es conditions nouvelles, et c'est Léon XIII encore qui souhaité « l'apparition d'une Histoire ecclésiastique niverselle, mise au point des progrès de la critique de otre temps ». Cette Histoire a-t-elle vu le jour? En éalité, plusieurs tentatives ont été faites, comme je indiquais en commençant. L'on peut se demander si outes répondent au vœu du pontife, et lesquelles réali-ent le mieux l'idéal qu'il a formulé.

Le manuel de l'abbé Morçay

Il est certain que trop souvent au XIXe siècle — et ncore au XXe — l'Église a été desservie par des œu-res médiocres, bien intentionnées, mais insuffisamment formées, quelquefois déformées par un parti pris apo-gétique hors de propos. Les « vérités » qu'on pourrait rmuler à ce sujet sont certainement superflues, car la upart des ouvrages qui mériteraient un jugement

sévère sont ensevelis dans un juste oubli. Pour que cette rubrique ne soit pas totalement vide, je ne signalerai qu'un livre de cette sorte, récemment paru : cet exemple dissipera, s'il en est besoin, les illusions de ceux qui croient que tout est désormais parfait en ce domaine. Il s'agit de la *Nouvelle histoire de l'Église,* de l'abbé Morçay [1]. Cet estimable ecclésiastique, qui connaît la fin du moyen âge et l'époque de la Renaissance, a eu l'ambition d'écrire seul, en trois cent cinquante petites pages l'histoire de l'Église depuis la Pentecôte jusqu'à Pie XI. L'entreprise n'est pas absolument chimérique, quoique fort malaisée : elle exigerait une formation historique approfondie, une documentation extrêmement étendue et une capacité de synthèse de premier ordre. Nous sommes loin de compte. Il serait déjà fâcheux que cette tentative audacieuse péchât par médiocrité; le plus grave est que la vérité historique y souffre grandement, tantôt par ignorance et tantôt par partialité. Une telle condamnation ne peut se passer d'attendus : quelques exemples au moins suffiront.

Dès l'Avant-Propos, l'auteur se permet des arrangements de textes inquiétants. Il met dans la bouche de Jésus à la dernière Cène (p. 9) : « Comment! voilà *trois ans* que je suis avec vous... » Or l'Évangile johannique porte simplement : Voilà *longtemps* (Vulgate : *tanto tempore*)... chapitre XIV, verset 9. Correction arbitraire opérée pour assigner trois ans au ministère de Jésus, alors que les meilleurs historiens en réduisent la durée à deux ans. — Il conviendrait au moins d'indiquer les points obscurs ou controversés ou, si l'on veut éviter jusqu'à l'apparence de l'érudition, se garder des affirmations contestables ou erronées. Sur l'évangélisation au Ier siècle, on sait que les historiens sont aujourd'hui très prudents pour affirmer quelque chose et très fermes pour rejeter des « traditions » certainement légendaires. Or,

1. Lanore, édit., s. d. [1937].

parlant de la venue en Provence de Lazare et de ses sœurs, l'abbé Morçay écrit (p. 30) : « Si le fait ne peut être établi historiquement, il est extrêmement probable que le christianisme s'infiltra en Gaule de très bonne heure. » Il faudrait dire, au contraire : S'il n'est pas impossible que le christianisme ait pénétré en Gaule dès le Ier siècle, il est « établi historiquement » que la légende des saints et saintes de Provence est tardive et dénuée de tout fondement. Pourquoi vouloir retenir cette légende comme un « fait » mal assuré et ne pas répudier franchement une tradition indéfendable? Pour l'Orient : « On croit que saint Matthieu évangélisa la Perse, saint André la Grèce (il fut mis en croix à Patras en Grèce), saints Taddée et Simon la Mésopotamie, saint Thomas les Indes, saint Philippe la Haute-Asie, saint Mathias l'Éthiopie » (p. 21). En réalité, le texte d'Eusèbe de Césarée, complété par Rufin d'Aquilée — nos seules sources sérieuses — envoie Matthieu en Éthiopie, André en « Scythie » (aux bouches du Danube), Thomas en Perse, et ces localisations, qui ne remontent pas au-delà du IIIe siècle, demeurent fort douteuses; quant aux Actes d'André, ils sont certainement apocryphes et légendaires. Aussi lorsqu'on affirme (p. 33) que, « dès la fin du IIe siècle, la quasi-totalité de l'Empire romain avait reçu la bonne nouvelle », on donne une idée erronée de la réalité historique : l'Occident n'avait alors de chrétientés organisées que dans quelques villes importantes. De même, quand on cite la phrase de Tertullien sur les progrès du christianisme (p. 35) : tous les historiens s'accordent pour y voir une exagération oratoire, fortement tendancieuse.

Pour le récit des persécutions, mêmes erreurs de perspectives. L'auteur ne se doute pas que bien des Passions de martyrs sont suspectes d'arrangements légendaires, telles celle de sainte Agathe et de sainte Agnès, citées ici sans une réserve (p. 42), — et il date de 250 la mort de sainte Agnès, qui n'est pas antérieure à 305, sous Dio-

clétien. Il ne soupçonne pas que la liste « traditionnelle » des dix persécutions qu'il reproduit (pp. 36-37) est complètement périmée. Il faudrait en dire autant de la conversion de Constantin (p. 57), du soi-disant édit de Milan (p. 58), de l'expression traduite faussement « évêque du dehors » (p. 102), et de bien d'autres problèmes parmi les plus importants [2].

Sans nous attarder aux époques intermédiaires, franchissons les siècles pour nous arrêter un instant aux temps contemporains. Ici les omissions ou les... insuffisances de vérité ne peuvent être inconscientes ou involontaires. Quelle singulière façon, par exemple, d'écrire en quelques mots l'histoire du Ralliement! « Certains ont pu croire que l'unique raison des attaques contre l'Église venait de ce que les catholiques n'acceptaient pas la forme républicaine. Mais même après 1892, après que Léon XIII eut conseillé le ralliement à la République, rien ne fut changé » (p. 320). Qui a jamais prétendu que le monarchisme de la masse des catholiques ait été l'*uni-*

2. Naturellement, beaucoup de détails seraient signalés par un recenseur exigeant. Je me borne à quelques-uns : p. 20, « le concile de Jérusalem... vers l'an 51 » (la date communément admise est 49); — p. 33, Calixte III (lire : Calliste I); — p. 42, Justin martyr en 177-180 (c'est entre 163 et 167); — p. 57, l'empereur Maxime (lire : Maximin Daïa); — p. 60, l'Empire réuni, après la mort de Gratien en 383, par Théodose « qui fut ainsi le dernier empereur romain » (cette réunion est de 394, après l'échec de l'usurpateur Eugène, et Théodose ne mérite nullement la qualification qui lui est appliquée); — p. 69, le mot très connu de saint Jérôme sur le monde « stupéfait de se trouver arien », écrit vers 350 (saint Jérôme écrivait beaucoup plus tard et parlait de la situation de 360); — p. 75, saint Jérôme né en 331 en Dalmatie, Hongrie actuelle (le P. Cavallera a démontré que son lieu de naissance doit être situé en Vénétie et sa date de naissance aux environs de 347); — p. 80, Denys l'Aréopagite, prêtre de la fin du IVe siècle (en réalité les œuvres mises sous ce nom ne sont pas antérieures au début du VIe siècle); — p. 88, la conversion et le baptême de Clovis au lendemain de Tolbiac en 496 (après de vives controverses, il faut, semble-t-il, admettre aujourd'hui la date de 498 ou 499); — l'anecdote concernant Grégoire le Grand et les Angles appelés anges (p. 90) est légendaire. Etc., etc.

que raison des attaques contre l'Église ? Cette facile et imprudente réfutation est simplement destinée à masquer une réalité indéniable, aperçue par le grand pape de l'époque : la maladroite opposition du clergé au régime était l'occasion offerte à des adversaires, plus habiles que les « enfants de lumière », pour créer des malentendus, dresser l'opinion contre l'Église, envenimer des conflits. Fallait-il perpétuer délibérément ces hostilités et ces malentendus, se prêter généreusement à des manœuvres dont la foi chrétienne devait faire les frais ? Léon XIII a répondu en larguant les amarres vers le large, en rompant les solidarités fâcheuses, en dégageant l'Église des compromissions redoutables. Il a échoué en partie. A qui la faute ? — « Rien ne fut changé », écrit notre historien; et plus loin (p. 329) : « Un grand nombre de catholiques obéirent [aux directives pontificales]; mais le laïcisme avait son plan. La lutte reprit quelques années après. » Autant de contre-vérités. En effet,

1° il y a eu quelque chose de changé : chacun sait quel « esprit nouveau » a soufflé en France dans les sphères officielles au lendemain du toast d'Alger; s'il n'a pas duré, l'attitude des catholiques et de leurs journaux en a pour une part fourni le prétexte.

2° la grande majorité des catholiques n'a pas obéi au Pape : à ceux qui ont oublié cette histoire, il ne serait pas difficile de rappeler des faits indéniables;

3° si « le laïcisme » a repris la lutte, c'est aussi en utilisant la position prise par la presse et les dirigeants catholiques lors de l'Affaire Dreyfus et de la campagne nationaliste dirigée une fois de plus contre le régime.

Tout historien sérieux devrait aujourd'hui, avec un recul de quarante ans, ne pas méconnaître des vérités aussi élémentaires et désormais incontestables. De même, il n'est pas permis d'écrire, sans grave injustice, à propos de la loi de Séparation et des confiscations dont l'Église fut victime après la condamnation des cultuelles par Pie X : « Cette spoliation odieuse fut l'œuvre mar-

quante de la vie d'Aristide Briand » (p. 326), — en faisant le silence complet sur ses efforts en vue de l'apaisement en 1910, son rôle dans le rétablissement de l'ambassade auprès du Saint-Siège en 1921 et l'accord de 1924 sur les associations diocésaines. Un tel jugement et de tels silences reflètent la volonté partisane de défigurer l'œuvre d'un homme d'État auquel des hommes d'Église — et non des moindres — ont rendu hommage plus équitablement.

On pourrait signaler bien d'autres traces de la même « tendance ». Contentons-nous de celle-ci : alors que sept lignes sont consacrées à la condamnation du *Sillon* et qu'une phrase, obscure et insidieuse, vise les catholiques qui « tournent des regards sympathiques vers les formules communistes » (de qui s'agit-il ? on se garde de préciser cette accusation!), — il n'y a pas un mot sur la condamnation de l'*Action française*, ni sur celle de la statolâtrie fasciste et du totalitarisme hitlérien. Par contre, « l'avènement d'un monde nouveau » est dénoncé comme « une de ces formules littéraires qui plaisent à la foule » : elle n'a pas déplu, rappelons-le également, au cardinal-archevêque de Paris qui a fait sienne cette expression pour dire la sympathie de l'Église à l'égard des aspirations généreuses vers la justice sociale. N'avais-je pas raison de rappeler en commençant qu'un historien doit être à la fois bien informé et impartial ?

L' « EXPLICATION » DE M. LESOURD

C'est un dessein analogue qu'a poursuivi M. Paul Lesourd [3] : ajoutons tout de suite que la réalisation, sans être parfaite, est d'une tout autre qualité. Pour apprécier du reste correctement sa tentative, il convient de la juger en fonction du but proposé : ce petit volume

3. Flammarion, édit., s. d. [1939].

de quelque deux cents pages est le premier d'une collection que dirige l'auteur, intitulée « L'Église expliquée aux incroyants ». C'est donc au plus large public qu'on s'adresse, avec le souci de faire comprendre une histoire deux fois millénaire, par des comparaisons constantes — rapprochements ou contrastes — avec les faits contemporains. La méthode est dangereuse, car un auteur superficiel risque de fausser le passé par des anachronismes, un auteur passionné de le fausser par des vues partiales. M. Lesourd a su éviter le plus souvent ce double péril et faire preuve d'une clarté, d'une aisance d'expression qui sentent le bon journalisme, ainsi que d'une liberté et d'une pondération de jugement qui écartent les critiques les plus graves. La place dont il dispose l'oblige à omettre beaucoup de choses et l'on ne peut vraiment lui en faire reproche. N'a-t-il pas cependant sacrifié à l'excès les cinq premiers siècles en ne leur accordant que moins de vingt pages ? Le défaut de perspective est incontestable [4].

L'auteur est plus à son aise dans la suite du livre, judicieusement divisé par les dates de quelques pontificats qui font charnière dans l'évolution historique : Zacharie (741), Grégoire VII (1073), Boniface VIII (1294), Jules II (1503), Pie VII (1800). Chaque chapitre commence par l'exposé de l'action des papes, suivi de ce qui concerne les Églises nationales, la civilisation chrétienne, l'expansion du catholicisme. La place relative-

4. Croira-t-on que le chapitre consacré à l'Église primitive ne fait aucune mention des catacombes ? N'était-il pas possible de caractériser en quelques mots les grandes hérésies : arianisme, nestorianisme, monophysisme, qui ont tenu tant de place dans l'histoire des IVe et Ve siècles ? La liste des pays évangélisés aux trois premiers siècles (p. 19) donnera une idée très insuffisante de l'expansion chrétienne : la Gaule (à l'exception du Midi) n'y est même pas mentionnée. Parmi les premiers grands Papes (p. 18) aurait dû être cité Victor Ier. — Plus loin, je relève deux lapsus : Clément VIII au lieu de Clément VII (p. 83), Félix II au lieu de Félix V (p. 90).

ment très étendue qui est faite à l'histoire des mission est une originalité qu'il faut signaler et louer san réserves.

M. Lesourd n'hésite pas à juger l'action de l'Églis d'une manière toute personnelle et fort raisonnable dan l'ensemble. Il parle volontiers en apologiste; mais c'es une apologétique qui ne nuit pas à l'exposé historiqu de montrer l'Église survivant à des crises effroyables qu pouvaient être mortelles, réalisant des progrès inattendu en dépit des erreurs politiques ou morales de ses mem bres et de ses chefs : en revenant plusieurs fois sur cett preuve concrète de la divinité de l'Église (pp. 43, 89 92), on ajoute à l'histoire une leçon pratique qui ne con tredit pas ses enseignements positifs. Apologiste, M. Le sourd n'est pas toujours laudatif : il ne fait pas silence sur les mauvais papes du Xe siècle (p. 42) ou de la Renaissance (p. 92); il est sévère, peut-être même à l'excès, sur les papes d'Avignon et n'hésite pas à déplorer à cette occasion le trop grand nombre de cardinaux français au XIVe siècle : « Il n'est pas bon pour l'Église, qui est par essence supranationale, d'être trop accaparée par une nation, et c'est pourquoi un des dangers du XXe siècle est, aux yeux de certains, le trop grand nombre d'Italiens employés dans l'administration centrale ou diplomatique de l'Église » (pp. 85-86). Même à l'époque contemporaine, il garde sa liberté de jugement : certaines intransigeances de Grégoire XVI et de Pie IX lui paraissent de regrettables maladresses (pp. 156-157).

S'adressant aux incroyants, l'auteur de ce livre sait donc plaider coupable; mais parfois il « plaide » au sens péjoratif du mot. A propos de l'Inquisition, de la Renaissance, des abus de la Cour romaine, il reconnaît loyalement les torts et les fautes, puis signale les bienfaits oubliés par les détracteurs passionnés. Ne serait-il pas plus conforme à la mission spirituelle de l'Église — et d'une plus adroite apologétique — de présenter le raisonnement inverse? Ainsi aurais-je préféré un exposé comme celui-ci : les papes de la Renaissance ont eu le

mérite de christianiser l'humanisme et de peupler Rome de chefs-d'œuvre, ils ont servi le prestige intellectuel de l'Église; mais leurs faiblesses et les scandales d'une cour trop profane n'en sont pas moins fort regrettables, car ils ont fâcheusement compromis le prestige de la papauté et nui au catholicisme lui-même.

De même je serais moins sûr que M. Lesourd que les Croisades aient « contribué au développement de l'esprit missionnaire dans la chrétienté » (p. 75); par leur caractère guerrier ne l'ont-elles pas au contraire contredit et compromis ? Par contre, on ne peut que le louer quand il replace dans leur pays et dans leur temps certaines institutions, certaines attitudes qui, aujourd'hui, nous scandalisent : il a raison quand il impute les excès de l'Inquisition espagnole au tempérament de ce peuple récemment encore manifesté dans les deux camps de la guerre civile (p. 98), ou quand il met la Révocation de l'Édit de Nantes sur le compte du nationalisme totalitaire (p. 125). Nous applaudirons également lorsqu'il dénonce les légistes « véritables pères du laïcisme et du nationalisme » (p. 82) ou lorsqu'il condamne « l'alliance trop étroite entre le trône et l'autel sous la Restauration. La religion n'a jamais rien gagné, dans les temps modernes, à trop se mêler à la politique » (p. 171).

Notre historien se montre toutefois assez indulgent pour certaines intrusions de la politique au sein de l'Église : le *veto* de certains gouvernements dans les élections pontificales (abrogé seulement après le Conclave de 1903) lui paraît « une ingérence politique évidemment abusive », mais qui « ne fut peut-être pas toujours un mal pour l'Église » (p. 160). De même l'insistance avec laquelle il est question du Concordat de 1516 (pp. 136-142) et de celui de 1801 (pp. 165-168) témoigne d'une tendresse spéciale pour ces accords qui tend à minimiser les inconvénients que révéla leur usage.

Parvenu aux pontificats de Pie X, Benoît XV et Pie XI, M. Lesourd déclare avec beaucoup de sagesse que les condamnations du modernisme, du Sillon, de la

Séparation et des cultuelles sont des « événements trop proches de nous pour qu'on en puisse parler sans réveiller des polémiques, des controverses ou rouvrir des plaies » (p. 160). Dans un livre aussi succinct et sommaire, cette discrétion est particulièrement louable. Il est d'autant plus regrettable que l'auteur ne s'y soit pas tenu jusqu'au bout. Quelques mots nous paraissent de trop dans l'histoire du « Ralliement » : « ... compromissions *excusables* ou du moins *compréhensibles* par bien des côtés de certains éléments ecclésiastiques catholiques avec les monarchistes » (pp. 173-174); — « une *prétendue* opposition des catholiques au régime » (p. 175 : la citation précédente avouait que cette opposition était réelle); — « les essais de politique conciliatrice de Léon XIII... *aggravèrent les divisions* » des catholiques français. Et quelques lignes, très contestables, auraient pu être omises à propos de la condamnation de l'*Action française* (p. 177) : lui du moins ne fait pas le silence sur cet événement et n'en conteste pas la légitimité, mais il accuse formellement les « catholiques de gauche » et les « anciens sillonnistes » d'avoir poussé les condamnés à la révolte en s'évertuant à les exaspérer et d'avoir accrédité « la légende d'un Pie XI ardemment démocrate et pacifiste ». De telles affirmations ne sont pas de mises en un livre d'histoire, qui devrait demeurer étranger aux querelles partisanes et aux insinuations malveillantes. Souhaitons que celui-ci, si estimable dans l'ensemble, ait promptement besoin d'une réédition qui permette à son auteur de corriger les écarts dénoncés.

La « bibliothèque catholique des sciences religieuses »

Nous ne ferons aucune réserve de ce genre sur les cinq volumes, de quelque deux cents pages chacun, qui renferment toute l' « histoire extérieure » de l'Église, dans la petite *Bibliothèque catholique des sciences reli-*

gieuses. Des cent et quelques numéros que comporte le plan de la collection, plus de quatre-vingts ont déjà paru. Parmi eux, faisant suite à d'excellentes mises au point concernant les problèmes bibliques et le peuple juif [5], on peut lire maintenant les quatre tomes (le dernier subdivisé en deux volumes) écrits par les excellents professeurs d'histoire que sont les abbés Amann, Arquillière, Leman et Jarry.

L'Église des premiers siècles, de la fin du Ier à la fin du Ve (pour l'Occident) ou du VIIe (pour l'Orient) : M. Amann, de la Faculté de théologie de Strasbourg, a su écrire (1928) une histoire continue, complète et concise qui est un modèle du genre. Bien informé sur la plupart des questions [6], il ne mériterait guère qu'un reproche : celui d'une compression excessive dans l'analyse des imbroglios théologiques et politiques de l'Orient byzantin aux Ve, VIe et VIIe siècles. Mais ce n'est là qu'un excès de conscience pour observer les limites du cadre qui lui était imparti.

L'Église au moyen âge était un sujet plus riche encore, puisque c'est toute l'histoire de l'Europe du Ve au XVe siècles qui se confond avec celle de l'Église chrétienne. M. Arquillière, de l'Institut catholique de Paris, a renoncé à tout dire; son livre, récemment paru (1939), se contente de « quelques lignes directrices, quelques composantes », capables de faire comprendre la formation et le déclin de la chrétienté occidentale. Ayant fait un choix, l'auteur s'est trouvé à son aise pour mettre en lumière ce qui lui paraît capital : il déborde même sur la période antérieure par un chapitre initial consacré à « l'héritage de l'Antiquité »; puis il insiste sur quelques

5. En particulier l'*Histoire d'Israël et de l'ancien Orient*, par l'abbé Dennefeld; *Le monde gréco-romain au temps de Notre-Seigneur*, par le R. P. Festugière et Pierre Fabre; *L'Église à la fin du premier siècle*, par le chanoine Bardy.

6. L'exposé sur l' « édit de Milan » de 313 (p. 86) serait cependant à réviser.

sommets, particulièrement familiers à l'auteur des belles thèses sur *Grégoire VII* et sur l'*Augustinisme politique* : en particulier sur « l'entrée en scène de la papauté dans le monde politique » avec Nicolas Ier au milieu du IXe siècle, sur la « formation de la théorie des deux glaives » et les formules pontificales du XIIIe siècle. L'éminent médiéviste ne se laisse pas entraîner par son sujet jusqu'à tout admirer de cette époque de chrétienté : l'Église ne met pas « sa suprême complaisance » en un moment de l'évolution historique, pas plus qu'en un régime politique ou en un état déterminé de la pensée ou de l'art; « la théocratie pontificale au moyen âge n'a été qu'une forme, bienfaisante, mais transitoire, de l'action papale » (p. 187). Ainsi s'exprime-t-il, très judicieusement, dans sa conclusion.

L'Église dans les temps modernes — de 1447 à 1789 — a été le domaine de M. Leman, des Facultés catholiques de Lille, qui a conçu son livre, paru peu après celui de M. Amann (1928), comme un manuel aussi complet que possible. Manuel excellent et parfaitement lisible, sans rien de scolaire au sens péjoratif du mot. Les seuls désaccords que l'on pourrait exprimer porteraient sur les coupures adoptées par l'auteur. Celui-ci a divisé sa période en quatre chapitres : la Renaissance; la Révolution protestante; la Restauration catholique; les origines et les progrès de l'incrédulité moderne. Sans doute toute coupure est-elle artificielle; mais plutôt que de partager la Réforme catholique entre les chapitres II et III et d'adopter comme date-charnière la clôture du Concile de Trente, n'aurait-on pas dû mettre l'accent sur la période de 1540 à 1590 environ, de Paul III à Sixte-Quint, qui voit s'opérer le magnifique redressement de la papauté et du catholicisme, cependant que l'Europe est déchirée par les guerres religieuses? On pourra donc préférer un autre plan; du moins l'on ne contestera pas les mérites d'une synthèse particulièrement instructive pour une époque dont l'histoire religieuse n'est pas aussi connue du grand public qu'elle devrait l'être.

L'Église contemporaine : sous ce titre, M. Jarry, professeur dans un collège secondaire libre, a juxtaposé l'histoire des pontificats qui se sont succédé depuis 1789 et un tableau d'ensemble de la situation présente de l'Église dans le monde (1935); ayant élargi ainsi son programme, il a dû dédoubler le volume, qui perd ainsi beaucoup du caractère d'histoire succincte et synthétique pour prendre celui d'une chronique ou d'une analyse journalistique : l'auteur s'en est rendu compte et signale lui-même ce changement de ton, qu'on peut trouver préjudiciable à l'unité de la série.

Ces divers volumes de la B.C.S.R. rendront les plus grands services aux lecteurs qui y chercheront à la fois les faits honnêtement présentés et des orientations pénétrantes. La sérénité de la pensée historique, la sobriété de l'expression en sont les qualités majeures. Il n'y a cependant pas assez d'homogénéité dans la conception de ces livres, parus à de longs intervalles, pour qu'ils constituent l'histoire « totale » pleinement satisfaisante que nous rêvons.

(*A suivre.*) JEAN-RÉMY PALANQUE.

Le cinéma pendant la guerre

Une maison dont le propriétaire « évacué » vous poursuit d'un air triste, en photographie; un poste de radio; on tourne un bouton, et voilà que la première voix française qu'on perçoit est celle de M. Edmond Sée, « président de l'Association de la Critique Dramatique » — et censeur de films, mais ce n'est pas ce titre qu'il revendique — qui parle de « ce que doit être le cinéma pendant la guerre ».

Je ne sais pas quel effet a pu faire « ailleurs » cette harangue, mais au seuil de la nuit, dans une maison égarée entre les lignes Siegfried et Maginot), entendre M. Sée exposer ses idées sur le cinéma pendant la guerre était d'un comique assez sauvage.

Plus de vaudevilles « où nos chefs et nos soldats sont tournés en ridicule », décrétait vertueusement la voix, « mais des films exaltant les vertus militaires, des films de la veine de *Trois de Saint-Cyr*, par exemple; et des comédies délassantes; des courts-métrages de propagande anti-nazie; des documentaires... ».

Ce programme officieux, même écouté ailleurs que dans la maison de nulle part, est, c'est le moins qu'on puisse en dire, assez décevant. Or on a beaucoup plus de raisons de redouter « le film exaltant l'héroïsme » que le vaudeville militaire : l'un exigerait tant de tact, de talent, de force et de vérité pour n'être pas médiocre ou creux, qu'on préfère ne pas le voir aborder; la mise en pellicule du patriotisme compromet sûrement les valeurs que la guerre défend. L'autre est naturellement trop grossier pour être réellement nocif et ne met rien en cause de ce qui nous est cher.

Les « comédies délassantes » proposées, on imagine ce qu'elles seront. Elles seront ce qu'elles furent. On se distrait comme on peut. Quant à la propagande, qui peut être utile en France et hors de France, il faudra pour la réussir des qualités qui ne courent pas les studios.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir un seul film depuis Septembre, mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire de composer des programmes spéciaux du temps de guerre. Il est vraisemblable que dans les cantonnements aussi bien qu'en dehors de la zone des armées, *New-York-Miami* trouverait un meilleur accueil que *Trois de Saint-Cyr* (film pourtant non absolument dépourvu de mérites). Je ne vois pas pourquoi les gens de l'arrière devraient renoncer à assister aux *Hauts de Hurle-Vent*, par exemple. Qu'on évite *La femme du boulanger*, *Le train pour Venise* ou *Les gaîtés de l'escadron*, d'accord, mais on eût dû éviter ces pauvres choses « avant », si M. Sée avait su faire son métier. La guerre reste sans relation avec l'éthique et l'esthétique du spectacle, mais elle influe sur la sensibilité du spectateur (et non sur son goût). Le cinéma pendant la guerre doit donc tenir compte de la nervosité de la clientèle. Mais qu'on nous fasse grâce du « film de guerre ».

On souhaite que, bientôt, dans les cantonnements de l'arrière, des projections soient organisées. Éloigné du danger immédiat, le soldat au repos a besoin de manger et de dormir. L'Intendance qui fournit le vin, le riz et le haricot, le tabac sous trois formes différentes, ne donne pas encore le spectacle. Or l'homme d'aujourd'hui a besoin du film autant que de la cigarette (ce qu'on peut déplorer, certes). Qu'on prenne garde de ce qu'on va devoir lui offrir : il s'agit d'abord de le distraire et de l'amuser sans doute, mais

encore est-il nécessaire que cela ne serve pas de prétexte et d'excuses à d'intolérables grossièretés ou a de tristes platitudes. Même si le public n'est pas difficile, ceux qui prendront la charge de le réjouir auront le devoir impérieux de veiller à la qualité. On admet qu'un tenancier de salle ne s'occupe que de la recette, mais on a plus d'exigences devant des chefs, responsables non pas du tiroir-caisse, mais des hommes, et donc de la tête et du cœur des hommes. Les spectacles « dirigés » que seront, par la force des choses, les programmes des cantonnements imposent à ceux qui les choisiront des devoirs difficiles; qu'ils n'oublient pas qu'ils peuvent réussir une tâche d'éducation qui peut être singulièrement féconde s'ils ont le doigté et le discernement indispensables, s'ils savent éviter un inacceptable didactisme et s'ils renoncent délibérément au facile et au bas.

Il y a une grande œuvre à accomplir. On attend les ouvriers.

PIERRE VILLOTEAU.

MOIS ARTISTIQUE : NOVEMBRE

1er. — Nous apprenons que la direction générale des Beaux-Arts s'est installée dans les sous-sols du Palais de Chaillot, et certains de ses services dans la vallée de la Loire.

3. — L'École Nationale des Beaux-Arts, qui compte 130 élèves au lieu de 1800, n'ira pas à Fontainebleau. Les peintres Sabatté, Lemagny et Untersteller qui y enseignent sont mobilisés. Les chefs-d'œuvre du musée Fabre, exposés à Bâle, retrouvent leur place à Montpellier.

4. — La Société Nationale des Beaux-Arts organise des repas gratuits pour les artistes qui souffrent plus depuis la guerre.

5. — La municipalité de Setubal (Portugal) reçoit des dessins de Delacroix et de Victor Hugo.

11. — Une statue en bronze d'Auguste, reproduisant celle du musée du Vatican, est inaugurée à Nîmes.

15. — *Beaux-Arts*, le vivant hebdomadaire, interrompu par les hostilités, fait sa réapparition en bi-mensuel. Son premier numéro de guerre contient un noble message de M. Huisman, directeur général des Beaux-Arts, aux artistes qui sont partis. Il les remercie « d'avoir porté si haut le prestige de l'Art et la beauté de la France éternelle ».

16. — Cette quinzaine nous a apporté des nouvelles de nos meilleurs jeunes artistes. Des peintres : Jean Bazaine est dans un G.A.A.; Frère et Denier, pionniers; Lautrec dans l'artillerie lourde, et Toublanc dans l'artillerie coloniale; Planson dans un bureau de courrier; Brianchon à la défense passive; Clairin dans la photo aérienne. Des sculpteurs : Belmondo, tirailleur; Hilbert dans un régiment régional; Collamarini, sergent d'infanterie. Des graveurs : Jacquemin, au service géographique; Guastalla, à la D.C.A. Des décorateurs : les frères Adnet, infirmiers; Raymond Gid, aviateur; Max Ingrand, fantassin. Le dessinateur Serge est sergent aviateur.

17. — Première exposition de la guerre, Galerie Malesherbes, avec Despiau, Friesz, Waroquier, Deluol, Zingg, Wlérick, Daragnès, Valdo Barbey, J. Villon. Une commission est prélevée sur les ventes au profit des artistes dans la détresse.

19. — Incendie au musée de Quimper, détruisant médailles et porcelaines.

20. — « Le Génie de l'Air », du sculpteur Maillol, commandé par la ville de Toulouse, est mutilé par des inconnus dans l'atelier de l'artiste à Banyuls-sur-Mer. La gendarmerie enquête.

25. — Séance publique de l'Académie des Beaux-Arts. M. Bachelet s'adresse aux récents Prix de Rome : « Beaucoup d'entre vous... sont ou seront dans l'obligation de retarder leur départ pour un départ plus glorieux dont la gloire reviendra à la France qu'ils vont servir. Mais qu'ils ne laissent pas là toute espérance; ils fouleront un peu plus tard seulement la belle terre romaine... »

27. — Inauguration, à l'École des Beaux-Arts, de l'exposition des Prix de Rome 1939 et des travaux de 1938-1939, en présence de M. Delbos, ministre de l'Éducation Nationale. — Un acte de décès, trouvé en Espagne, permettrait, annonce une dépêche, de découvrir le corps de Velasquez à l'emplacement de l'église San Juan à Madrid. — Mort de Mlle Alice-Adèle Kleinmann, artiste-peintre.

28. — *L'Officiel* publie un décret permettant au service général d'information de se passer de l'autorisation préalable de l'auteur pour la communication au public d'œuvres artistiques non inédites. — Mort, à Rouen, à 87 ans, du sculpteur Alphonse Guilloux dont un *Orphée expirant* est placé au musée de cette ville.

30. — Nouvelles d'artistes : les sculpteurs Henri Arnold, Traverse et Iché sont lieutenants, ainsi que les peintres Maurice Savreux et Latapie. Le décorateur Paul Colin est sergent. Les peintres Jean Eve, artilleur; Hosiasson et Kikoïne dans des régiments régionaux; le sculpteur Gilly, caporal; le peintre Maurice Guy-Loë est dans le génie ainsi que les sculpteurs Muguet et Riolo.

GASTON POULAIN.

JEUNESSES

I.-D. FORESTIER, O.P. *La vendange prochaine.*
L'heure n'est point d'abandonner les vignes.

IVONNE BOUGÉ. *Geneviève Hennet de Goutel, infirmière.*
« Mon Dieu, dis-nous ce que tu fais avec la douleur des hommes... »

NOTES ET COMPTE-RENDUS

Le chrètien homme d'action, par P. BAYART.
Sous l'Équateur du Pacifique, par M. P.

Remarques sur la censure,
par Michel SEUPHOR.

JEUNESSES ÉTRANGÈRES

I. R. T. BRANDRETH. *Un mouvement des jeunes dans l'Anglicanisme.*
L' « Association des Sept Années ».

JALONS DE ROUTE

La vendange prochaine

Quelques jours avant la guerre, M. Jean Giraudoux publiait un livre suggestif, qui n'a pas eu, à cause des circonstances, l'écho que je lui aurais souhaité.

Tandis que dans l'anxiété de ces derniers jours d'août, je lisais Pleins Pouvoirs, *je me prenais à désirer qu'un chef de gouvernement, à la volonté forte, se donnât comme tâche de réaliser le programme du Poète. Une fois de plus, la poésie se révélait intuitive des choses, mode d'accès à la connaissance, et stimulant de l'action.*

Le bruit des trains de la mobilisation, le branle-bas de combat ont assourdi, recouvert l'appel de ces pages lucides. Les objectifs sont changés, ou, plutôt, d'autres nous ont été imposés par la nécessité, maîtresse d'action elle aussi. Mais les premiers subsistent.

La tâche qui nous était proposée demeure sous-jacente. Le plus urgent est de défendre nos frontières, de désarmer l'ennemi. L'autre besogne ne saurait être abandonnée : il s'agit, à l'intérieur de nos frontières, de maintenir la France essentielle, la France en ce qui la constitue vivace dans son corps et son âme.

Et c'est pourquoi, plus qu'en aucune autre guerre, plus qu'à aucune autre époque, l'avenir du pays est également aux mains des non-combattants, aux mains des adolescents et des filles de France.

Problème d'éducation et de vie intérieure. Problème

d'amélioration des individus. Problème d'aménagement des organismes sociaux. On retrouve ici notre constant souci de La Revue des Jeunes.

Trop souvent, ceux qui travaillent à bâtir la Cité opposent deux attitudes qui leur paraissent contradictoires, alors qu'elles sont complémentaires : faut-il donner tous ses soins, tout son labeur à construire un navire parfait qui puisse affronter les tempêtes quel que soit l'équipage : Fluctuat nec mergitur ! *On bien faut-il d'abord former un équipage si habile que peu lui importent le navire et ses défauts ?*

Autrement dit, s'agit-il d'un problème politique ou d'un problème d'éducation ? D'une technique, d'une science des institutions, ou de la moralité des citoyens ?

Certainement des deux. Aménager les rouages de l'administration ou de l'État, c'est un louable dessein. Peut-être en a-t-on parfois détourné, sans assez de discernement, les jeunes catholiques, sous prétexte de les écarter d'une basse politique, destructive celle-là.

Mais finalement, les meilleures institutions valent ce que valent les citoyens et elles ne durent qu'avec la sève intérieure qui les a inspirées.

A chacun son rôle. A La Revue des Jeunes *nous nous sommes attachés à la formation de cette vie intérieure de la cité, à ce sang des institutions.*

Tous nous rejoignaient, en ces dernières heures, dans cette manière de voir. Il ne se trouvait plus guère de gens, même dans les milieux politiques — au petit sens du terme — pour se refuser à l'évidence du problème : « Il n'est plus personne pour nier que nous sommes en présence de la plus forte crise morale que notre pays ait subie », écrivait M. Giraudoux[1].

1. *Pleins Pouvoirs*, p. 175.

Et notre Auteur d'ajouter : « La solution est d'ordre strictement interne.

Redonner sa force à notre race,
son ampleur à notre imagination,
son aise à notre vie[2]. »

Ce programme il importe de le poursuivre à l'intérieur même de la guerre, en même temps. Et c'est d'abord un problème de convictions, *de raisons de vivre : en un mot de* christianisme.

La crise que nous traversions n'était si forte que par l'épuisement, si l'on peut dire, des réserves de christianisme dans la conscience française, restée longtemps si chrétienne dans l'au-delà du christianisme professé et pratiqué, feu secret qu'exténuait de couver sous la cendre de bien des mots profanes et « laïcs ».

Refaire cette réserve, revivifier nos raisons d'être français n'est pas moins utile que de défendre les armes à la main le berceau temporel de notre langue, de notre foi et de nos libertés.

Le travail était commencé. Mais encore bien peu avancé. Comme ils sont peu nombreux, finalement perdus dans la masse, nos militants, et combien insuffisante encore la puissance directrice de nos idées !

Le premier travail demeure donc de bien penser. Et le second de faire filtrer les idées justes. Question de propagande, école, presse. Et de témoignage.

C'est à chacun de nous qu'il appartient de faire cesser la sorte d'écart, de jeu qui s'est produit entre ce qu'évoque le mot France et le mot Français.

« *Le mot* France *évoque la courtoisie, les relations parfaites entre les individus; la France est la maîtresse de cérémonie du monde. Le mot* Français *évoque un peu*

2. *Pleins Pouvoirs*, p. 209.

trop souvent, au contraire, l'individu grincheux, les disputes dans les rues, le voyageur impoli, les conducteurs d'autobus mal élevés. Le mot France *évoque l'idée de justice, d'union; le mot* Français *évoque le népotisme, les tiraillements, la désunion. Le mot* France *évoque l'idée d'une notion politique constante, d'une stabilité inattaquable; le mot* Français, *l'idée d'une variation et d'une incertitude. Le mot* France *évoque l'idée de la conscience dans le travail, du fini dans l'œuvre; le mot* Français *évoque l'idée de l'improvisation et de la mesure provisoire. Bref le pays, certes, remplit encore ses grands offices, la lumière qui émane de lui semble la même. La question est de savoir si cette lumière est sa lumière actuelle. Les pays sont comme les astres : ils peuvent étinceler et éclairer des siècles après leur extinction. Mais pour l'observateur impartial, il ne peut y avoir de doute, on ne saurait contester qu'il y a relâchement dans la trame morale de la nation*[3]. »

Parallèlement à la lutte pour sauver le royaume temporel, il faut mener la lutte pour le salut du royaume intérieur. A quoi servirait de sauver la liberté de vivre, si l'on n'était plus qu'un cadavre continuant de marcher quelque temps encore?

Il s'agit donc de mettre de la courtoisie, là où elle manque. De la tenue, là où elle a disparu. De l'honnêteté, où risquait de régner la piraterie. Du zèle social, où se répandait l'individualisme.

Et qui fera passer sur le pays cette vague d'enthousiasme, ce parti pris de grandeur et de dévouement, sinon les jeunes catholiques.

Soyons fiers de notre foi. Les événements sont une trop forte illustration de ses bienfaits pour que nous puis-

3. *Pleins Pouvoirs*, p. 178.

sions ressentir le moindre respect humain. L'héroïsme de l'arrière est de se mettre courageusement à ce don civique de soi-même dans la vie de tous les jours, d'accepter d'être provisoirement les dupes et les victimes. La victoire réelle et totale est à ce prix. Sur le front intérieur et extérieur, elle ne se fera qu'au prix de nos vies.

Cette besogne intérieure, plus subtile, moins commandée par les événements, est la grande préoccupation de ceux qui vont se battre. La vendange est menacée. Mais déjà c'est à l'autre vendange qu'il nous faut penser. Et ce n'est pas le moment, pour ceux qui sont trop jeunes pour se battre — ou trop vieux — d'abandonner les vignes.

Depuis dix semaines, je songe sans cesse aux Vignerons *de Péguy et j'y puisse une inatérable espérance : « Ce n'est pas eux qui parleraient d'abandonner les vignes. Ils pensent qu'il y aura une année prochaine, des années prochaines innombrables... Je les ai vus traverser ainsi, silencieux, tenaces, invincibles, cette énorme vague de désastre du phylloxéra, que nul autre peuple n'eût porté,*

que nul autre peuple n'eût passé[4]. »

M.-D. Forestier, O. P.,
Aumônier général des Scouts de France.

4. *La France,* N.R.F., p. 14.

TÉMOIGNAGE

Geneviève Hennet de Goutel, infirmière

> « Notre petit trio s'appelle les Infirmières à la croix de bois, car, ici, on ne travaille que pour celle-là. *Hoc signo vinces.* »

« La croix de bois »... Cette croix de bois, sous laquelle Geneviève Hennet de Goutel devait un jour reposer à Jassy, était pour elle le signe de la récompense promise, la seule qui fût digne d'elle, Dieu possédé dans le Royaume.

Voici bientôt vingt-deux ans qu'elle est morte « pour une grande cause » après « avoir fait quelque chose », ainsi qu'elle le désirait tant.

Oubliée? Que non pas. De par le monde, bien des âmes vivent de son exemple. L'influence de sa vie et de sa mort dure encore, mais il ne semble pas superflu, aux heures graves que nous traversons, de rappeler le souvenir de cette Infirmière, si grande Française, qui demeure un « exemplaire » non seulement pour la grande armée des infirmières, mais encore pour tous ceux qui désirent faire de leur vie « quelque chose » et travailler au bien d'autrui.

Statues, décorations, gloire posthume? Jouets humains, récompenses indignes de certains héros et qui ne sauraient les atteindre... Non, ce que ceux-là attendent de nous c'est que nous suivions leur exemple... Ils veulent demeurer des « entraîneurs »; ils veulent, à travers nous, continuer de servir.

Née dans un milieu de choix, par ailleurs splendidement douée, aucun art ne fut étranger à Geneviève. Elle maniait avec mieux que du talent aiguille, plume, pinceau, et sous ses doigts de musicienne alternaient avec Wagner, Bach ou Beethoven, des « harmonies jamais entendues », mais elle n'a pleinement réalisé sa vie que dans le service des malades et des pauvres.

J'ai lu avec émotion tous ses devoirs, les premiers composés vers l'âge de huit ou neuf ans; enfant, déjà elle a la hantise de la misère. Elle qui dira : « Je ne suis heureuse que quand je me dépense un peu pour eux », n'a guère écrit de ces « devoirs de style », ainsi qu'on disait dans son temps, sans laisser percer un grand amour des humbles :

... Une pauvre femme, assise sous une grande porte cochère, tient un tout petit enfant dans ses bras; il me semble, en les voyant, que je voudrais être à leur place pour leur éviter d'être si malheureux....

... Le soir, en m'endormant, je pensais à tant de petits enfants à qui je voudrais bien donner tous mes joujoux... excepté ma poupée Blondine, car les mamans ne se séparent pas de leurs petits enfants.

***

Elle aime depuis toujours, elle est prête lorsque, en 1913, ayant passé par une dure crise d'âme — qui épure sa foi, la rend plus lumineuse, plus vivante, plus agissante —, elle aborde l'Hôpital-École où elle va devenir infirmière.

Ne croyons pas tout cela si facile. Ces notes jetées sur le papier le prouvent amplement :

... Si je suis une bonne élève, c'est que jamais je n'ai murmuré contre lui (l'esprit). Avant, je ne sentais pas et je trouvais tout parfait, et maintenant mes yeux se sont ouverts... Cette splendide machine est trop belle pour moi et lorsque je m'y sens heureuse, c'est un bonheur un peu fait de lâcheté, de fatigue, de peur de l'initiative, de peur de me donner à fond... Et alors se repose toujours le même problème angoissant qui est la dernière des tortu-

res : Que dois-je faire ? Où dois-je aller ? Que puis-je faire pour que ma malheureuse petite personne émette le maximum de beauté et de bien selon la mesure de mes forces ?... Je ne sais pas. C'est la nuit profonde. En entrant à la Croix-Rouge je voulais éviter le problème; il se repose avec plus d'intensité que jamais. Une seule chose est certaine, et j'en suis sûre depuis dix ans, c'est que jamais [ici] je n'arriverai à être l'artiste que je peux être et la chrétienne que je dois être. Je m'y épuise dans des luttes continuelles qui n'avancent absolument à rien, avec le fantôme d'un monde que je hais, et lorsqu'on ne me dit rien, c'est encore pire, car je le sens qui flotte, qui m'affaiblit, qui m'empoisonne et qui m'entraîne souvent malgré moi...

Pendant deux mois, aux Peupliers, j'ai trouvé la paix... (je ne savais pas ce que c'était) et maintenant il y a mon malheureux art que j'adore et que je déteste, qui me pousse son aiguillon dans le dos et qui me défend de m'arrêter là où je croyais pouvoir dormir avec une conscience vaguement satisfaite.

Je ne veux pas m'attacher à la terre et tout m'y retient. Je veux monter et je n'ai pas d'ailes, je n'ai même pas de piolet...

... qu'Il [Dieu] me dise donc ce qu'il attend de moi et où je dois aller, et je lui promets d'obéir, mais je sens que je ne dois pas rester où je suis; il y a trop longtemps que je sens cela et avec trop d'intensité.

Et nous retrouvons à la fois l'Artiste et le bon Samaritain lorsque, au retour d'une séance de dispensaire, Geneviève note :

Pauvre petit être, pauvre bébé malade, dont la tête n'était qu'une plaie et que j'aimais soigner au dispensaire, qu'es-tu devenu ? Pourquoi m'es-tu si présent ? Je n'ai jamais aimé aucun enfant autant que toi. Personne ne l'a su. Toi-même, avec ta lucidité d'enfant de trois mois encore nouveau-né, tu semblais presque le sentir. Oh ! je me souviens de toi, de ton pauvre petit crâne rempli d'énormes abcès tout saignants qui le déformaient; les uns étaient tout déchirés, laissant filer un pus vert et épais, les autres, plus désolants encore, étaient de grosses masses rouges indurées, des bourgeons de souffrance pour toi.

Pauvre petit être! J'évoque tes petits bras si maigres et déliés, ta figure vieillotte, plissée de souffrance. J'entends encore tes gémissements qui n'avaient plus rien d'humain, tant leur douceur était grande, j'entends encore le silence qui suivait quand tu

n'avais même plus la force de crier; ta respiration était toute haletante, mais on n'entendait plus rien. Et je m'appliquais à ton pansement autant que je pouvais, vraiment. O enfant divin, abreuvé de souffrance, tu sentais cela. Ton visage se détendait, se déplissait, tes beaux petits yeux bleus noyés de larmes se posaient sur les miens et, ton bandage terminé, te sentant plus à l'aise dans la gaze si douce, tu essayais de sourire... O mon pauvre petit enfant.

. . . . . .

Je pense aussi à cette pauvre femme dont j'ai appris la mort avant-hier; lorsqu'elle vint pour la première fois au dispensaire, j'étais alors toute novice et l'on me donna son doigt à panser.

Il n'avait pas grand chose, un peu d'inflammation, une piqûre d'épingle faite la veille; mais la malade semblait si triste et paraissait tant souffrir! Elle ne souffrait pas à la façon d'une sainte Thérèse, certainement; sa figure était revêche et elle me répondait d'un ton grognon.

Elle partit sans remercier, sans rien, sombre, comme si elle devinait l'avenir. Le surlendemain, ce fut plus mal; quelques jours après, on lui ouvrit son panaris. C'était un panaris de mauvaise nature. Sous le bistouri, quoique insensibilisée, elle hurla.

L'incision ne fit pas grand'chose, la suppuration s'établit, puis grandit encore; à ce moment, je la perdis un peu de vue, ayant été envoyée à la stérilisation et aux cotons les deux semaines que je devais passer dans la salle des femmes. Ce furent les vacances; elle ne vint pas au pansement les jours où j'y étais...

Quand je la revis, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. La pauvre main était une masse informe, grosse comme la tête d'un enfant. Il n'y avait plus trace de rien de ce qui peut ressembler à une main, un paquet de chairs violettes, toutes dégouttantes d'un pus assez transparent mélangé de sang noir et de substances gangrenées. L'inflammation montait jusque dans l'épaule si douloureuse qu'il était impossible de la toucher. Quant à la masse informe qu'elle appelait encore sa main; que Dieu ait pitié de nous! elle était traversée, de part en part, de cinq drains de caoutchouc...

Quelles horribles souffrances ta justice réserve-t-elle aux heureux de ce monde qui ont eu des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir ?

Il n'a pas eu pitié de cette femme qui devait déjà avoir beaucoup souffert! Je veux dire qu'il a maintenu la crucifixion de cette malheureuse. Chaque semaine, on était obligé de l'inciser

encore plus loin, et ses rugissements partaient de plus en plus profondément du tréfonds de ses entrailles.

... Ce que fut l'amputation, je ne l'ai pas su. Spontanément, toutes mes compagnes firent une collecte pour elle. Les infirmières qui assistaient à l'opération roulèrent des yeux blancs lorsqu'on leur demanda des nouvelles, et soupiraient profondément. Bref, l'Hôpital-École n'ayant plus de lit, et l'état s'aggravant, on l'envoya dans un hôpital de l'A. P. où elle est morte au bout de trois jours, morte seule dans l'angoisse de ces longues rangées de lits remplis de douleurs, de draps jaunes, sans rien, rien pour adoucir ses dernières heures. Elle est morte là, aux mains des mercenaires. Elle a dû partir pour le grand voyage, farouche et solitaire, comme elle était toujours, et lorsqu'une dame de la Croix-Rouge vint pour la voir et la réconforter, on lui dit à voix basse : « Elle n'est plus là. » C'était fini de son martyre, la mort eut pitié d'elle.

O Toi, Dieu, dis-moi que tu auras pitié aussi, et que tu arracheras son âme à la mort. Elle n'a sans doute pas connu ton nom, mais comme Toi elle eut la main percée, percée cinq fois, autant que tu eus de plaies.

Que lui as-tu donné pour son entrée dans ton Royaume ? Oh! je me rappelle tes paroles : « Bienheureux ceux qui souffrent, parce que le Royaume du ciel est à eux. »

*
* *

Études finies, Geneviève a signé un engagement : en cas de guerre, elle doit rallier Verdun, au premier jour de la mobilisation.

Le 1er août 1914 la surprend aux Houches : par le dernier train en partance elle rentre à Paris. Elle y rejoint son père et l'y trouve malade. Un bref combat : elle renonce à partir, à ce pour quoi elle s'est tant préparée, et elle reste, elle a compris la primauté des devoirs. Pouvait-elle agir autrement, elle qui avait si gentiment raillé, dans un conte exquis, la dame « très Croix-Rouge » qui laisse son bébé aux soins d'une domestique pour ne pas manquer une opération intéressante ?

Elle reste, au milieu d'un Paris, d'une France si grande en ces heures d'août 1914.

La S.B.M. l'emploie à installer un hôpital en banlieue : tout est prêt lorsque, le 21 août, arrive l'ordre d'évacuer; maintes fois encore, lorsque Geneviève aura mis la dernière main à une organisation, il lui faudra partir ainsi.

Un déplacement, une maladie, et voilà Geneviève à Bois-Gamast, chez une amie. Dans sa propriété, elle installe une maison de convalescence, organise des cours d'hygiène.

En novembre 1914, nous la retrouvons à l'Hôpital 37 de Laval : Trois cents blessés, trois infirmières. C'est la vie au sein de la douleur humaine. Geneviève ne se cuirasse pas; elle pénètre et elle sent...

C'est de Laval qu'elle écrit (juillet 1915) :

Mon Dieu, regarde leurs plaies. Nous ne les voyons, nous, qu'à l'heure des pansements et nous ne pouvons pas les supporter. Regarde leurs plaies. Elles existent nuit et jour. Elles sont faites de lambeaux, de nerfs arrachés, de tissus meurtris, de sang en putréfaction. Le pus coule à flots, il inonde leur lit.

Ces chairs vives sont si douloureuses qu'elles ne supportent aucun contact; le poids des draps légers est trop lourd pour elles.

Regarde leurs plaies, regarde leurs membres. Ils sont percés de part en part.

Cette main traversée par ce drain ne te fait-elle pas songer à une autre ?

Et ce pied brisé ? Et ce côté fendu où l'on pourrait étancher sa soif ? Mais regarde, ne te rappelles-tu rien ? Et cette fièvre qui fait des bonds désordonnés sur la feuille de température ? Et cette sueur chaude qui les couvre d'un vernis odieux ? Et cette odeur d'hôpital qui les baigne, et l'insomnie qui ne les lâche pas... Leurs tempes battent, leur tête résonne, la douleur frappe à petits coups cent fois par minute... Et la terreur de la table à pansements dont le bruit seul les glace, et l'horreur des instruments, de la pince qui saisit les tissus vivants, de la sonde qui s'enfonce dans la chair, qui fait hurler, du bistouri qui s'appuie si fort sur le point douloureux et tranche atrocement.

Regarde ce petit-là qui ne peut pas remuer. Son côté le fait souffrir. Sa plaie au flanc est une vasque de pus. Ses jambes sont figées dans son lit. Regarde son pauvre bras désarticulé avant-hier. On va refaire le pansement. Il ne dit rien. Oh! la terreur

des pauvres yeux et l'angoisse avec laquelle il suit les mains qui déroulent la bande...

. . . . . .

Il se laisse faire, mais il gémit tout doucement comme font les petits chiens nouveau-nés. Les compresses douces, le coton blanc, le coton crème. On en met beaucoup. La gouttière à replacer. Oh! son air d'effroi quand il dit : « Ne me lâchez pas. » Non, mon petit, une infirmière infiniment frêle et délicate est penchée sur toi et vient de tenir ton bras si lourd de souffrance pendant vingt minutes sans oser presque respirer; elle ne te lâchera pas, et c'est admirable la force et la douceur qui sont incrustées dans ses doigts nerveux.

La gouttière. Quelques tâtonnements douloureux. L'écharpe maintenant. On replace doucement des oreillers et la pauvre tête baignée de sueur.

Une caresse. On quitte le malade. On ne peut plus rien.

Lentement, sous le bandage, dans la gouttière, l'horrible plaie continue à suppurer, imprégnant goutte à goutte les choses blanches si douces, et demain, à la même heure, sans qu'il ait eu une minute de sommeil, une seconde de repos, ce seront les mêmes angoisses, les mêmes tortures, les mêmes faiblesses.

Celui-là n'est qu'un seul et ils sont des millions de tout âge, de tout pays, de toutes races... Mon Dieu, mon Dieu, je sais que tu les a comptés; que tu savais les minutes, les secondes, leur désespoir, leurs nostalgies des choses heureuses, de leurs amis morts, de leurs familles dispersées, leurs angoisses du lendemain, leurs heures d'ennui, si morne, si plat, que le pas d'un infirmier dans le couloir les fait rêver. Tu savais, tu as compté. Tu prends tout cela et, une à une, les secondes s'envolent quelque part où elles ne sont pas perdues. Tu les gardes, tu les ranges!

Quelles choses mystérieuses en naîtront ? Quels horizons de paix et de lumière s'élèveront derrière les horizons anciens ? Pour quels enfants inconnus auront-ils travaillé ? Pour quels aïeux d'autrefois auront-ils payé ?

... Quelles joies les attendent donc, ceux qui auront souffert sans savoir ?...

Mon Dieu, mon Dieu, mais dis-nous ce que tu fais avec la douleur des hommes...

***

Et enfin, le 14 décembre 1916, c'est le départ pour la

Roumanie... Les derniers mots qu'on entend de Geneviève n'en sont point indignes... Sur le quai de la gare, sa tante, cette délicieuse Taty à qui elle doit tant, multiplie les recommandations :

— Surtout, ménage-toi!

Et Geneviève de répondre :

— Je n'y vais pas pour cela!

Non certes, et tout l'avenir, quel qu'il soit, la jeune fille l'accepte gaiement à l'avance, en brave soldat. Elle prévoit le dur labeur, la souffrance, l'exil... rien ne la surprendra, au long des mois qui vont suivre et qui la séparent du suprême sacrifice — pleinement consenti, lui aussi.

Le voyage n'est pas sans danger, certes, mais on en plaisante les mauvais côtés, on en retient surtout le pittoresque.

Les lettres de Geneviève sont d'une artiste; elle sait voir et décrire comme un écrivain de grande classe dont l'enthousiasme est intact. Cependant, sur le bateau, elle demeure trente-cinq heures annihilée par une sorte de narcose qui ne lui permet pas le moindre mouvement, mais crânement elle sourit au danger :

Coucher, en l'an de grâce 1916, sur la mer du Nord, veut dire s'étendre tout habillé sur son lit, avec la ceinture de sauvetage sous la main. On sait qu'on peut être torpillé à la perfection dans quelques heures... même emmenés prisonniers par les sous-marins boches, ou qu'on peut rencontrer une mine flottante, mais on ne « s'en fait pas », tous sourient et chacun pense : « A la grâce de Dieu! »

C'est bien en effet dans cette confiance en Dieu que Geneviève puise sérénité et gaieté.

Ailleurs, et quand il s'agira de montrer en Geneviève l'artiste, nous donnerons de très longs extraits de ses merveilleux et vivants récits; selon son expression, ils nous feront vivre un voyage à la Jules Verne! Nous passerons ici rapidement. Le voyage dure dix-huit jours... le 22 octobre, c'est l'arrivée en Roumanie. La

Croix-Rouge française y reçoit un accueil enthousiaste. Geneviève note :

... Ce cri d'amitié des humbles nous a émus profondément, et de tous les témoignages de sympathie que nous avons reçus ou recevrons encore, peut-être est-ce celui dont nous nous souviendrons le mieux!

L'arrivée à l'hôpital de Bucarest est un émerveillement :

... Cela ne sent pas l'adaptation, mais bien l'hôpital-modèle dernier cri... Et moi qui m'attendais à travailler sous les baraques, dans une ville toute démolie!... Ni l'Hôpital-École, ni Charonne, ni rien ne peut donner une idée de notre hôpital français de Bucarest.

... Nous ne sommes pas assez nombreuses, et demain Geneviève va s'asseoir à une table et enseigner aux dames roumaines et de la colonie tout ce que doit savoir une infirmière. C'est assez intimidant, mais il faut avoir tous les courages.

... Tous les jours, je fais des cours à quatre-vingts infirmières, vous ririez de me voir pérorer devant un tableau noir et tracer l'idéal de l'infirmière française.

Cette vie d'équipe est épatante. Nous avons l'avantage d'être des rois sans en avoir les soucis; je t'assure que c'est trop agréable; si j'avais su cela, je ne serais pas venue, car ici on est trop gâté.

Et voici le portrait de la Major, Mme de C. :

... Courageuse, peur de rien, toujours gaie, extrêmement simple et exubérante, très grande dame quand il faut, vraie maman pour ses infirmières, on l'appelle « notre mère », bonne, excellente juste, ne s'embarrassant pas dans les détails, comprend ses infirmières comme des collègues au point de vue professionnel, et comme ses filles au point de vue intime. Il n'existe rien de mieux.

Mais le travail ne manque pas :

... J'ai tout un étage à moi toute seule, une salle de quatre-vingt-trois lits... et je suis chargée de faire les cours. Pour les

tenir, j'ai l'intention de leur faire préparer leur diplôme de guerre et je ferai des cours sur un plan très simple et très pratique : nettoyage des blessés, température, régime, soins aux opérés, et je laisse tout à fait la chirurgie de côté, et je dresserai deux infirmières seulement qui seront spécialisées toute la journée à la salle de pansements. J'aurai dix infirmières pour moi et nous devrons préparer à notre étage tout notre matériel de pansement : tampons, compresses, etc... J'ai le gaz, eau chaude, eau froide et stérilisée dans ma salle de pansements, une table d'opération, car on ne doit faire aucun pansement dans les lits.

... Notre travail sera très lourd, toutes les semaines une nuit de garde et souvent des opérations la nuit.

Cependant, trois semaines plus tard, Geneviève écrit :

Nous avons reçu de grands blessés à l'hôpital français toute la nuit. L'hôpital marchait comme un charme, c'était comme une splendide mécanique faite de toutes pièces par nous, qui s'essayait pour la première fois. L'installation était terminée, du matin même, dans les plus petits et luxueux détails. Les infirmières roumaines, bien dressées, marchaient comme une seule âme avec toute leur bonne volonté. Les services bien organisés dans un cadre délicieux; impossible de voir plus bel hôpital et une plus charmante formation. A midi le lendemain, il n'était question de rien. Ordre de M. de Saint-Aulaire de partir immédiatement pour Jassy le soir même, train à 5 heures, en emportant le plus possible de matériel. Sans affolement, on s'est mis à emballer, vite, vite, dans les couvertures des lits, tout ce qu'on pouvait de matériel, en faisant ses malles entre temps.

Quelle journée! Personne ne comprenait rien à ce départ, ni nous ni ceux qui nous entouraient. Quitter un hôpital où il y avait des blessés, cela ne s'était jamais vu. Il fallait un ordre formel comme celui du ministre pour faire une chose pareille!

Dès le lendemain, à Jassy, l'épreuve de l'inaction succède au travail organisé avec tant d'entrain quelques jours auparavant :

Nous sommes installées tant bien que mal dans un grand dortoir. Nous nous sentons une mentalité d'êtres échoués... on se cherche, on se trouve, on se terre. Je fais le possible et l'impossible pour retourner vingt-quatre heures à Bucarest et ramener le

reste de notre matériel précieux dans un fourgon. Résistance invincible de M. d'H.

Nos deux majors étaient restés à B., s'étant assuré la propriété des chars pour partir à leur idée, tranquillement, tandis que le Dr C. — malin — avait vite emballé tout son matériel et s'était amené au plus vite, couchant dans le fourgon avec toutes ses caisses, ne les quittant pas. Arrivé le premier à Jassy, il a pu avoir le choix des locaux; C... a eu l'esprit de choisir, à dix kilomètres de Jassy, une propriété idéale, s'est débrouillé comme un fou, s'est fait donner du matériel et s'est immédiatement installé.

Le Dr C., « malin » en effet, n'a garde d'oublier la valeur de Mlle Hennet de Goutel. Pressentie, elle accepte d'emblée de partir au « Grierul » avec une autre infirmière, devenue une amie très chère, et deux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Nous sommes une bande d'êtres énergiques décidés à réussir ce qu'ils entreprennent. Il règne une telle confiance et une telle amitié entre les membres de la petite troupe! Pour le moment, nous menons une vie de trappeurs canadiens, s'ingéniant à tout, faisant feu de tout bois pour réussir. Les premiers jours, j'ai fait la cuisine pour la troupe et vingt ouvriers. J'avais de l'ouvrage : tout à repeindre, à installer : conduites d'eau, linge pour trois cents malades! Nous sommes sans cesse dehors, travaillant comme des bœufs, mangeant comme des loups, dormant comme des souches. Jamais aucune existence ne m'a plu autant si j'avais ceux que j'aime.

... Pays de rêve... en pleine féodalité... six siècles en arrière... notre vie est amusante. N'ayant pas encore de pétrole, nous nous éclairons avec des cierges; pas encore de meubles, nous nous asseyons sur nos lits.

... Le premier soir, nous couchons par terre; le deuxième, sur les couvertures; le troisième, sur des draps; le quatrième, sur des lits; et aujourd'hui nous avons une délicieuse petite chambre avec tout le tiède confort d'un « home » aimé!

Le temps manque pour en goûter la douceur.

On travaille dur ici, plus dur que personne ne saurait imaginer. Il faut tout faire soi-même, dans un décor de Robinson suisse.

Exemple : pour allumer du feu : envoyer couper du bois à la forêt, le faire apporter, le faire scier, le faire monter. Pour tout, c'est pareil.

Pour une amie elle note :

... La tâche est si écrasante et si difficile, ici, que j'ai peur de ne pas pouvoir la remplir. Le courage ne suffit pas toujours, et je suis quelquefois noyée dans des difficultés impossibles à décrire.

... C'est le travail écrasant dans l'obscurité et dans l'humilité, le travail sans soleil.

Nous sommes revenus au XIIIe siècle. Tous les soirs, il faut se défendre contre des bandes de soldats russes qui assiègent la maison pour avoir du pain et coucher. Il faut renvoyer ces pauvres gens qui passent par milliers.

... Aurai-je assez de force physique et morale pour ne pas tomber en route ?

Ne communiquez le contenu de cette lettre à personne de ma famille, je ne veux pas que l'on sache, personne... comme c'est dur. A vous je peux tout dire!

Et à l'heure où elle jette ce cri, elle refuse de rentrer avec une partie de l'équipe :

Je veux rester, si c'est possible, six mois en Roumanie, de façon à bien travailler et à ne pas voler mon voyage.

Plus émouvantes que les lettres, voici les notes intimes jetées sur quelques feuillets de carnet :

... Arrivée clair de lune. Couché par terre. L'homme à la vache. La femme au poële. Le vieux moine.

Samedi. Je fais des balais de brindilles parce qu'il n'y a aucun balai.

P. vole des cochons sur la route... les tue... Joie... les paie...

Plus de vin. Plus de sel. Plus de pain. Mamaliga à outrance. On boit du thé. Les vaches russes. La mort du bœuf.

Nos robes sont usées. C. propose de nous habiller dans des vêtements de miliciens.

Ni pain, ni vin, ni sel. On redouble de bonne humeur. On véhicule des lits très lourds. Mme de C. s'en aperçoit, on continue quand elle n'est pas là.

Boue, pluie, cafard.

Les départs, nous restons seules, Mizou et moi.

On veut prendre Mizou, je ne vis plus depuis ce moment-là... Mizou veut rester avec moi, mais elle ne pourra pas. Cafard noir, tout m'ennuie.

Nous rencontrons un petit cheval, on essaye de le soigner : abcès de la colonne vertébrale. C. se moque de nous.

Les chevaux morts sur la route. Les enfants taillent des pantoufles dans leur peau. Chiens retournent à l'état sauvage. Corbeaux par milliers. On demande Mizou... Trop triste et trop de chagrin pour raconter cela. Cafard.

Enfin arrivée des malades. L'épouillage. Sœur Joseph est épatante. On pétrole de la tête aux pieds. Tondeuse, rasoir.

Ma fureur contre le Dr C. qui, après l'épouillage, veut photographier ses malades, pus dehors. Il ne recommence plus.

Les malades dans leurs salles. La visite, C. les examine à fond; tout se rapporte à ses études personnelles... Examen du sang.

... Mort du premier malade dans le service de R. On l'enterre ici. La fosse est creusée dans le parc, par miliciens. Nous mettons des branches de sapin. Pas de cercueil, une croix dans la forêt.

Nous sommes inoculées contre le choléra.

C'est le dernier mot qu'écrira Geneviève; elle n'a pas été vaccinée contre le typhus!

Procédant à l'épouillage des arrivants, elle se trouve au poste de choix, le plus exposé.

La « lutte passionnante » pour arracher ses malades à la mort l'a épuisée. Elle s'enrhume, elle est fatiguée, la fièvre monte.

On espère d'abord la sauver, on l'entoure de soins, mais le mal est inexorable, sans doute parce que la tâche est finie! Geneviève a amplement mérité la récompense : la chère petite croix de bois.

Le P. Gervais, qui eut la grâce d'assister cette créature de choix, a noté les détails de ses derniers jours. Retenons-en un trait :

Un élan de son cœur filial : « Je veux revoir maman », suivi de l'acquiescement à la volonté du Maître.

— Êtes-vous prête, demande le P. Gervais, à tout ce que le bon Dieu voudra ?

— Oui, de grand cœur.

Adsum, je suis prête.

Elle souffrait beaucoup, et restait presque immobile, patiente et confiante.

Le 4 mars, à 8 heures du soir, elle mourait « pour la France ».

« Le bon Dieu faisait bon accueil à cette âme si droite, si pure, toute lumineuse. »

Comment mieux commenter ce « passage » à Dieu, notre Père, qu'en citant une fois de plus la grande chrétienne que fut Geneviève Hennet de Goutel :

Depuis ma vie d'infirmière, j'ai vu la mort si souvent et de si près qu'elle ne m'apparaît pas du tout effrayante. C'est la conclusion logique de ce que nous appelons la vie, pour passer à une autre vie. C'est très simple, et si, à part la terrible séparation qu'elle entraîne, on voulait bien la considérer simplement, comme elle est, une forme de passage, on ne la trouverait pas terrible du tout, mais souvent très douce.

YVONNE BOUGÉ.

Le chrétien homme d'action

Dans une mince mais substantielle brochure, le T. R. P. Motte, Provincial de l'Ordre des Frères Prêcheurs, a eu la bienfaisante pensée de réunir le texte de cinq conférences de Carême qu'il a données à Lens en 1937 [1].

La portée de cette brochure remplit, mais en même temps dépasse le titre sous lequel elle se présente.

1. *Le rôle social du chrétien,* avec le sous-titre « L'homme d'action sous l'emprise des vertus théologales ». Avant-propos de Georges Lamirand. (Aux « Éditions de la Revue des Jeunes ». Prix : 6 francs.)

Parlant à des ingénieurs de l'U.S.I.C. — ces officiers supé-
eurs de la grande industrie minière —, le T. R. P. Motte
répondu à leur attente en leur parlant des responsabilités
ociales qui incombent à tous ceux qui, par leur charge,
ont appelés à être des conducteurs d'hommes.

Mais le dessein poursuivi par le T. R. P. Motte dans ses
auseries va encore bien au-delà; et c'est un court traité —
nais combien précis et concret — d'humanisme chrétien
u'on trouvera en ces pages d'une belle éloquence, sobre,
irecte, d'une haute tenue littéraire et d'une si fine psycho-
ogie.

Il ne s'agit, en effet, de rien moins que de montrer com-
nent l'homme d'action chrétien trouve dans la vie de la
râce un enrichissement de ses ressources purement humai-
es — qui fait de lui, au vrai sens du mot, un surhomme.

Dans chacune de ces conférences, le T. R. P. Motte met
n regard ce que peut l'homme purement naturel (mais
ussi ses limites et ses déficiences) et le surcroît que le sur-
aturel ajoute à sa nature pour lui permettre de réaliser
leinement sa splendide destinée à la fois temporelle et
ernelle.

Il répond ainsi à l'objection qu'ont entendu exprimer
ous ceux qui ont eu à s'occuper de groupes d'Action catho-
que : « Est-il sûr que notre christianisme, s'il nous ouvre
nous assure les perspectives de l'au-delà, ne nous handi-
ape pas dans la poursuite et l'accomplissement de nos fins
rrestres. Le chrétien n'est-il pas à cet égard un être dimi-
ué ? »

Bien loin qu'il en soit ainsi, ces pages lui montreront
u'il est, même à cet égard, un privilégié, et banniront de
on esprit cette crainte plus ou moins sourde et paralysante.

*
* *

Agir, suppose toujours que l'on voit. Le véritable homme d'ac-
on est perspicace. Il *sait* ce qu'il *veut*. Il sait à quoi et à qui il a
faire, il sait apprécier les circonstances, il connaît ses possibilités,
possède toutes les connaissances théoriques et pratiques qui lui
ermettent à chaque moment de faire exactement ce qu'il faut.

Mais il ne suffit pas de voir clair. Il faut, pour *agir*, être
nû par un grand désir. « C'est le désir qui est le ressort de

l'action. » Et ce ressort n'est plus seulement dans l'intelligence, mais dans les impulsions du cœur qui anime la volonté.

Pour atteindre un objectif envisagé clairement et désiré puissamment — quel qu'il soit : fortune à faire, succès électoral, réforme législative, progrès social —, il faut disposer de moyens, mettre en jeu des forces appropriées, et c'est dans la mesure où les forces sont proportionnée au but qu'on peut espérer réussir.

Ces règles de l'action, on les retrouve chez tous les grands réalisateurs, un Lyautey, un Foch, un Cardyn — et, même lorsque l'action s'applique à des fins perverses, chez un Hitler ou un Lénine.

Mais — et c'est toute l'originalité de son opuscule — le T. R. P. Motte va nous montrer comment l'homme d'action « sous l'emprise des vertus théologales » de foi, d'espérance de charité acquiert une « lucidité supérieure », un « dynamisme supérieur », un « optimisme supérieur », un « sens social supérieur ».

« Une lucidité supérieure » : car l'homme qui n'a pas résolu la question décisive de sa destinée peut avoir toutes les qualités naturelles de l'homme d'action; son action, qui n'est pas bien fixée sur le véritable but de la vie humaine manquera de la seule lumière qui puisse l'orienter efficacement. Cet homme est aveugle ou combien myope !

Pour le chrétien qui a la foi, « l'histoire du monde et notre histoire à nous ont désormais un sens ». Il sait que l'est « le grand dessein rédempteur qui est la raison d'être de la durée ». Toutes ses connaissances humaines « passent au service d'une vision supérieure des choses ». Il voit clair grâce à ce « sens surnaturel » qui le met « à l'école de Dieu » et le prémunit « contre les erreurs de jugement qui naissent de l'orgueil, de la présomption et de la colère ».

« Un dynamisme supérieur » : car l'homme d'action peut certes trouver un puissant élan dans la poursuite de ses désirs terrestres, d'une prise, semble-t-il, plus certaine et plus palpable. Mais regardez-y de plus près; deux dangers le guettent au sein même de son effort tout entier tendu vers les biens sensibles : l'hyperexcitation et la lassitude.

Aucune des trois concupiscences : la volupté, la richesse l'ambition, ne peut satisfaire « un cœur que Dieu a fait

plus grand que tout cela ». Comment des biens finis pourraient-ils suffire à une âme faite pour l'infini ?

Le chrétien, lui, sait ce qu'il espère : c'est Dieu lui-même ! Et ce désir de Dieu, qui n'est autre que l'Espérance, le garde à la fois contre le dérèglement dans la poursuite des biens sensibles auxquels il n'assigne que leur vraie valeur, qui est une valeur relative, et contre la satiété, car il sait aussi que rien n'est perdu de ses efforts, même à travers les échecs et les déceptions; et « par un admirable paradoxe l'amour de la vie présente jaillit de l'amour de la vie éternelle ».

« Un optimisme supérieur » : car, à l'homme purement naturel, la science et la conscience peuvent bien offrir des moyens d'action; et il ne s'agit de mésestimer ni les merveilles du progrès physique, ni les dévouements et les générosités qu'inspire l'amour de l'humanité. Mais combien vite l'homme laissé à lui-même trouve ici encore ses limites !

La science, dont les découvertes sont limitées, ne vaut, au surplus, que par son emploi. Et l'homme peut se servir de ses découvertes pour trouver des remèdes contre la maladie, mais aussi pour composer des gaz de combat. La science est indifférente à l'usage qu'on fait d'elle. Elle porte en elle une puissance de création, mais aussi une puissance de destruction catastrophique.

Et la Conscience ? Pauvre ressource pour l'homme laissé à ses seules forces. Car l'homme n'est pas naturellement bon.

Il suffit d'avoir observé des enfants pour le savoir... Le péché, eh! je sais bien qu'on ne veut plus en entendre parler. On renvoie Pascal et ceux qui comme lui en ont tragiquement le sens au psychiatre, et le freudisme explique tout. Mais en vain. Le bien et le mal cela existe...

L'espérance chrétienne supplée à ces misères. Elle ne nous promet pas seulement la gloire en l'autre monde, mais la grâce même de Dieu en ce monde. « Dieu est avec nous. » « Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. »

*
* *

Mais ce n'est pas seulement la foi et l'espérance qui —

toutes choses, par ailleurs, égales — font du chrétien un homme d'action supérieur; c'est encore la charité.

Amour du prochain, amour de Dieu : ce sont les deux faces d'un même commandement, du *mandatum novum* qui donnent à l'homme d'action chrétien sa marque caractéristique, et à tout l'ordre social ses véritables assises.

Cet ordre social, une justice purement humaine, une fraternité purement humaine ne sauraient suffire à l'assurer.

Les biens matériels, parce que limités, ne sont-ils pas nécessairement objet de compétitions et de litiges ? Ce que l'un possède, l'autre ne peut l'avoir. Et, dans ce débat entre le mien et le tien, la justice peut bien s'efforcer de tracer une exacte délimitation. Mais l'inégalité ne renaîtra-t-elle pas toujours — parce qu'elle est dans la nature même des choses — mais aussi parce que la malice humaine s'en mêle. Dans sa réaction contre l'inégalité,

le ferment de l'injustice ne se trouve-t-il pas souvent au cœur même de la justice ?... Ce n'est pas toujours aux abus qu'on s'en prend, mais à ceux qui abusent, pour prendre leur place.

La fraternité, sur le plan purement naturel, suppléera-t-elle du moins aux déficiences de la justice légale ?

Nous sommes frères en humanité, soit! Mais notre ancêtre commun est bien loin dans le passé, et nos intérêts, humainement parlant, ne sont pas si communs... Déjà entre enfants du même père, quand tout contribue à unir, la ressemblance des traits, l'identité de l'hérédité et de la formation, l'honneur du nom commun, l'action pacificatrice du père qui a autorité sur tous, les conflits trouvent à s'introduire. Et, après tout, a-t-on le droit de me forcer au nom de la fraternité à sacrifier mes intérêts s'ils ne coïncident pas avec ceux de ma famille ?

Mais qu'on s'élève au plan supérieur de la charité chrétienne, et toutes les perspectives se transforment. L'amour des hommes les uns pour les autres n'est que le reflet de l'amour de Dieu : le bien commun par excellence « qui n'a point à se partager pour se donner à tous ».

Bien loin qu'il nous oppose, c'est lui qui nous unira, au contraire... Alors que des choses de la terre, rien ne se partage qu'en se divisant, en contemplant Dieu avec moi tu ne feras qu'accroître mon bonheur, puisque je jouirai de te voir jouir en Lui.

Mieux qu'une égalité, c'est une unité qui se réalise en Dieu entre les hommes. Et nous pourrons aimer même nos ennemis de cet amour surnaturel.

La justice, loin de s'en trouver diminuée, « devient obligatoire doublement, au nom d'elle-même et au nom de l'amour qui l'inspire et qui la commande ».

S'il est vrai que la justice chrétienne est une justice de frères, c'est une justice d'autant plus sévère contre l'exploitation du faible par le fort, et si sa prédication modère l'appétit de la fortune lorsqu'il est déréglé chez les pauvres, elle condamne aussi sans pitié l'attachement excessif du riche à son bien ou à son honneur.

Ainsi, par les vertus que demande la charité aux uns et aux autres, les inégalités elles-mêmes se trouvent adoucies et tempérées.

*
* *

Si l'amour chrétien vis-à-vis des hommes donne au croyant un « sens social supérieur » qui facilite les ajustements de la vie en société, l'amour de Dieu fournit à l'ordre social sa clef de voûte — dans l'accord qu'il établit entre la liberté et l'autorité, là où, sans lui, règne soit la contrainte étatique, soit l'individualisme anarchique.

L'enfant qui est terrorisé par un père trop sévère n'agit plus selon sa conscience, mais uniquement selon les volontés paternelles. Le sujet d'un régime dictatorial risque semblablement de perdre toute personnalité; à force de ne plus dire ce qu'il pense, mais ce qu'il faut penser selon la doctrine officielle du parti régnant, il finit par le penser, et l'on voit l'obséquiosité amener les intellectuels eux-mêmes, philosophes, juristes, savants, à ne plus mesurer leur doctrine sur la vérité, mais sur les mots d'ordre reçus et sur l'intérêt du moment; on devine les inconvénients d'un tel avilissement de l'homme!

Non moins grands sont les excès de la liberté laissée à elle-même. Et « l'homme qui flatte un pouvoir fort et celui qui s'insurge contre un pouvoir faible sont d'accord au fond dans leur hostilité contre le pouvoir établi, *ils ne l'aiment pas* ». Bref, entre l'individu et l'autorité, « il subsiste un conflit latent tant que l'amour ne s'en mêle pas ».

Mais cet amour, puisé à ses sources chrétiennes, change tout. Dieu est notre Maître. Mais ce Maître est un Ami, qui

nous appelle à sa société. Il fait de nous des rois. Nous lui obéirons, et nous obéirons à tous ceux dont l'autorité vient de lui; l'obéissance aux pouvoirs établis s'en trouve relevée et ennoblie. Mais elle trouve aussi dans l'amour de Dieu sa mesure et ses limites. Car la personne humaine, appelée à participer à la vie éternelle de Dieu, a un prix infini et ne saurait être mise tout entière au service de la collectivité, qui doit être, au contraire, à son service pour lui donner son plein épanouissement. Le salut de la patrie elle-même, si haut que soit cet objectif, « n'équivaut pas au salut de mon âme ».

*
* *

Et le T. R. P. Motte peut justement conclure que la grâce du baptême donne à la vie du chrétien une dimension nouvelle. Elle perfectionne son équipement naturel en vue de l'action.

Un homme d'action supérieur : voilà ce que doivent faire de lui la foi, l'espérance et la charité, et les vertus cardinales de prudence, de tempérance, de force et de justice qui s'y apparentent et s'y alimentent.

Ces hommes d'action supérieurs — ces chefs de demain — quel besoin n'en aura-t-on pas pour les œuvres constructives de la paix !

Le T. R. P. Motte aura préparé ces hommes d'action supérieurs en traçant d'une main si ferme et si délicate les consignes surnaturelles qui les rendront aptes à leur lourde tâche de l'après-guerre. C'est dire le service que la publication de ses conférences rendra à l'Action catholique et à tous les laïques à qui l'Église en a confié le mandat. L'éminent religieux s'est ainsi acquis un nouveau titre — après tant d'autres — à la reconnaissance de ces laïques dont il voudra bien accueillir, en ces lignes trop inégales à leur sujet, le modeste mais très sincère témoignage.

PIERRE BAYART.

Remarques sur la censure

Il se peut que la censure soit sévère. Je le conçois facilement. Mais à constater qu'aucun journal, quelle que soit sa teinte politique, n'a échappé à son prudent blanchiment, je ne la crois décidément pas partisane. Nous avons tous péché par indiscrétion, par déformation de la vérité ou, pour le moins, — car c'est là la faute originelle du journalisme même, — par excès de parole. Venez, censeurs et votre salutaire badigeon : nos péchés hurlent contre vous comme l'écarlate, mais vous les rendrez blancs comme la neige, *quasi nix dealbabuntur* (Is., I, 18).

* *

Si la censure gêne la presse bien intentionnée, elle gêne aussi et surtout la presse mal intentionnée. Si la censure porte entrave à la rapidité de l'information et à son commentaire honnête, elle porte bien plus entrave au mensonge et à la propagande trouble. Il est logique que les patriotes, les hommes loyaux subissent la même loi de restriction que les factieux, que ceux pour qui leur parti est toute la nation, ou plus qu'elle : un fanatisme, une religion d'ersatz. Une démocratie est une communauté sans privilèges. Nous avons eu vingt ans pour danser ensemble (et quel spectacle que ce ballet où la presse a montré ce qu'elle savait faire de la liberté!). Méditons maintenant ensemble sur les bienfaits de la censure.

* *

Une partie — et une partie influente — de la presse française a donné toute la mesure de la vilenie dont elle était capable. Il n'est plus temps maintenant de penser à l'honnêteté et au patriotisme : il fallait y songer plus tôt.

Ces journaux partisans, haineux et entêtés qui, en guise d'idées fortes, ne donnaient qu'idées fausses et vérités bancroches, se distinguaient particulièrement aux moments graves en perdant alors tout sentiment de responsabilité. La mal est grand qu'ils ont fait à la France, au-delà des frontières : qu'ils ne s'étonnent pas maintenant d'être mis en tutelle.

*
* *

Des lettres de l'étranger m'ont souvent montré quelle fausse idée on se faisait de l'état intérieur de la France par la lecture de certains hebdomadaires. Il était fort difficile de détromper ces personnes, même — et surtout — celles des pays traditionnellement amis. Autorité de la chose imprimée, plus encore de certaines signatures.

La censure a mis une fin à ce bourrage de crâne du temps de paix. Elle évite ainsi à l'extérieur toutes sortes de malentendus, de fausses interprétations et, à l'intérieur, arrête cette « guerre des nerfs » que les Français ne subissaient pas seulement des pays de dictature, mais qu'ils se faisaient entre eux.

De Baudelaire ce jugement : « Impitoyable dictature que celle de l'opinion dans les sociétés démocratiques : n'implorez d'elle ni charité, ni indulgence, ni élasticité quelconque... »

*
* *

Je n'en crois rien lorsque je lis dans un journal que je respecte que le Français n'est plus un enfant, que le peuple français est assez grand pour tout entendre et discerner lui-même le mensonge de la vérité. Tous les peuples sont de grands enfants, le français comme les autres. Depuis cinq ans que je vis dans ce gros bourg de province en contact étroit avec le peuple, ouvriers et paysans, je suis payé pour le savoir — ou plutôt je paie de ma personne et j'avoue que j'y perds souvent mon latin.

La confusion qui régnait dans les esprits était effrayante. Je n'entends pas m'alarmer des divergences d'opinion entre les personnes, mais des contradictions internes et passionnées chez chacune d'elles, l'erreur, la mauvaise foi ou l'inquiétude fébrile s'installant à demeure dans les creux laissés par l'instruction, dans une déficience du cœur ou du caractère moral.

Il n'y avait pas de remède possible aussi longtemps que le poison demeurait agissant qui entretenait cet état d'intoxication : la presse partisane, la presse en folie, sacrifiant tout à ses idées fixes.

*
* *

On disait communément : « Il n'y a rien de vrai dans les journaux. » Cette seule maxime négative sur laquelle tout le monde était d'accord était encore un mensonge. Car il y avait beaucoup de vrai dans les journaux (même les pires). Le poison était dans le commentaire, dans la manière de présenter la vérité, c'est-à-dire de la déformer.

***

Le peuple est enfant, en France comme ailleurs. On disait qu'il n'y a rien de vrai dans les journaux, mais chacun reflétait passionnément l'opinion passionnée de son journal. On ne croyait plus à rien, mais en disant pourquoi on montrait bien que l'on croyait à tout — au plus extravagant d'abord.

Le 3 septembre, la guerre et la censure ont rendu à la presse sa dignité. Très vite le peuple, enfant, a retrouvé la sienne. Aujourd'hui, dans ma lointaine province, les esprits sont pacifiés. C'est un des paradoxes de cette guerre.

24 octobre 1939.

MICHEL SEUPHOR.

LIVRES

ERNEST SABATIER, M. S. C., **Sous l'Équateur du Pacifique.** Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Issoudun.

Ce livre a paru alors que la paix disparaissait de notre planète. Il apporte les nouvelles d'un paradis de tranquillité, de liberté, de vie désencombrée, où le cocotier donne tout, avec la pêche, où les sommets n'ont que deux mètres de haut et où l'on se passe à peu près de toute notre civilisation industrielle; d'une existence enfin aux antipodes de notre existence, comme les îles Gilbert le sont de notre Europe. Il serait tout à fait injuste qu'on ne parlât point de ce livre du P. Sabatier : il est un de ceux qu'on peut lire avec le plus de plaisir et d'intérêt véritable, parce que d'un écrivain sans recherche, qui atteint par l'authenticité même à une poésie. Il y a ici le tout d'une terre et de son peuple, de la vie humaine qui s'y est organisée, de la vérité naturelle qui s'y est peu à peu formée, si insuffisante, et de son éveil à la vérité surnaturelle, que la nature seule ne pouvait trouver, mais qu'elle cherchait obscurément et pour laquelle elle est faite. L'histoire des îles Gilbert et de la Mission catholique : le livre d'un missionnaire paysan et poète, qui montre tranquillement, hardiment, gens et choses, parce que sous le rayon c'est toujours plus beau que les idées qu'on s'en faisait. Le livre d'un homme : une connaissance, toute vivante, toute chaude, toute vraie.

H. P.

JEUNESSES ÉTRANGÈRES

Un mouvement des jeunes dans l'Anglicanisme

L'auteur de cet article est un jeune Anglican. Du mouvement qu'il présente ci-dessous aux lecteurs catholiques français, l' « Association des Sept Années », il est un des dirigeants.

Il a semblé utile de faire connaître aux jeunes Français militants de l'Action catholique, l'effort parallèle mais d'une inspiration autonome, né il y a sept ans dans la jeunesse anglicane.

Qu'on veuille bien noter que le vocabulaire de l'article est anglican. Ainsi, l'adjectif catholique *est appliqué aux réalités anglo-catholiques ; les* catholiques-romains, *ce sont, pour nous, les catholiques tout court, etc. Qu'on veuille bien aussi se souvenir que les anglicans sont convaincus de la validité de leurs ordinations, contrairement à la décision de Léon XIII qui, pour nous, fait loi.*

Avant d'étudier en détail les travaux et les visées de l'Association des Sept Années (*Seven Years Association, S.Y.A.*) — c'est là notre nom —, il sera utile d'examiner sur quelle toile de fond se détache notre activité. Que nous offre comme arrière-plan, dans le domaine religieux, l'anglicanisme, et, dans le domaine séculier, le monde actuel avec son retour progressif au paganisme ?

L'Église d'Angleterre, quelle que soit l'opinion qu'on ait d'elle, présente un caractère unique parmi les confessions chrétiennes. La Réforme fut chez nous conservatrice, et elle fut, à l'origine, l'œuvre de l'État plus que de l'Église. Aussi les ecclésiastiques eurent-ils à cœur de retenir les lignes maîtresses du catholicisme. On en voit une preuve dans l'opposition que firent les puritains au *Prayer-Book* de 1662, celui dont nous nous servons encore aujourd'hui. Ce livre, au fond, est catholique; il ne se prête à aucune interpréta-

ion *purement* protestante. Il est conçu de telle sorte que la nesse et la communion sacramentelle y figurent comme le rite essentiel. Il entoure la célébration de la messe de tout e cérémonial catholique. Il prescrit des jours de jeûne et l'abstinence et fait même une place au sacrement de pénitence.

Les hommes, il est vrai, perdirent bientôt de vue le aractère catholique du *Prayer-Book* et en vinrent à considérer ce livre comme un manuel protestant. On cessa de egarder la messe comme le point central du culte. Dans a majorité des églises, elle ne fut plus célébrée qu'une fois ar mois et, dans beaucoup d'autres, une fois seulement ar trimestre. L'entretien des églises tomba dans un lamentable abandon, et elles ne s'ouvrirent plus que le dimanche. La prière du matin devint l'office principal, et de e chef disparut toute ressemblance avec le culte catholique.

La conséquence de cet état de choses fut que l'Église l'Angleterre était, vers le premier tiers du XIXe siècle, dans ne situation déplorable et, semblait-il, désespérée. C'est lors que se leva dans l'Université d'Oxford un groupe 'hommes qui se proposèrent la tâche presque chimérique e rendre à l'Église d'Angleterre le sentiment de son véritable héritage. Au premier rang de ces personnages se trouaient le saint homme de John Keble, John Henry Newman, Charles Marriott et le savant Dr Pusey. On sait les épreuves t les combats de ces pionniers du renouveau catholique au ein de l'anglicanisme. Les chefs de la première génération e préoccupèrent surtout d'exposer la vraie doctrine du *rayer-Book*. A leurs successeurs échut le rôle de la mettre n pratique dans nos paroisses. Il serait faux de prétendre ue toute l'Église d'Angleterre a suivi ces rénovateurs, mais n doit reconnaître que leur influence s'est fait profondément sentir un peu partout. L'*Annuaire anglo-catholique* e 1939 renferme une liste de plus de 1400 églises où l'on eut obtenir la communion à toute heure du jour ou de la uit. D'après un recensement de 1933, il y a 2160 églises où grand'messe est le principal office du dimanche; près e 1500 où la messe se célèbre tous les jours, et près de 800 où un temps est fixé pour les confessions. Le nombre e ces églises augmente chaque semaine, et le mouvement étend toujours.

Passons au domaine séculier. Le grand péril aujourd'hui est que l'homme devienne l'esclave du mécanisme qu'il a créé si facilement. La chose paraît même à plusieurs inévitable. Le monde actuel prend peur de lui-même. Les freins qu'il voudrait appliquer sont si rouillés par manque d'usage qu'il ne sait plus comment s'en servir. On dit couramment que nous vivons dans une ère apocalyptique, que la fin de notre âge est proche. L'homme d'aujourd'hui désespérément cherche un guide dans la religion, mais un guide qui se soumette à ses caprices. Le monde actuel cherche une religion qui l'endorme et le rende insensible aux maux qu'il s'est attirés. La description de l'homme moderne par Peter Wust est d'autant plus terrifiante qu'on en perçoit davantage le bien-fondé.

Herman Hesse, dit-il, a récemment dépeint la condition de notre humanité hors-la-loi, au moyen du symbole le plus impressionnant qu'on ait encore inventé. Il nous montre l'homme sous la forme d'un loup des steppes (*Steppenwolf*) errant çà et là dans le désert sans limite et sans amour qu'est la civilisation occidentale, et proclamant par des cris horribles sa faim et sa soif d'éternité. Un loup hurlant et affamé, voilà, certes, une chose assez banale. Mais un loup à visage d'homme, hurlant sa soif d'éternité, n'est-ce point là un phénomène métaphysique à faire trembler ? En vérité, il y a quelque chose d'unique dans le hurlement de douleur poussé par l'animal humain qui a perdu son orientation et soudain réalise à quelle profondeur a pénétré dans sa chair l'aiguillon métaphysique. Car cela veut dire que son âme, qu'il n'a su manifester par l'amour et la révérence, alors qu'il la croyait susceptible d'une explication matérialiste, il faudra désormais qu'il la révèle sous des traits affreusement défigurés.

Voilà le champ d'activité qu'offre le monde à toutes les organisations religieuses d'aujourd'hui. A nous d'apporter le Règne de Dieu à cet homme-loup dont retentissent dans le désert les cris d'agonie.

L'Association des Sept Années est un mouvement de jeunesse : elle n'admet que des personnes qui aient vu le jour au XXe siècle. C'est, en second lieu, un mouvement dont tous les membres sont des laïcs et qui est dirigé par des laïcs. Pour un mouvement de jeunesse, surtout s'il est, comme le nôtre, essentiellement religieux, le seul fait de travailler dans le cadre décrit plus haut expose à bien des tentations, dont la moindre n'est pas de nous prévaloir de

notre jeunesse comme d'une valeur additionnelle à notre message. Pour prémunir contre ce danger, répétons bien haut que notre jeunesse n'est, à nos yeux, ni un mérite ni un démérite. Il a plu à Dieu que nous naissions à tel jour et en tel siècle : à Lui seul en revient l'honneur. Il a plu à Dieu également d'assigner aux hommes de notre génération une tâche bien définie et d'une ampleur terrifiante : convertir à nouveau un monde qui, dans une large mesure, a oublié Dieu et que la volonté de Dieu laisse indifférent. Nous croyons que les jeunes d'aujourd'hui ont un devoir à remplir, non pas du fait qu'ils sont jeunes, ou parce qu'ils seraient meilleurs que les jeunes d'une autre époque, mais parce qu'une occasion unique leur est offerte. La jeunesse religieuse d'aujourd'hui doit prendre une conscience de plus en plus claire des responsabilités qui lui incombent dans la situation actuelle du monde, et pour être à même d'y répondre il faut qu'elle soit disciplinée.

La discipline — les catholiques romains nous le rappellent à tout propos — ne passe pas pour être le fort des anglicans, bien que le *Prayer-Book* édicte des règles précises. Or c'est justement pour faire du jeune laïcat de la Confession anglicane un corps discipliné suivant les prescriptions du *Prayer-Book* que l'Association des Sept Années a été fondée. Comment, dès lors, mieux sauvegarder la discipline que par un retour à l'antique règle des préceptes de l'Église ?

1. Assister à la messe le dimanche et les jours de fêtes majeures; faire du dimanche un jour de prière, de récréation et de repos.
2. Recevoir la sainte communion au moins trois fois par an, dont une fois au temps de Pâques.
3. Se confesser au moins une fois l'an.
4. Jeûner en Carême et s'abstenir de viande le vendredi.
5. Soutenir la discipline de l'Église en matière de mariage.
6. Contribuer fidèlement à l'entretien de l'Église et de ses ministres.

Garder ces commandements, voilà, en dehors de la limite d'âge, la seule règle de l'Association, et rien ne révèle davantage la vitalité de cette dernière que le nombre croissant des jeunes laïcs anglicans qui font des préceptes de l'Église leur norme de vie. Tel est le fondement sur lequel doivent reposer l'existence et l'activité de l'Association. Notre rôle

est d'affermir les jeunes anglo-catholiques afin qu'ils soient à même de s'acquitter de la tâche proposée. Nous avons résolu de faire appel à tous les jeunes anglo-catholiques en sympathie avec nos idées, qu'ils aient un emploi ou qu'ils n'en aient pas. Il n'y a pas de catholique trop surchargé d'occupations pour obéir aux préceptes de l'Église, ou trop libre de son temps pour ne pas trouver dans la fidélité aux mêmes préceptes une véritable discipline.

Les membres de l'Association sont organisés en *Stations* autocéphales, dont chacune (afin d'éviter l'esprit de clocher) a pour territoire toute une ville ou une région déterminée. Il y a maintenant près de 200 *Stations* réparties entre les Iles Britanniques, le Sud-Afrique, l'Australie, les Indes Orientales et Occidentales, la Nouvelle-Zélande et les États-Unis d'Amérique. Chaque *Station* est confiée à un *Station Master*, assisté, dans la plupart des cas, d'un comité. Chacune a mission de découvrir les besoins propres de son territoire ainsi que les moyens les plus aptes, en un lieu donné, à l'avancement du règne de Dieu. Il n'y a pas de plan d'ensemble imposé par un comité central. On pense, à juste titre, que ceux qui vivent et travaillent dans une région déterminée sont les meilleurs juges de ce qu'il convient d'y entreprendre. Les ressources financières étant restreintes, les *Stations* ne peuvent compter sur des subsides. Aussi doivent-elles limiter leur action aux choses que peuvent accomplir avec très peu d'aide (sauf les conseils du clergé local) des jeunes gens de vingt à trente ans et de condition moyenne. Nous ne prétendons pas qu'il y ait là rien de spectaculaire ou de passionnant, mais c'est la forme pratique que revêt dans l'anglicanisme l'Action catholique.

Je dois expliquer ici le sens de notre appellation. 1933 vit le centenaire du renouveau catholique au sein de l'anglicanisme. Depuis longtemps nous préparions un Congrès commémoratif pour cette date : aussi l'été de 1933 fut-il un temps de fêtes religieuses et d'actions de grâces dans tout le pays. Le 16 juillet, la grand'messe fut chantée par l'évêque de Colombo, en présence de 50.000 personnes. La veille, une réunion de jeunes gens s'était tenue pendant une des sessions du Congrès. On y décida que le moment était venu, pour la jeunesse, de collaborer plus largement à l'organisation du mouvement catholique. Aussitôt nous rédigeâmes

un projet qui fut publié sous forme de lettre au *Church Times*, le premier de nos organes religieux. L'œuvre commença très petitement. Nul ne prévoyait alors quelle ampleur elle atteindrait. Nous l'entreprîmes d'abord pour sept ans, ce qui nous mènerait jusqu'au prochain Congrès, prévu pour 1940. Cette date est toujours restée devant nos yeux comme l'échéance à laquelle on estimera si l'Association a fait ses preuves et où l'on jugera des résultats. En nous limitant à une période de sept ans, nous ne sortons pas du cadre de la jeunesse, vu qu'aucun membre n'aura dépassé la quarantaine. Une seconde période de sept ans s'ouvrira en 1940. Tous les membres nés avant le 1er janvier 1907 seront frappés par la limite d'âge. Ils seront invités, en nous quittant, à entrer dans la *Church Union*, dont nous sommes nous-mêmes une filiale.

A strictement parler, nous ne constituons pas un mouvement *neuf*, car nous ne sommes en définitive que l'union de ceux qui gardent les préceptes de l'Église. Nous ne demandons pas aux gens de s'unir à nous et d'accepter ensuite cette discipline. Nous procédons en sens inverse et n'acceptons comme membres que des personnes déjà convaincues de l'autorité de la règle ecclésiastique. Il ne faudrait pas supposer non plus que, parce que nous sommes un corps de jeunes laïcs, nous nous croyons plus sages que nos aînés ou indépendants de nos supérieurs, pourvus ou non du sacerdoce. Rien ne serait plus contraire à la vérité. Nous insistons auprès de nos membres sur la nécessité d'une instruction religieuse adéquate et d'une base intellectuelle pour leur foi. Or de qui recevoir cet enseignement sinon des prêtres de notre Église ?

Toutes nos démarches, au bout du compte, tendent à faire du royaume de Dieu une réalité pratique dans un monde de plus en plus paganisé. Réaliser dans nos vies le règne de Dieu, et, par le spectacle de nos vies, le manifester au monde.

A quelle sorte de travaux les *Stations* se livrent-elles ? Presque toutes les *Stations* se différencient dans le choix de leurs activités. Je n'en décrirai que quelques-unes que j'ai observées personnellement, ou qui m'ont semblé plus intéressantes, à la lecture des compte rendus officiels. J'ai été chargé moi-même de la *Station* de Sheffield. Dans cette

grande ville industrielle, située au nord de l'Angleterre, règne depuis des générations un protestantisme assez froid. Une seule des paroisses anglicanes conserve la flamme catholique. Notre premier soin fut d'organiser des conférences sur les différents aspects de la foi et de la vie catholique, et pour être sûrs d'un auditoire nous fîmes appel à des orateurs de talent et de renom. Les conférences débutèrent pendant l'hiver de 1934 et continuent depuis chaque année, à raison d'une par mois, d'octobre à mai. Celles de l'an passé traitèrent du grand problème de la réunion des Églises. Nous eûmes le plaisir et l'honneur d'accueillir comme conférencier l'archevêque catholique-romain de Liverpool, Mgr Downey. Depuis l'origine, dix évêques et beaucoup d'autres personnages considérables de l'Église anglicane ont pris chez nous la parole. Un grand nombre de *Stations* ont reconnu l'utilité de ces conférences et en organisent de semblables.

Nous avons toujours fait notre possible pour aider les missions lointaines. En 1937, lors de l'assemblée des *Station Masters* tenue à Londres, cet aspect de l'activité catholique a été fortement mis en lumière dans un discours de notre secrétaire général. Beaucoup de *Stations* s'emploient à recueillir des dons en argent ou en nature pour les missionnaires, et dans bien des cas des relations personnelles se sont nouées, au moyen de correspondances mensuelles, entre tel d'entre eux et tel membre de l'Association.

Une autre forme d'action a été la défense du mariage chrétien. Au début de cette année, certains évêques anglicans ont exprimé le désir que l'on n'écartât plus des sacrements, du vivant de leurs premiers conjoints, les divorcés remariés, quand le divorce avait été prononcé en leur faveur et qu'ils étaient ainsi réputés « partie innocente ». Les évêques d'Ely et de Saint-Alban instituèrent alors un Comité de Défense du Mariage, qui reçut l'aide inconditionnée et la pleine coopération de l'Association des Sept Années. La veille du jour où la décision devait être prise par la Chambre Basse de la Convocation, nous organisâmes dans Londres un vaste meeting, présidé par notre président, et où les deux évêques mentionnés prirent la parole. Le meeting fut suivi d'une veillée de prière qui dura toute la nuit. Nous demandâmes instamment à Dieu de guider dans leur déci-

ion les membres de la Convocation. Le résultat fut l'ajournement *sine die* de la discussion du projet. En maints endroits les *Stations* organisèrent des conférences pour expliquer le point de vue chrétien du mariage, et l'on passa des résolutions tendant à sauvegarder l'indissolubilité du lien conjugal.

Une autre branche de notre activité semblera étrange à eux qui n'ont jamais connu que le catholicisme intégral. C'est la campagne en faveur de la Sainte Réserve. J'ai dit, au début de cet article, qu'il y a plus de 1400 églises où l'on peut obtenir la communion de jour et de nuit, ce qui implique évidemment la présence perpétuelle du Saint-Sacrement dans ces églises. C'est déjà un immense progrès, si l'on songe qu'il y a cent ans la Réserve n'existait nulle part chez nous, mais nous voudrions que l'usage s'étendît à toutes les paroisses. Nous n'avons pas en vue, pour l'instant, les dévotions extra-liturgiques envers la sainte Eucharistie. Beaucoup des nôtres ne sont pas mûrs pour les bénédictions du Saint-Sacrement. Mais ce qui nous concerne au plus haut chef, c'est que nombre de fidèles, empêchés par leur travail de prendre part au Service eucharistique, sont virtuellement exclus du sacrement, à moins qu'il n'y ait partout la Sainte Réserve. Et cela est encore plus vrai des malades ou des victimes d'un accident. Nous revendiquons le droit, comme laïques, de recevoir la sainte communion en cas de mort ou de maladie, ou simplement quand notre travail nous empêche d'entendre une messe matinale. Nous avons, en conséquence, organisé des démonstrations pour éveiller dans tout le pays le désir d'avoir dans chaque paroisse la Sainte Réserve, et avons adressé dans le même but une lettre ouverte aux évêques. Nous nous croyons destinés par la Providence à beaucoup agir sur l'opinion en faveur d'une pratique si nécessaire à la plénitude de la vie chrétienne.

Un moyen, tout à fait moderne, de propager la foi et la doctrine catholique, c'est le cinéma. Dans une *Station* voisine de la mienne, celle de Manchester, on a constitué un centre de production de films. Il existe en Angleterre un certain nombre de sociétés spécialisées dans le film religieux, mais leur production est, en général, d'une technique fort médiocre et d'une faible valeur formative, car elle ne fait

guère appel qu'au sentiment. La *Station* de Manchester travaille activement à la création de films, et son action à cet égard déborde largement son territoire. L'Association des Sept Années est aussi convaincue que les organisations étrangères au christianisme de la puissance éducatrice du cinéma.

A ces entreprises plus voyantes, l'Association préfère toutefois le labeur humble et assidu. Elle cherche le bien à faire, et agit sans bruit. Ici elle aide une paroisse pauvre à lever des fonds. Là on réclame son assistance pour un club de jeunes gens et de jeunes filles : la *Station* aussitôt prête son concours. Parfois c'est un invalide qui voudrait entendre la messe : la *Station*, informée de ce désir, s'arrange pour que le malade soit régulièrement roulé à l'église dans sa voiture. La *Station* de Norwich a entrepris de nettoyer et de peindre à la détrempe le parvis d'une église de village. C'est en mille choses de ce genre que consiste notre mission. Peu importe que l'œuvre soit minime ! Si elle tend à la gloire de Dieu, nous jugeons qu'elle nous incombe, et que par là nous contribuons à l'extension du royaume de Dieu dans notre pays.

Une démarche que nous venons d'entreprendre présentera, je crois, un intérêt spécial pour les lecteurs français. Il s'agit des conversations que nous avons eues avec un groupe de jeunes catholiques-romains, rédacteurs du journal intitulé *Colosseum*. De concert avec eux, nous avons rédigé un manifeste sur « Christianisme et Politique », qui a reçu leur approbation ainsi que celle de tous nos *Station Masters*, dans une réunion commune. Un article de première page, dans le numéro de juin 1938 de notre organe mensuel, *Platform*, s'exprime ainsi :

Il est impossible de prévoir quel sera l'effet direct de nos conversations présentes. Ce que l'on peut dire, en toute humilité, c'est qu'elles furent conduites dans le même esprit que les Conversations de Malines. L'initiative était venue des catholiques-romains. Nous nous réunîmes, non pour discuter de nos divergences ou nous convertir les uns les autres, mais parce que nous nous savions d'accord sur bien des points. Nous sommes animés du même désir de considérer toute chose du point de vue catholique. Nous unissons nos efforts contre l'ennemi du jour, le matérialisme... Nous accueillons toute occasion, si limitée qu'elle soit dans ses fins immédiates, d'établir le contact avec une autre bran-

he de l'Église du Christ. Nous laissons à d'autres, plus qualifiés, e soin d'opérer la Réunion. Mais si, par notre entremise, un peu u travail préparatoire peut être fait, nous remercions Dieu de ette bonne fortune et tâcherons d'en tirer, avec sa grâce, le meileur parti.

Même si nous ne savions que le Christ nous a fait un deoir impérieux de l'unité, les circonstances actuelles seaient de nature à nous la montrer non seulement comme lésirable, mais comme absolument nécessaire. L'Association les Sept Années en est pleinement convaincue. Tous ses nembres souscrivent aux paroles que prononçait à la radio notre président, au mois d'août 1936, dans un discours qui vait pour titre : *L'Église que j'appelle de mes vœux.* (*The Church I look for.*)

Comme l'expriment clairement nos symboles, nous croyons à la ainte Église catholique, et je crois, en outre, que l'Église d'Angleterre en est une branche. Voilà qui suggère tout de suite un premier souhait : la réunion de toutes les Confessions chrétiennes. e crois la chose plus réalisable que d'aucuns ne se l'imaginent. Comme représentant d'un mouvement de jeunesse de l'Église anglicane, officiellement approuvé par l'archevêque de Cantorbéry, 'Association des Sept Années, filiale de la *Church Union*, j'ai réemment pris part, avec un ou deux des nôtres, à une conférence ui réunissait autour de nous quelques jeunes catholiques-romains. Nous avons été agréablement surpris, de part et d'autre, de voir ntre nous tant de points communs. J'ai fait la même expérience vec de jeunes méthodistes... Devant les progrès du matérialisme thée, il n'est pas improbable que les projets de Réunion reçoivent 'ici peu un nouveau stimulant du seul fait de l'existence d'un nnemi commun. Car le manque actuel d'unité affaiblit singulièement notre puissance au service des fins divines et de la royauté u Christ. C'est à bon escient que je commence par ce thème en arlant de « l'Église telle que je la souhaite ». Dans beaucoup de os paroles et de nos actes nous faisons preuve aujourd'hui de etitesse et d'isolement. Si, au contraire, tous les hommes qui rofessent la foi chrétienne répètent des prières chrétiennes, vivent es sacrements chrétiens, aspirent à la vision de Dieu, s'efforcent e vivre et de mourir dans la fidélité au Christ-Roi, — si tous ces ommes, quelles que soient leur race, leur nation et leur couleur, ouvaient s'unir en un seul corps, dans le seul et même but d'acomplir la volonté divine, combien d'empêchements et d'obstacles isparaîtraient! Dans « l'Église telle que je la souhaite » tous les hrétiens seront unis; mais comme il faut tenir compte de l'hyothèse que cela ne soit pas avant longtemps, tous et chacun, en ttendant, nous garderons présente à notre esprit l'idée d'une

chrétienté une; nous en ferons l'objet primordial de nos vœux et de nos prières.

Dans une autre circonstance, le même personnage ne disait-il pas :

C'est une leçon difficile et rarement apprise que l'unique devoir et l'unique fin du chrétien est d'honorer Dieu, quoi qu'il en coûte. Toute l'histoire de l'Église est là pour en témoigner. De ceux qui retinrent cette leçon, beaucoup l'ont payée par le martyre. De nos jours, nous savons au moins que tous les autres chrétiens essaient de l'apprendre, aussi bien que nous; Dieu fasse que le sentiment de cet accord exalte notre courage et développe parmi nous une vraie solidarité!

Lors de l'assemblée des *Station Masters*, en 1938, j'ai parlé à mon tour de la Réunion, et eus la joie de faire accepter à l'unanimité la résolution suivante : L'Association des Sept Années s'emploiera de tout son pouvoir à éclairer la conscience collective sur le péché de désunion. Dans le numéro de mars dernier de notre journal mensuel a paru un article sympathique sur le pontificat de Pie XI. Tous les lecteurs étaient conviés à prier pour son successeur.

Un ami a eu la grande bonté de nous mettre en rapport avec la J.O.C. de France. Ces relations ne pourront être que très profitables pour nous, Association des Sept Années ; j'espère qu'elles seront utiles également à la J.O.C. J'espère aussi que certains de nos membres respectifs pourront échanger d'un pays à l'autre quelques visites. Je suis convaincu que de tels contacts amicaux sont un des moyens les plus efficaces de conduire à la Réunion. A Londres, d'autre part, a eu lieu cet été une conférence, où l'on a étudié, sous la présidence du célèbre sociologue Maurice Reckitt, les moyens de coordonner nos efforts avec ceux de l'Action catholique en Angleterre.

Nous voulons ramener le monde à la foi au Christ et en son Église. Les ennemis de Dieu nous assiègent de toute part. Comment résister à leur attaque si chacun de nous est un isolé ?

HENRY R. T. BRANDRETH.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).